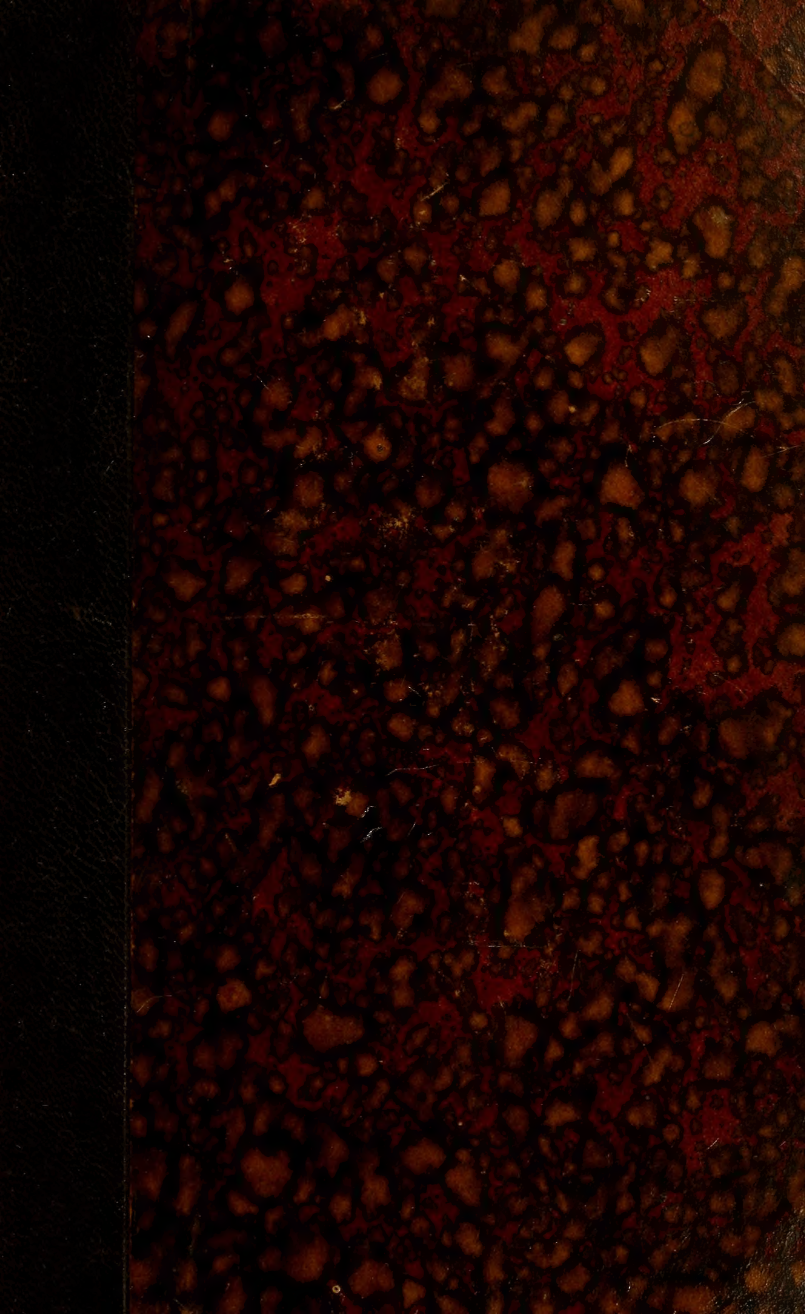




APHORISMES

D'HIPPOCRATE,

traduits en français,

AVEC LE TEXTE EN REGARD.

IMP. DE HAUQUELIN ET BAUTRUCHE, RUE DE LA HARPE, 90.

APHORISMES

D'HIPPOCRATE,

traduits en français,

AVEC LE TEXTE EN REGARD;

ACCOMPAGNÉS D'UN ARGUMENT ET DE NOTES,

PAR

É. LITTRÉ,

De l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres) et de la Société d'histoire naturelle de Halle

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

A LONDRES CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, RÉGENT-STREET.

1844.

AVERTISSEMENT.

La présente édition des *Aphorismes* est tirée de l'édition complète des œuvres d'Hippocrate, que je suis occupé à publier.

L'*Argument*, que je reproduis intégralement, est destiné à exposer quelques idées générales sur les *Aphorismes* et à traiter quelques points spéciaux de la pathologie ancienne.

Quant aux *notes*, j'ai exclu toutes celles qui se rapportaient à la notation des variantes et à la discussion du texte. Je n'ai laissé subsister que celles qui avaient un intérêt directement médical. Au reste, je me suis attaché, dans ces notes, à indiquer, bien que brièvement, les interprétations des commentateurs de l'antiquité, afin de toujours suivre, autant qu'il est possible, la tradition historique.

Cela m'a conduit à citer un certain nombre d'auteurs de l'antiquité : quelques-uns sont peu connus; et, pour les plus connus, il est encore bon d'avoir présente à l'esprit leur place chronologique. Je joins ici la liste alphabétique de ces auteurs :

Anaxagore de Clazomène, maître de Périclès. Ses livres, qui avaient la nature pour objet, ont péri. Il florissait vers l'an 460 avant J.-C.

Aristote, disciple de Platon, florissait vers l'an 330 avant J.-C.

Bacchius, disciple d'Hérophile, avait beaucoup travaillé pour expliquer les œuvres hippocratiques. Il florissait vers l'an 270 avant J.-C. Ses ouvrages ont péri.

Ctésias, Asclépiade, de Cnide. Ce médecin accom pagna Cyrus le jeune dans son expédition, et, après la mort de ce prince, resta en Perse. Il avait composé deux ouvrages historiques dont nous n'avons plus que des extraits. On ignore s'il avait écrit quelque chose sur la médecine; toujours est-il qu'il avait critiqué Hippocrate au sujet de la réduction de la luxation de la cuisse. Il vivait vers l'an 400 avant J.-C.

Damascius, abréviateur d'anciens commentaires sur les *Aphorismes*, et surtout du commentaire de Galien. Il a été publié par Dietz (*Scholia in Hipp.*, t. 2).

Démocrite d'Abdère, auteur de la philosophie atomistique. Il florissait vers l'an 450 avant J.-C. Ses écrits ont péri. Le récit de son entrevue avec Hippocrate est apocryphe.

Dioclès de Caryste, le plus célèbre des médecins qui ont vécu peu après Hippocrate. Son époque n'est pas très exactement fixée ; on le place vers l'an 350 avant J.-C. Ses ouvrages ont complétement péri.

Dionysius avait commenté les *Aphorismes*. C'est sans doute le même que Dionysius d'Ægée, qui avait exposé le pour et le contre des doctrines médicales dans un livre intitulé *Les filets*, Δικτυακά. C'est sans doute aussi le même que Dionysius surnommé Kyrtus, qui avait fait mention des bubons pestilentiels dans la Libye, l'Égypte et la Syrie. On ne connaît pas exactement son époque ; il vivait peu après l'ère chrétienne. Ses livres ont péri.

Empédocle avait écrit en vers des ouvrages sur la nature, ouvrages dont nous ne possédons plus que des fragments. Il est cité par Hippocrate dans le livre *De l'ancienne médecine*, (*OEuvres d'Hipp.* t. I, p. 621). Il florissait vers l'an 460 avant J.-C.

Galien de Pergame, florissait vers l'an 180 après J.-C.

Héraclide de Tarente, de la secte empirique, médecin célèbre dans l'antiquité. Ses travaux s'étaient étendus à presque toutes les branches de la médecine ;

mais il s'était surtout adonné à l'étude de a matière médicale et de la botanique, et il disait que les médecins qui font des traités sur cet objet sans être versés dans la connaissance des simples, ressemblent aux crieurs publics qui proclament le signalement d'un esclave fugitif sans l'avoir jamais vu. Il se livra à des travaux d'érudition sur Hippocrate, et il avait composé un commentaire en plusieurs livres qui s'étendait à tous les écrits portant le nom du médecin de Cos. Tous ses ouvrages ont péri. On ne connaît pas très exactement son époque. M. Hecker le place à l'an 240 avant J.-C.

Hérophile, très célèbre anatomiste. Il avait commenté le Pronostic d'Hippocrate. Tous ses écrits ont péri. Il florissait vers l'an 300 avant J.-C. Il avait été disciple de Praxagore.

Lycus de Macédoine, disciple de Quintus. Lycus avait été le rédacteur du commentaire de son maître Quintus sur les *Aphorismes*. Mais il avait aussi commenté, pour son propre compte, les *Épidémies* les *Aphorismes* et le traité *Des humeurs*. Ses livres ont péri. Il était contemporain de Galien. Il ne faut pas le confondre avec Lycus de Naples, qui vivait avant l'empereur Néron.

Marinus avait écrit sur l'anatomie et commenté des livres hippocratiques. Ses ouvrages sont perdus. Il florissait vers l'an 120 après J.-C.

Nicandre de Colophon, en Ionie. Ce médecin a composé en vers deux ouvrages sur les poisons. Ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Il n'en est pas de même du commentaire en vers qu'il avait composé sur le *Pronostic* d'Hippocrate. Il vivait vers l'an 130 avant J.-C.

Numesianus, commentateur des *Aphorismes*. Galien en faisait cas. Les ouvrages de Numesianus ont péri. Il paraît avoir vécu peu avant Galien.

Oribase, médecin de l'empereur Julien, florissait vers l'an 360 après J.-C. On a en latin un commentaire sur les *Aphorismes* qui porte son nom, mais qui n'est pas de lui.

Pétronas, postérieur de peu à Hippocrate. Il s'avisa de traiter les fébricitants par l'usage du vin et de la viande. On ne sait s'il avait écrit quelque chose; et il n'est connu que par une citation d'Erasistrate, conservée dans Galien. Érasistrate florissait vers l'an 300 avant J.-C.

Platon, disciple de Socrate. Il naquit l'an 430 avant J.-C.; par conséquent il était plus jeune de 30 ans qu'Hippocrate.

Praxagore, de Cos, médecin célèbre. Ses écrits sont perdus. Il fut le maître d'Hérophile. Il florissait vers l'an 335 avant J.-C.

Pythagore est placé dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne.

Rufus, d'Ephèse, médecin d'une grande réputation. Il avait beaucoup écrit ; nous ne possédons que très-peu de chose de lui ; et au nombre de ses livres perdus se trouvent ses commentaires sur différents ouvrages d'Hippocrate. Il florissait vers l'an 120 après J.-C.

Sextus-Empiricus, médecin. Il a écrit des livres de philosophie que nous possédons. Il vivait vers l'an 200 après J.-C.

Susrutas, médecin indien. On ne connaît pas son époque. Il est placé par les Indiens dans les temps mythologiques. On a de lui un traité considérable, imprimé en sanscrit, à Calcutta, en 1835.

Theophile, ou Philothée (car c'est probablement le

même personnage), a fait un commentaire sur les *Aphorismes*, que nous possédons et qui a été publié par Dietz (*Scholia in Hipp.*, t. 2). Il paraît avoir vécu dans le VIe ou VIIe siècle de l'ère chrétienne.

VEGÈCE a écrit un livre, que nous possédons, sur la médecine vétérinaire. Il paraît avoir vécu vers la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve, de l'ère chrétienne.

ZEUXIS, de la secte empirique. Il avait commenté la Collection Hippocratique entière. On ne connaît pas exactement son époque; cependant il était antérieur à l'ère chrétienne. M. Hecker le place l'an 30 avant J.-C. Galien nous apprend que les livres de Zeuxis étaient négligés et étaient devenus rares. Ils ont complétement péri.

ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

APHORISMES.

ARGUMENT.

I. Les *Aphorismes* étant formés de propositions séparées qui, très-souvent, ne tiennent les unes aux autres par aucun lien, il est fort difficile d'en donner une analyse ; cependant je vais essayer de mettre sous les yeux du lecteur, section par section, le notions principales qui s'y trouvent. A cet exposé succinct, qui, de la sorte, sera rédigé dans l'ordre même des sections, j'ajouterai, pour complément, quelques considérations générales propres à faciliter la lecture des *Aphorismes*. De cette façon, sans perdre de vue le mode de composition qui a présidé à cet antique ouvrage, le lecteur sera conduit à quelques idées d'ensemble, utiles surtout à qui veut s'orienter dans une doctrine peu familière.

La première section, sauf le préambule, est exclusivement consacrée à deux objets : les évacuations spontanées ou artificielles, et l'alimentation des malades. Les évacuations spontanées sont utiles quand elles entraînent les humeurs qui doivent sortir, et qu'elles sont facilement supportées ; il en est de même de la déplétion artificielle des vaisseaux. Il faut ne provoquer aucune évacuation, ne rien tenter, n'user d'aucune excitation quand la maladie se juge actuellement ou vient d'être jugée. On doit suivre les voies indiquées par la nature, n'évacuer par les vomitifs ou les purgatifs que les humeurs cuites, estimer les évacuations non par la quantité, mais par l'avantage qu'elles procurent et par la tolérance du malade, et n'user des évacuants au début des maladies aiguës que rarement et lorsqu'il y a orgasme. Quant à l'alimentation, Hippocrate propose pour exemple le cas des athlètes, qui, arrivant par leur régime particulier à un excès de force et d'embonpoint, ont parfois besoin qu'on les ramène à un état de santé plus sûr ; mais il ajoute qu'il ne faut pas pousser trop loin l'atténuation, attendu que, dans ce cas, la restauration devient périlleuse. De là, il conclut qu'une diète trop sévère, dans les maladies qui ne la compor-

tent pas, est mauvaise, et il veut qu'en général on ne pèche pas de ce côté ; toutefois, il est nécessaire d'employer la diète la plus sévère, et quand la maladie est le plus aiguë, et quand elle est à son *summum.* Un régime humide convient à tous les fébricitants. Pour régler l'alimentation, il faut consulter les redoublements, l'approche des crises, la durée probable de la maladie, l'état des forces, l'habitude ; il faut savoir que la diète est supportée différemment suivant les âges, suivant les lieux : cette portion de la première section est empruntée, dans son ensemble, au traité *Du régime dans les maladies aiguës*, dont la doctrine y est fidèlement reproduite.

Il est plus difficile de donner une idée de la seconde section. Elle s'ouvre par deux remarques sur le sommeil (1, 2); et la première, où est signalé le danger des maladies dans lesquelles le sommeil aggrave le mal, décèle un praticien observateur. L'auteur note différents états, tels que l'excès du sommeil ou l'insomnie, le dégoût ou la faim portés au-delà des limites naturelles, la conservation de l'embonpoint ou l'amaigrissement outre mesure dans les fièvres, certaines conditions des parois du bas-ventre et de la région ombilicale, dans les fièvres également, comme étant d'un augure défavo-

rable (3, 4, 28, 35). Les signes précurseurs des maladies n'occupent qu'un très-petit espace : la lassitude spontanée est indiquée, et Hippocrate fait mention de deux conditions qui peuvent faire prévoir une mort subite (5, 41, 44). L'alimentation tient encore une place notable dans cette seconde section ; ce n'est plus, comme dans la précédente, une doctrine sur la manière dont les malades doivent être nourris, mais ce sont des conseils pour certains cas particuliers, ou des remarques, que nous appellerions physiologiques, sur la faim, les aliments et les boissons (7, 8, 10, 11, 16, 17, 18, 21, 31, 32). Deux aphorismes (6, 33) sont consacrés à l'état de l'intelligence, et l'un des deux est relatif à ce cas remarquable où, l'intelligence étant malade, les douleurs locales ne sont plus perçues. Ailleurs, Hippocrate donnera des détails étendus sur les évacuations artificielles ; ici, trois aphorismes (9, 36, 37) énoncent le besoin de délayer avant de purger, et le danger qu'il peut y avoir à évacuer les personnes saines et celles qui se nourrissent mal. Les crises incomplètes annonces des récidives, l'aggravation qui précède la crise, la limite dans laquelle les maladies aiguës ont un mouvement critique, et, enfin, l'exposition des jours critiques

et des jours indicateurs, comprennent quatre aphorismes (12, 13, 23, 24). Deux aphorismes (14, 15), sur les selles, sont comme perdus dans cette seconde section. Le grave observateur qui ne se fait aucune illusion sur les bornes de son savoir, se révèle dans l'aphorisme où Hippocrate signale l'incertitude du pronostic pour les maladies aiguës; et, quand il ajoute, d'une part, qu'il ne faut être ni très-rassuré ni très-alarmé par les améliorations ou les accidents qui surviennent contre la prévision, d'autre part, que, procédant suivant la règle, on ne doit pas, lors même que les choses ne succèdent pas suivant la règle, se tourner vers un autre côté, pourvu que l'indication primitive subsiste; quand, dis-je, il donne ces deux fermes préceptes, il se montre praticien à la fois réfléchi et intrépide, fondant sa résolution sur une grande expérience et une raison puissante (19, 27, 52). Deux principes de la thérapeutique hippocratique sont posés dans cette seconde section : l'un, que les maladies se guérissent par les contraires; l'autre, que c'est au début des maladies qu'il faut agir; à l'appui de ce dernier précepte, Hippocrate remarque que, dans les maladies, tout est plus faible au commencement et à la fin; c'est au même ordre d'idées que se rat-

tache l'observation sur l'intensité plus grande de la fièvre et des douleurs, pendant la formation du pus, qu'après ce travail pathologique (22, 29, 30, 47). Un aphorisme célèbre est celui où Hippocrate dit que, de deux douleurs simultanées, la plus forte obscurcit la plus faible (46). Celui où il soutient (34) qu'il y a un moindre danger quand la maladie est en rapport avec le tempérament, l'âge et la saison, mérite aussi notre attention, mais à un autre titre: c'est que le contraire a été soutenu par Dioclès et par l'auteur du traité *Des Semaines* [1]. Des remarques détachées sur la fièvre quarte, sur le spasme précédé ou suivi de fièvre, sur l'avantage qu'il y a à permettre au malade des aliments et des boissons qui lui plaisent, sur la gravité de l'apoplexie, même légère, sur l'écume que les pendus ont à la bouche, et sur l'effet que produit un intervalle de repos dans des mouvements fatigants, sont jetées dans cette section, sans ordre et sans liaison (25, 26, 38, 42, 43, 48). L'influence des habitudes et la nécessité, quand on en change, de procéder par degrés, occupent trois aphorismes dictés par l'expérience (49, 50, 51). Enfin, des observations

[1] *OEuvres d'Hippocrate*, introduction, T. I, p. 389.

sur quelques cas particuliers qu'offrent les différents âges, soit en santé, soit en maladie, remplissent le reste de cette section (20, 39, 40, 45, 53, 54), sans empiéter, toutefois, sur la section suivante, dont une partie est dévolue à la considération des maladies suivant les âges.

La troisième section, en effet, n'est pas, comme la précédente, un mélange de notions diverses, mais elle se partage tout entière entre deux objets : l'un est l'étude des influences qu'exercent sur la production et le caractère des maladies les saisons, les vents et les constitutions atmosphériques; l'autre est l'exposé des affections auxquelles l'homme, à mesure qu'il passe par les degrés successifs de la vie, devient plus particulièrement exposé.

Quoique plus difficile à analyser brièvement que la précédente, la quatrième section l'est beaucoup moins que la deuxième. Les propositions absolument isolées y sont plus rares, et l'on y distingue sans peine certains groupes nettement déterminés. Le premier groupe (1-20) comprend les évacuations artificielles, soit par le haut, soit par le bas. Hippocrate expose les cas où il faut y recourir, et les indications à tirer de l'état de grossesse, de la saison, de la constitution et de la maladie;

les précautions qu'exige l'emploi de l'ellébore, médicament fort usité dans la haute antiquité, mais dangereux, comme on le voit par plusieurs observations du cinquième livre des *Épidémies*, et par un passage de Ctésias (*Hipp. Introduction*, t. 1, p. 69), sont indiquées en cet endroit. Le second groupe renferme des remarques sur les déjections noires, sur les déjections d'atrabile, sur l'évacuation de sang par le haut ou par le bas, et sur les selles semblables à de la chair dans la dysenterie (21-26); une chose singulière, c'est que l'aphorisme 21 est en contradiction avec l'aphorisme 25, ou, du moins, très-difficilement conciliable. Il faut aussi rattacher à ce groupe l'aphorisme 28, où est signalée l'influence des selles bilieuses sur la surdité, et, réciproquement, de la surdité sur les selles bilieuses; mais ce qui, dans cette section, forme le groupe, à beaucoup près, le plus considérable, c'est l'exposition des accidents qui surviennent dans les fièvres (27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68). Les fièvres nommées par leur nom, dans cet endroit, sont : la fièvre sans intermission, le causus, la fièvre quotidienne et la fièvre tierce. C'est là que se trouve la mention de

fièvres avec bubons (55), dont j'ai parlé *Hipp.* t. III, p. 6. Dans l'aphorisme 27, il est dit que, lorsque la fièvre a été accompagnée d'hémorrhagies abondantes, il y a flux de ventre dans la convalescence; je le signale, parce qu'il offre la trace d'une identité d'observation et de doctrine entre la partie chirurgicale et la partie médicale des œuvres d'Hippocrate; en effet, dans le traité *Des Articulations* et dans le *Mochlique*, il est également dit que, lorsque les plaies ont donné lieu à des hémorrhagies abondantes, il survient un flux de ventre pendant la convalescence. Deux aphorismes (57, 58) portent que la fièvre, survenant, résout le spasme et le tétanos, et que le frisson dissipe le causus. Les sueurs forment un quatrième groupe (36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 56) consacré presque tout à la considération des sueurs dans les fièvres; on en exceptera l'aphorisme 41, où il est question de sueurs survenant à la suite du sommeil, et indiquant ou que le sujet prend trop de nourriture, ou qu'il a besoin d'évacuation. Hippocrate a réuni ensemble, par la construction grammaticale, trois aphorismes (38, 39, 40), où il énonce et que le siége de la sueur indique celui de la maladie, et que le siége de la chaleur ou du froid est celui du mal, et que les variations de tempéra-

ture ou de couleur présagent la longueur de la maladie. Enfin, le cinquième et dernier groupe est relatif à l'urine (69-81). Ici se reproduit d'une façon très-manifeste la distinction essentielle qu'Hippocrate a faite dans le *Pronostic*. Là, en effet, après avoir exposé les caractères de l'urine dans les fièvres, il ajoute : « Prenez garde de vous en laisser imposer par des urines semblables que pourrait fournir la vessie atteinte de quelque affection ; car, alors, l'urine donne un signe qui appartient non plus au corps entier, mais à la vessie seule (t. II, p. 143). » Cette distinction capitale est très-bien observée dans cette section ; et, après avoir donné différents caractères de l'urine dans les fièvres, Hippocrate énonce ceux qui indiquent une affection des reins ou de la vessie. Les deux derniers aphorismes (82, 83) ne tiennent que de loin au sujet de l'urine : l'un est relatif à des φύματα qui se développent dans l'urèthre, et sur lesquels on peut voir *OEuvres d'Hipp.* t. II, p. 9, l'opinion de M. Rosenbaum, et l'autre aux malades qui urinent beaucoup dans la nuit.

La cinquième section, à part trois aphorismes détachés, dont l'un (69), fort obscur, est relatif à la différence des frissons chez l'homme et chez la femme, dont le second (71) note en quels cas la mort

est avec ou sans sueur, et dont le troisième (72 est une remarque peu claire sur les ictériques, la seconde section, dis-je, se peut partager en cinq subdivisions bien limitées. La première (1-7, 70) comprend des remarques sur le spasme, le tétanos et l'épilepsie. La seconde (8-15), relative à des affections de poitrine, indique les cas dans lesquels l'angine, se portant sur le poumon, cause la mort ou un empyème, dans lesquels la pleurésie donne lieu à l'empyème et l'empyème à la phthisie, et signale plusieurs circonstances de cette dernière affection. La troisième subdivision (16-27, 64, 68) est consacrée à l'examen de différents moyens thérapeutiques, ces moyens sont : la chaleur, le froid et le lait ; les effets physiologiques de ces moyens, les indications et contre-indications de s'en servir sont notés avec soin. La mention de l'eau froide amène Hippocrate à signaler les caractères de la bonne eau, et puis à parler des envies de boire que certains malades éprouvent la nuit : il arrive quelquefois qu'un pareil enchaînement d'idées produit la juxtaposition d'aphorismes, au fond disparates. On rattachera encore à cette subdivision le conseil d'ouvrir la veine du front dans certaines céphalalgies. La quatrième subdivision,

et de beaucoup la plus longue (28-63), traite des menstrues, de l'état de grossesse, de certains cas d'avortement et de stérilité, et de quelques affections de la matrice. C'est là qu'on trouve cette défense absolue de saigner les femmes enceintes, de peur de les faire avorter, défense beaucoup trop générale, dont les anciens avaient déjà reconnu la fausseté : «Antiqui, dit Celse, persuaserant sibi mulierem gravidam, quæ ita curata esset, abortum esse facturam ; postea vero usus ostendit nihil ex his esse perpetuum ; interest enim non quod in corpore intus geratur, sed quæ vires sint (2, 9).» La cinquième et dernière subdivision, tres-courte (65, 66, 67), a pour objet la tuméfaction qui survient aux plaies, et le danger que fait courir la disparition de ces gonflements.

Essayons de partager aussi la sixième section en quelques groupes qui permettent de se faire une idée de ce qu'elle contient essentiellement. Un premier groupe (1, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 21, 25, 26, 37, 40, 44, 48, 51) donne un nombre assez considérable de cas où un symptôme qui survient, ou bien annonce, ou bien amène la solution de la maladie : c'est ainsi qu'est signalé, en des circonstances déterminées, l'avantage de rapports acides, de vo-

missements, d'éternuements, d'hémorrhoïdes, de diarrhées, de varices, etc.; la fièvre est, ici encore, donnée comme propre à dissiper quelques états pathologiques. Le second groupe contient, au contraire, des exemples dans lesquels le symptôme qui survient est ou une aggravation, ou l'annonce d'un mal prochain (3, 16, 35, 42, 43, 52, 53, 54, 56); telles sont: l'anorexie dans les longues dysenteries, la diarrhée dans la pleurésie et la péripneumonie, la toux dans l'hydropisie, l'induration du foie dans l'ictère, la dysenterie dans les affections de la rate, et les métastases dans les maladies atrabilaires. Dans ces deux groupes, c'est un signe qui survient et dont le médecin tire une conséquence en bien ou en mal; dans le troisième groupe, ce sont des états permanents dont l'appréciation permet de prévoir l'avenir: ainsi, il y est dit que les affections des reins chez les vieillards, que les ulcères chez les hydropiques, se guérissent difficilement, etc. Le quatrième groupe (2, 4, 7, 9, 23, 32, 33, 34, 41, 59) contient des aphorismes qui ne sont pas pronostiques (ce qui est rare chez Hippocrate), et qui caractérisent seulement certaines particularités de la constitution ou de la maladie: là se trouvent des remarques bizarres sur les bègues, sur les personne

à rapports acides, sur les chauves, remarques qui paraissent être plutôt des notes suggérées par des observations accidentelles que des aphorismes, au sens véritable de ce mot. Je formerai le cinquième groupe avec les propositions relatives à différents procédés thérapeutiques (12, 22, 27, 31, 36, 38, 47, 60) : la saignée est indiquée pour certaines affections, ainsi que la cautérisation; Hippocrate y conseille, quand on guérit les hémorrhoïdes, d'en laisser une; de ne pas évacuer à la fois tout le liquide de l'empyème ou de l'hydropisie; et de ne pas traiter les cancers occultes. Dans un sixième groupe (18, 19, 24, 50), Hippocrate signale la léthalité de certaines blessures; il énonce que, dans certaines solutions de continuité, il ne peut y avoir ni reproduction ni réunion; dans les plaies de l'encéphale, il note deux phénomènes : la fièvre et le vomissement de bile. Le septième groupe (28, 29, 30, 49, 55), renferme quelques remarques sur la goutte; entre autres, que les eunuques ne sont pas affectés de cette maladie, non plus que les femmes, si ce n'est après la cessation des règles; or, on a vu des femmes et des eunuques devenir goutteux, et l'on a prétendu que le progrès du luxe et la dépravation des mœurs étaient les causes de ce

désaccord [1]. Enfin, il ne reste plus de cette section que quelques aphorismes qui ne peuvent se ranger sous une rubrique commune : c'est une remarque sur la nécessité de faire attention aux différences des douleurs (5), sur le sang épanché dans le ventre et sur l'épiploon sorti qui se corrompent (20, 58), sur l'étiologie du spasme (39), et sur l'âge où l'apoplexie est le plus fréquente.

La septième section contient bon nombre d'aphorismes qui se trouvent déjà dans les sections précédentes; il est inutile d'en parler dans cette analyse. La plus grande partie de cette section (1-27, 29, 41, 47, 49, 70, 75, 76, 77, 78, 79, 80,

[1] Maximus ille medicorum et hujus scientiæ conditor feminis nec capillos defluere dixit nec pedes laborare. Atqui et capillis destituuntur, et pedibus ægræ sunt. Non mutata feminarum natura, sed vita est : nam quum virorum licentiam æquaverint, corporum quoque virilium incommoda æquarunt. Non minus pervigilant, non minus potant, et oleo et mero viros provocant; æque invitis ingesta visceribus per os reddunt, et vinum omne vomitu remetiuntur; æque nivem rodunt, solatium stomachi æstuantis; libidine vero ne maribus quidem cedunt..... Quid ergo mirandum est, maximum medicorum ac naturæ peritissimum in mendacio prendi, quum tot feminæ podagricæ calvæque sint? Beneficium sexus suis vitiis perdiderunt, et, quia feminam exuerunt, damnatæ sunt morbis virilibus (Sénèque, *Epist.* xcv).

84, 85, 86) est remplie par des exemples d'épiphénomènes que l'auteur a accumulés ici. Ces aphorismes sont autant de remarques destinées à signaler un symptôme qui survient et à en apprécier la valeur ; ils ont pour caractère de faire connaître l'état actuel du malade en bien ou en mal. Les suivants (31, 32, 33, 37, 38, 44, 45, 50, 82) sont plus pronostiques, et tendent davantage à indiquer ce qui arrivera dans un temps plus ou moins éloigné. Je rapprocherai des aphorismes précédents les 67, 68, 81, où Hippocrate déclare que le mal est d'autant plus grave que l'urine, les selles, et toutes les évacuations, en un mot, s'écartent davantage de l'état naturel. D'autres (30, 34, 35, 36, 39, 40, 62, 69) sont diagnostiques et apprennent à reconnaître certaines conditions pathologiques; le diagnostic d'affections rénales, à l'aide de l'urine, et celui des abcès du rein y sont donnés. Les aphorismes 54, 55, 58 exposent l'enchaînement de certains accidents; par exemple, ce qui suit la rupture du foie rempli d'eau, et la commotion du cerveau. Je rappelle un aphorisme bizarre et diversement interprété sur la femme, qui n'est pas ἀμφιδέξιος (43); je rappelle encore une explication assez peu claire sur l'éternuement (51). Je termine cette

difficile analyse par une série d'aphorismes (42, 46, 48, 56, 60, 66, 71, 87) où sont consignées différentes remarques relatives au traitement: l'emploi des affusions chaudes dans une certaine espèce de fièvre, l'emploi du vin et de la saignée dans les douleurs d'yeux et dans la strangurie; les préparations à faire subir aux malades avant l'usage de vomitifs ou de purgatifs, etc.; et cette section finit par l'aphorisme célèbre et énergique sur la puissance du fer et du feu dans les maladies.

II. Les *Aphorismes* forment, on vient de le voir, une suite de propositions juxtaposées, mais non liées. C'est, et ce sera toujours, une condition désavantageuse pour un livre que de se présenter sous cette forme; mais ce désavantage s'accroît encore, si l'on considère les *Aphorismes* avec les idées modernes, avec les notions que nous avons aujourd'hui de la physiologie et de la pathologie; alors s'efface toute signification générale, et l'aphorisme, déjà si isolé par lui-même, le devient encore plus quand il est introduit dans la science contemporaine, où il n'a plus guère ni tenants ni aboutissants. Il n'en est plus de même quand on a présentes à l'esprit les idées sous l'influence desquelles les *Aphorismes* ont été écrits; alors, là même où ils

sont le plus disparates, on reconnaît qu'ils sont sous la dépendance d'une doctrine commune qui les embrasse; cette dépendance satisfait l'esprit, et, par ce côté, du moins, les aphorismes cessent de se présenter comme des sentences détachées.

Il faut donc rappeler ici, en quelques mots, la doctrine commune qui a inspiré les *Aphorismes*. L'être humain est animé d'une chaleur congénitale (θερμὸν ἔμφυτον), et sa santé se conserve tant que se conserve la *crâse* des solides et des liquides qui le constituent. La *crâse* est le juste mélange, le tempérament des éléments du corps. La maladie, produite par une cause quelconque, est le résultat du dérangement de cette *crâse* ou tempérament; alors, les humeurs deviennent intempérées, ἄκρητοι; il y a encore *intempérie* quand une humeur prédomine; de là cette expression qu'on rencontre si souvent dans les écrits hippocratiques de bile *intempérée*, χολὴ ἄκρητος, ce qui veut dire que la bile, n'étant plus retenue dans les limites de la *crâse*, se montre seule: aussi cette présence, dans les évacuations, d'une humeur sans mélange, *intempérée*, est-elle signalée par les Hippocratiques comme un mauvais symptôme. Remarquons qu'il n'y a là aucune hypothèse, que tout est fondé sur des faits

réels rangés d'après une certaine théorie ; en effet, le corps est évidemment animé d'une chaleur naturelle [1], et, évidemment aussi, dans la maladie, les humeurs offrent une autre apparence que dans la santé ; par exemple : les urines peuvent devenir rouges, les selles liquides, la peau sèche, la coloration jaune, etc. Les humeurs, dérangées de leur crâse, y reviennent par un travail auquel l'école de Cos donne le nom de *coction ;* c'est encore l'expression de faits observés ; ainsi, dans un catarrhe pulmonaire, l'expectoration, à mesure que la maladie marche vers le mieux, passe elle-même par des transformations concomitantes, et de *crue* elle devient *cuite ;* ainsi, l'urine, rouge pendant l'accroissement du mal, change, au moment de l'amélioration, de couleur et de consistance. La *crise*, soit que, dans les idées des Hippocratiques, elle se rattachât à la coction, soit qu'elle en fût indépendante, constituait une portion importante de la doctrine pathologique : toute mutation rapide qui, dans la maladie, amenait la guérison ou la mort,

[1] Toutefois, les Hippocratiques avaient fait de la chaleur innée une entité indépendante de la température du corps ; idée chimérique à laquelle Hippocrate ne paraît pas étranger (Voyez plus loin, § XVII).

une amélioration ou une aggravation notables, était appelée *crise*. De plus, les Hippocratiques avaient cru remarquer que ces crises choisissaient, de préférence, certains jours, dans lesquels elles étaient ou plus communes ou plus décisives. Ceci, tandis que tout le reste de la doctrine hippocratique repose sur des faits que l'observation constate encore aujourd'hui, ceci, dis-je, est loin de pouvoir se vérifier avec la même facilité. Dès l'antiquité, on avait combattu l'hypothèse des jours critiques, et Celse dit que les anciens médecins s'étaient laissé tromper par les nombres pythagoriciens, attendu qu'il importe non de compter les jours, mais de considérer les redoublements fébriles en eux-mêmes (3, 4).

D'après un mot attribué à Pythagore, l'enfant est le printemps, le jeune homme l'été, l'homme-fait l'automne, le vieillard l'hiver [1]. Cette assimilation est complétement dans l'esprit d'Hippocrate. En un livre aussi ancien que le sont les *Aphorismes*, on lira toujours avec intérêt, sur l'influence pathologique des saisons et des âges, des notions

[1] Παῖς ἔαρ, νεηνίσκος θέρος, νεηνίης φθινόπωρον, γέρων χειμών (Diog. Laert. 8, 10).

qui n'ont pas cessé d'être fécondes. Là se trouvent jetées quelques bases d'une étiologie empirique qui suppose une observation à coup sûr éclairée, mais longue aussi à coup sûr. Je dis empirique, et à dessein. Pour toutes les sciences, le point de départ est dans les faits d'expérience; parmi elles, il en est où la base expérimentale, très-petite, donne lieu à des développements d'une étendue immense, telles sont les mathématiques; mais à mesure qu'on s'éloigne de ces sciences *presque pures*, à mesure aussi croît la complication des conditions expérimentales, et cette complication devient excessive dans la physiologie et dans la médecine, qui en dépend. C'est là surtout qu'il faut se prémunir contre les entraînements de l'induction et les tentations de la logique; c'est là que la prévision rationnelle est le plus en défaut; c'est là que tous les artifices dont l'esprit humain se sert pour passer du connu à l'inconnu ont le moins d'efficacité; c'est là, en un mot, que les faits ont le plus d'autorité et le raisonnement le moins, la science consistant non plus dans l'extension indéfinie de quelques axiomes fondamentaux, mais dans la coordination plus ou moins avancée d'innombrables particularités.

Sans vouloir entrer dans une recherche, qui serait toujours vaine, des origines de la médecine, et sans supposer, comme le fait Hippocrate, qu'elle est née de l'observation du bien ou du mal que produisaient tels ou tels aliments dans les maladies (*De l'anc. méd.*, t. 1, p. 581), je remarquerai cependant que, dans la thérapeutique ancienne, le règlement de l'alimentation occupe le premier rang, et est placé avant l'administration des remèdes proprement dits. C'est un point qu'on ne doit jamais perdre de vue quand on lit les *Aphorismes*. L'acuité des maladies, le caractère des intermissions, des rémissions et des redoublements fébriles, l'approche des crises, la durée du mal, les forces du malade, tout cela constitue un ensemble de considérations que le médecin, dans l'antiquité, avait constamment sous les yeux, et qu'aujourd'hui le lecteur doit se rappeler sans cesse, s'il veut comprendre la pratique ancienne, et en faire une juste comparaison avec la pratique moderne. Au reste, la doctrine exposée à ce sujet dans les *Aphorismes*, est empruntée tout entière au traité *Du régime dans les maladies aiguës*; et, quand même on aurait perdu ce dernier livre, on pourrait, à l'aide seulement du premier, refaire cette doctrine.

Il n'en est pas de même des notions qu'Hippocrate a eues sur l'emploi des remèdes proprement dits ; il avait promis un traité sur les médicaments composés (*Hipp.* t. II, p. 365) ; ce traité en est toujours resté à l'état de promesse, ou a péri avant d'avoir été recueilli dans la Collection hippocratique, seul débris des travaux d'une école féconde qui soit arrivé jusqu'à la seconde antiquité, et d'elle jusqu'à nous. J'ai tenté, à l'aide des *Aphorismes*, de retrouver, au moins dans ses linéaments, cette deuxième partie de la thérapeutique d'Hippocrate ; mais je n'ai pu y réussir. Tout, à part certains cas particuliers où un remède spécial est énoncé, tout, dis-je, se borne à trois idées extrêmement générales : D'abord, il faut *agir*, κινεῖν, de bonne heure, au début des maladies ; le mot κινεῖν est très-compréhensif, et désigne évidemment tout moyen d'action : la saignée y est certainement renfermée. Ce précepte est, jusqu'à un certain point, en désaccord avec la médecine égyptienne, qui, au dire d'Aristote, défendait d'*agir* (le même mot, κινεῖν) avant le cinquième jour[1].

[1] Καὶ ἐν Αἰγύπτῳ μετὰ τὴν τετρήμερον κινεῖν ἔξεστι τοῖς ἰατροῖς· ἐὰν δὲ πρότερον, ἐπὶ τῷ αὐτοῦ κινδύνῳ (*Polit.* 3, 10).

La seconde règle générale est de s'abstenir de toute action au moment d'une crise et immédiatement après. Troisièmement, pour se guider dans la prescription des remèdes, Hippocrate examinait par quelles voies l'économie du corps tend spontanément à se soulager.

Négliger les exceptions (et c'est là la dernière remarque que j'aie à faire pour qui veut lire fructueusement les *Aphorismes*), négliger les exceptions est le caractère habituel de ces propositions. Pour comprendre la légitimité d'un pareil procédé, il faut reconnaître quelle a été l'intention d'Hippocrate : pour lui, la médecine est non pas une science, mais un *art* (τέχνη). Or, si des propositions où les exceptions sont négligées ne suffisent pas à la *science*, elles suffisent à la pratique de l'*art*, qui est si souvent une affaire de probabilités. Tel est le sage sentiment d'utilité bien entendue qui a inspiré les *Aphorismes ;* ce serait se méprendre sur la vraie portée de pareilles sentences que d'être blessé de la forme large que leur a donnée Hippocrate; et le lecteur, ainsi averti, n'aura plus qu'à distinguer les aphorismes, en petit nombre, ce me semble, où les exceptions l'emportent sur la règle prétendue.

Après ces explications générales sur l'ensemble des *Aphorismes*, il me reste à donner quelques explications spéciales que j'ai pu réunir sur certaines des propositions sujettes à contestation. Les propositions qui ne figurent pas dans cet *Argument* sont, dans les *notes*, l'objet de remarques qui les éclaircissent ou qui énoncent en quoi gît la difficulté de les éclaircir.

III. Aph. VI, 59: Quand, chez les malades atteints de coxalgie, la cuisse *sort* (ἐξίσταται) et puis rentre, il se forme des mucosités. MM. Lallemand et Pappas veulent qu'on rende ἐξίσταται non par *sort*, mais par *s'allonge*[1]. Voici leurs raisons: « Quant à ἐξίσταται, que quelques-uns ont traduit par *se luxe*, il est évident qu'il ne peut être ici question d'une luxation *complète*, puisque Hippocrate ajoute immédiatement après, que le membre déplacé peut reprendre spontanément sa position. Il n'a donc pu vouloir parler que des variations de

[1] C'est au moment même où je combats une des opinions de MM. Lallemand et Pappas, que je crois devoir les remercier des secours que m'a fournis leur édition des *Aphorismes*. Ces deux savants verront, et par les emprunts que je leur fais, et même par mes critiques, que ce n'est pas ici un remerciement banal.

longueur qu'éprouve la cuisse par l'abaissement plus ou moins grand de la tête du fémur, abaissement dû aux *mucosités*, c'est-à-dire aux *fongosités*, qui se forment dans l'articulation. C'est, au reste, ce que prouve l'aphorisme suivant, où on lit : Si le feu n'arrête pas les progrès du mal, il y aura claudication et atrophie du membre, c'est-à-dire luxation spontanée, raccourcissement, etc. Il est donc clair que dans l'aphorisme précédent Hippocrate n'a voulu parler que de la période qui précède la luxation. »

A cette argumentation j'oppose l'observation suivante : « Une fille âgée de 14 ans, dit M. Stanley dans un mémoire intéresssant *Sur les luxations accompagnées de l'allongement de la capsule et des ligaments*, en traversant un passage dont le pavé était glissant, tomba sur le côté externe de la cuisse droite. Immédiatement il y eut impossibilité de mouvoir le membre, puis douleur intense et gonflement en avant et en dehors de la cuisse, avec des spasmes musculaires. Les chirurgiens appelés ne purent découvrir aucune altération dans la longueur ni dans la position du membre, et en conséquence ils prononcèrent que la lésion était bornée aux muscles. Au bout d'un mois l'usage du mem-

bre n'était pas revenu, et la malade fut menée sur le bord de la mer. Elle y fit, avec ménagement, des tentatives pour marcher à l'aide d'un bâton, et dans le même temps le membre fut mis, tous les jours, dans un bain de vapeur. A cette époque la malade remarqua, parfois, que sa hanche semblait devenir de plus en plus saillante; un jour, en prenant un bain de vapeur, elle fit observer aux femmes qui la servaient, que la saillie de la hanche s'était accrue soudainement. En examinant le membre aussitôt après, on reconnut une luxation caractérisée de la tête du fémur. On ne put se faire aucune idée de la manière dont cette luxation s'était produite : mais le chirurgien, qui avait journellement visité la malade, était certain qu'il n'y avait point eu de luxation jusqu'à ce moment, et on était à la sixième semaine depuis la chute. Je vis alors pour la première fois la malade, de concert avec d'autres chirurgiens, et on émit l'opinion suivante sur la nature de la lésion : le ligament rond a été rompu à la suite d'un épanchement de liquide dans la capsule, celle-ci a successivement prêté, et en s'allongeant elle a permis à la tête de l'os de passer de la cavité cotyloïde sur la face dorsale de l'os iliaque, sur laquelle cette tête est actuellement si-

tuée. L'espace entre l'épine antéro-supérieure de l'os des iles et le sommet de la rotule fut trouvé d'un pouce et demi plus court que du côté opposé. Le membre n'avait aucune tendance à se tourner en dedans ni en dehors; on pouvait le mouvoir librement dans tous les sens, et pendant ces mouvements on sentait la tête de l'os, qui roulait sous les doigts placés sur la hanche. On distinguait le col du fémur, et on ne pouvait douter de son intégrité, car la tête de l'os se mouvait simultanément avec le trochanter, et la distance naturelle de ces deux éminences était conservée. On jugea qu'il serait inopportun de faire aucune extension sur le membre, attendu qu'il pouvait y avoir quelque obstacle mécanique, tel qu'un épanchement de sérosité ou de lymphe, au retour de l'os dans sa cavité. En conséquence, on ne recommanda aucun autre traitement que le repos du membre, avec l'application d'un bandage capable de s'opposer à l'ascension ultérieure de la tête du fémur sur l'os des iles. Six mois environ s'étaient écoulés depuis la luxation, lorsque la malade, se levant de son lit, s'écria que la saillie de la cuisse avait disparu, et que les deux membres étaient de la même longueur. Un examen attentif du membre lésé montra qu'en effet la tête

de l'os était rentrée dans sa cavité. Mais dans la suite elle se déplaça de nouveau ; à une époque plus éloignée on put sentir distinctement la tête de l'os sur la face dorsale de l'ilion, et le membre était alors raccourci de trois pouces, mais toujours il n'était tourné ni en dedans ni en dehors. Toutefois la faculté de mouvoir le membre alla croissant, évidemment par le progrès actif des procédés naturels qui se combinent pour rétablir l'usage d'une partie, dans les cas d'une luxation non réduite, surtout quand il s'agit d'un individu jeune et sain [1]. »

L'aphorisme en question me paraît cadrer avec des observations de ce genre qui auront été faites par Hippocrate. Comme complément des notions des Hippocratiques sur ce sujet, ajoutons le passage suivant du *Mochlique*, passage très-digne d'attention : « Ceux chez qui la luxation de la cuisse en dehors est fréquente sans inflammation, ont l'articulation plus humide (*Hipp.* t, IV; p. 361, § 20; comparez aussi *Argument*, p. 336). » Considérés ensemble, ce passage, l'aphorisme cité et le mémoire de M. Stanley, prouvent qu'il y a, dans la luxation spontanée, des particularités encore assez mal con-

[1] *Médico-chirurgical transactions*, Londres, 1841, deuxième série, t. 6, p. 134.

nues, mais qui n'ont pas échappé à la sagacité des Hippocratiques. Tout ce qui nous reste de leurs études à cet égard, c'est un aphorisme, c'est une ligne dans le *Mochlique*, passages qui étaient morts, pour ainsi dire, et que le rapprochement avec le travail du savant anglais me semble rappeler à la vie.

IV. Aph. VI, 2 : Ceux dont les narines sont naturellement humides et dont le sperme est aqueux, ont une santé débile. Note de MM. Lallemand et Pappas : « L'humidité habituelle des narines indique un tempérament lymphatique, peu compatible par conséquent avec une santé robuste. Quant à la fluidité du sperme, elle se rattache évidemment aux pertes séminales involontaires; rien n'est plus commun qu'un état valétudinaire entretenu pendant la plus belle partie de la vie par cette affection sourde et trop souvent méconnue. Quand on se rappelle l'admirable tableau de la consomption dorsale, tracé dans le livre II *Des maladies*, et surtout ce qui y est dit du sperme *aqueux*, ὑγρὸν, que rendent ceux qui sont minés par ces funestes évacuations, on demeure convaincu qu'Hippocrate pensait à eux en écrivant ce passage. Cet aphorisme renferme donc un sens plus profond qu'on ne l'a cru jusqu'à présent. »

V. Aph. IV, 55 : Les fièvres nées sur bubons sont toutes mauvaises, excepté les fièvres éphémères. Cet aphorisme est ainsi présenté dans *Épid. II*, 3 : les fièvres nées sur bubons sont mauvaises, excepté les fièvres éphémères ; et les bubons nés sur fièvres sont pires. Dans l'*Argument* du troisième livre des *Épidémies*, t. III, p. 6, après avoir montré que la peste que nous appelons orientale a affligé l'Egypte et la Libye dans l'antiquité comme de nos jours, j'ai recherché si quelques traces de fièvres à bubons se trouvaient dans les écrits hippocratiques. J'ai rappelé l'Aph. IV, 55; mais la proposition correspondante d'*Épid. II*, 3, m'a échappé; et elle est importante; car, d'après l'aphorisme le bubon précède, la fièvre suit, ce qui arrive rarement dans la peste, fréquemment dans d'autres affections telles que lésions au pied, aux parties génitales, etc.; d'après la proposition d'*Épid. II*, 3, au contraire, la fièvre précède et le bubon suit, ce qui est le cas ordinaire de la peste, et l'auteur ajoute que ces fièvres sont très-mauvaises. Ce passage est donc à mettre à côté des observations très-fugitives qu'on trouve dans la Collection hippocratique sur les bubons avec fièvres et les fièvres avec bubons.

VI. Aph. VII, 34 : Quand des bulles se tiennent

à la surface de l'urine, elles indiquent que les reins sont affectés et que la maladie sera longue. Note de MM. Lallemand et Pappas : « Lorsque ces *bulles* ne disparaissent pas immédiatement, c'est que les urines ont acquis assez de viscosité pour retenir l'air qui s'y est introduit pendant l'émission, et cette viscosité ne peut être attribuée qu'à la présence d'une certaine quantité d'albumine. Les urines *écumeuses* contiennent en effet d'autant plus d'albumine qu'elles présentent un aspect plus savonneux, c'est-à-dire, qu'elles se couvrent de bulles plus nombreuses et plus persistantes. D'un autre côté, les recherches de Bright, de Rayer[1], de Martin Solon, etc., ont appris que la néphrite albumineuse ou albuminurie tient à une affection des reins, très-difficile à guérir et caractérisée par la présence habituelle de l'albumine dans les urines. Il est bien remarquable que la persistance de ces bulles ait suffi pour conduire Hippocrate à un diagnostic aussi exactement confirmé par les travaux les plus récents et les plus positifs. Les moyens qu'on possède aujourd'hui de constater la présence de l'albumine dans les urines ont trop fait négliger ce caractère *spumeux*. Il est

[1] *Traité des maladies des Reins*, Paris, 1845, T. II, in-8°.

facilement remarqué par les malades; c'est le premier symptôme qui se manifeste, et il suffit pour mettre sur la voie d'une maladie qu'on ne peut combattre trop tôt. »

VII. Ὕδρωψ ξηρὸς, *hydropisie sèche* (Aph. IV, 11), que faut-il entendre par ces mots ? Les uns entendent la tympanite, les autres une ascite avec certaines conditions spéciales. D'après Prosper Martian, cette ascite sèche est caractérisée par la sécheresse du corps entier, par la soif, par la tension du ventre, tandis que dans l'ascite humide le corps entier est le siége d'un gonflement lâche, la soif n'existe pas, et le ventre est mou (*Magnus Hippocrates notationibus explicatus*, p. 411, Romæ, 1626). Berends adopte cette opinion : « L'hydropisie sèche, dit-il, ne doit pas être rapportée à la tympanite des modernes, mais elle appartient à l'ascite, qu'Hippocrate aura appelée sèche à cause des signes de sécheresse manifestés aussi bien dans l'abdomen distendu que dans tout le corps, signes qui ne se voient pas chez la plupart des ascitiques à cause de leur constitution relâchée et inactive (*Lectiones in Hipp. Aph.*, p. 526, Berolini, 1830). » M. Ermerins, dans une note très-élaborée, se déclare à peu près convaincu de la justesse de l'explication de Prosper Martian

(*De Hipp. doctrina a prognostice oriunda*, p. 125, Lugd. Bat., 1832). L'opinion qui voit dans l'hydropisie sèche une tympanite et qui a été le plus généralement adoptée, s'appuie principalement sur Galien, qui dit, dans son commentaire sur l'aphorisme en question : « Cette hydropisie est appelée par les médecins postérieurs à Hippocrate tympanite, parce que l'hypogastre percuté résonne comme un tambour. » On objecte que Celse, Arétée et Alexandre de Tralles ont admis une grande affinité entre l'ascite et la tympanite, Arétée, en particulier, allant jusqu'à dire que l'ascite peut s'engendrer de la tympanite, et on pense que les anciens médecins ont, dans leur tympanite même, considéré véritablement une ascite. Toutefois on ne peut, ce semble, conserver de doute sur la nature d'une affection caractérisée par la propriété qu'elle donne au ventre de résonner comme un tambour. Quelque confusion qui ait pu être faite dans le cas où il existait soit une complication soit un refoulement des intestins distendus par des gaz, le son de tambour signalé par les anciens ne permet pas de croire qu'ils aient ignoré la vraie tympanite. S'il faut une preuve à ce qui me paraît suffisamment démontré, je citerai les vers de Nicandre relatifs à

l'action toxique du *buprestis* pris à l'intérieur (on croit que le buprestis est une espèce de scarabée) : « Tout le ventre s'enfle comme quand l'hydropisie tympanite occupe l'abdomen, et la peau du corps entier, tendue, devient transparente. Les bergers appellent cet insecte buprestis, parce que les taureaux et les veaux qui en ont mangé sont pris d'enflure [1]. » L'enflure que décrit ici Nicandre et qu'il compare à la tympanite, n'est certainement pas une hydropisie. Elle attaque, suivant lui, les bœufs : on sait, en effet, que ces animaux sont sujets à une tympanite fort dangereuse qui paraît due à l'usage de certains fourrages verts ; dans quelques provinces les paysans attribuent cette tympanite, non pas au fourrage, mais à une araignée qu'ils croient être mangée par le bétail.

Quant à la locution de *hydropisie sèche*, employée par Hippocrate, elle ne me semble pas fort

[1] Πᾶσα δέ οἱ νηδὺς διαπίμπραται, ὡς ὁπόθ' ὕδρωψ
Τυμπανόεις ἀνὰ μέσσον ἀφυσγετὸς ὀμφαλὸν ἵζει,
Ἀμφὶ δέ οἱ γυίοις τετανὸν περιφαίνεται ἔρφος.
Ἦ καί που δαμάλεις, ἐριγάστορας ἄλλοτε μόσχους
Πίμπραται, ὁππότε θῆρα νομαζόμενοι δατέονται,
Τοὔνεκα τὴν βούπρηστιν ἐπικλείουσι νομῆες (*Alexiph.* v. 314 et suiv.).

difficile à comprendre : il aura appelé l'affection en question hydropisie, parce qu'elle avait les caractères extérieurs de l'ascite, et il aura ajouté l'épithète de sèche, parce que le ventre contenait de l'air et non de l'eau. C'est à peu près comme s'il avait dit fausse hydropisie. Les mêmes analogies ont sans doute engagé les anciens médecins, postérieurs à Hippocrate, à faire de la tympanite une des trois hydropisies qu'ils reconnaissent (tympanite, ascite, anasarque).

VIII. Aph. VI, 29 et 30 : Les femmes et les garçons ne sont pas sujets à la goutte, les unes avant la cessation des règles, les autres avant l'usage des plaisirs vénériens. Pytherme, au rapport d'Hégésandre, raconte que de son temps, pendant vingt ans, les mûriers ne portèrent pas de fruit, et qu'il y eut une telle épidémie de goutte que cette affection frappa non-seulement les hommes, mais encore les enfants, les jeunes filles et les femmes ; que ce fléau atteignit même les troupeaux, et qu'une moitié des animaux en fut affectée (*Athénée*, 2, 37)[1]. On voit dans ce fragment de Pytherme

[1] Pytherme était d'Éphèse. Il est cité, comme on voit, par Hégésandre, qui (Vossius, *De hist. gr.* p. 370) ne peut

une trace des *Aphorismes* : cet auteur note comme une chose extraordinaire la goutte chez les enfants et les femmes ; ce qu'il n'eût pas fait s'il n'avait pas eu présents à l'esprit les deux aphorismes cités plus haut.

IX. Aph. VI, 31 : Les douleurs d'yeux se guérissent par du vin pur, ou par le bain, ou les fumigations, ou la saignée, ou la purgation. Note de MM. Lallemand et Pappas : « Il faut nécessairement admettre avec Galien que ces divers moyens thérapeutiques, dont quelques-uns paraissent au premier abord contradictoires, ne sont pas indiqués par Hippocrate, dans tous les cas indistinctement; mais que tous peuvent trouver leur application suivant la constitution du sujet, l'intensité de la maladie, la période à laquelle elle est arrivée. On conçoit par exemple que le vin pur convienne dans les ophthalmies scrofuleuses, les saignées dans les cas aigus et récents, etc. Cette manière de voir, pleine d'exactitude, est bien plus complète et plus pratique que celle des théoriciens exclusifs, qui ne voient dans toute ophthalmie et en général dans toute in-

pas être plus ancien que Ptolémée Philadelphe. Pytherme (*Athénée*, 7, 35) parle d'un roi Antiochus qui paraît avoir été Antiochus Soter.

flammation qu'une seule et même affection, qui doit toujours être combattue par les mêmes moyens. »

X. Ὀφθαλμία ξηρὰ, *ophthalmie sèche* (Aph. III, 12, 14). Sur le sens de cette locution, je me suis référé à M. le docteur Sichel, qui, joignant la science à l'érudition, est, à ce titre, doublement compétent. Suivant lui, l'ophthalmie sèche est cette conjonctivite palpébro-oculaire, si fréquente, on peut dire si vulgaire, qu'il a désignée, avec Bell et la grande majorité des ophthalmologistes, sous le nom d'ophthalmie catarrhale. Une sensation de raideur et de sécheresse accompagne cette ophthalmie, surtout à son premier degré, où il n'y a presque pas de sécrétion et où elle s'arrête très-fréquemment. Cette sensation devient plus forte pendant les exaspérations qui ont lieu vers le soir[1]. Les constitutions atmosphériques décrites dans le livre *Des airs, des eaux et des lieux*[2], et *Aph. III*, 12, 14, sont des constitutions catarrhales; aussi y trouve-t-on l'ophthalmie *sèche* associée aux coryzas, aux toux, etc. L'ophthalmie *humide*, au contraire, présente les symptômes de la sclérotite ou sclérite

[1] *Traité de l'ophthalmologie*, Paris, 1837, p. 297 et suiv.

[2] *OEuvres d'Hippocrate*, t. II, p. 47.

qui, le plus souvent, est de nature rhumatismale (Sichel, *ouvr. cité*, p. 54, 254 et suiv.), savoir : larmoiement (*épiphora*), photophobie douloureuse, et souvent douleurs tensives s'étendant du globe aux tempes, point ou peu de sécrétion muqueuse. Dans *Epid. I* (t. 2, p. 617), où il s'agit d'une constitution produisant encore aujourd'hui des ophthalmies rhumatismales véritablement épidémiques, on trouve presque tous ces caractères pathognomoniques avec deux autres assez constants pour certaines formes de la sclérotite : les rechutes fréquentes et la longue durée (comp. *Epid. III*, t. 3, p. 85). Le mot ἀπέπτως, *sans coction*, désigne probablement cette longue persistance sans terminaison favorable, tandis que dans l'ophthalmie catarrhale une sécrétion muqueuse, plus abondante, pourrait quelquefois être regardée comme critique. D'autres fois, et le plus souvent, la sclérite (*ophthalmie humide*, ὀφθαλμία ὑγρά) est aiguë ou subaiguë, ὀλιγοχρόνιος (*Des airs, des eaux et des lieux*, t. 2, p. 18).

XI. Aph. VI, 25 : Il est fâcheux qu'un érysipèle répandu au dehors rentre en dedans, mais avantageux que du dedans il vienne au dehors. Note de MM. Lallemand et Pappas : « Hippocrate parle souvent des érysipèles du pharynx, de l'estomac,

du poumon, de la vessie et même de la matrice. Ici, il signale le danger des érysipèles qui se portent du dehors au dedans, etc. ; ailleurs, il établit des rapprochements entre les dartres, les lichens, les furoncles et certaines affections internes ; il va même jusqu'à admettre un état psorique de la vessie. Il est donc évident qu'il avait bien observé les rapports intimes qui lient certaines maladies des membranes muqueuses à celles de la peau, qu'il avait entrevu les conséquences pratiques de cette connexion bien longtemps avant que les anatomistes et les physiologistes soupçonnassent les analogies de structure et de fonctions qui existent entre ces organes. »

XII. Aph. IV, 77 : Quand dans l'urine épaisse sont rendues des particules furfuracées, la vessie est affectée de psore. Qu'est-ce que la *psore* de la vessie? Il serait difficile de décider cette question avec le texte seul d'Hippocrate; car l'unique symptôme qu'il indique est la présence de furfurs dans l'urine, et l'on ne sait pas même au juste ce que peuvent être ces furfurs. En l'absence de renseignements tirés d'Hippocrate lui-même, il est permis, je pense, de recourir aux médecins de l'antiquité qui ont donné quelques détails sur la *psore* de la

vessie. Nous aurons, par eux, le sens véritable d'Hippocrate probablement, ou du moins l'explication qui en était reçue.

Il nous reste dans les fragments de Rufus un chapitre intitulé *De la vessie affectée de psore* (περὶ ψωριώσης κύστεως). Le voici : « On voit des vessies affectées de psore. Des sédiments irréguliers et furfuracés se montrent dans les urines, et des démangeaisons se font sentir à l'hypogastre et au pubis. La maladie, faisant des progrès, ulcère la vessie et cause de plus fortes douleurs ; il s'y joint naturellement aussi les symptômes des ulcérations vésicales. Tels sont les signes de la maladie. Quant au traitement, il faut savoir qu'elle n'est pas curable complétement ; toutefois on essayera de la soulager autant qu'il sera possible[1]. » Cette description me paraît s'appliquer à quelque variété du catarrhe vésical, et c'est cette interprétation que j'admets pour la *psore* de la vessie dans l'aphorisme en question.

XIII. L'hypénantiose ou le principe : *contraria contrariis curantur* (Aph. II, 22), a été soumis par

[1] Ce chapitre est reproduit dans Aétius, Tetrabibli III sermo tertius, cap. XXII.

M. F. W. Becker à un examen que je reproduis ici en partie : « Nous croyons pouvoir soutenir que ce principe ne repose pas sur une expérience pure de toute hypothèse, que l'origine en est dans la manière mécanico-chimique dont on s'est représenté la vie, et qu'ainsi il tombe avec cette représentation. Quand une opposition semble exister entre la maladie et la guérison, ce n'est qu'une apparence sans réalité. Nous essaierons de le démontrer par des exemples tirés des différentes méthodes.

« On observe qu'un malaise produit par la surcharge de l'estomac est guéri par la diète, qu'une maladie de la peau engendrée par la malpropreté disparaît par la propreté, qu'un homme fatigué par des efforts excessifs se remet par le repos. Au premier coup d'œil, il semble bien qu'il y a ici une opposition entre la maladie et le traitement. Mais, dans le fait, la guérison est le résultat, non d'une véritable opposition, mais de l'éloignement de la cause qui produisait le mal ou qui en faisait craindre l'aggravation, et du rétablissement de l'organisme dans une situation favorable à l'exercice de son activité médicatrice.

« On observe, en outre, qu'on atteint le but du traitement en réveillant ou excitant par des moyens

extérieurs une activité abolie ou diminuée. La constipation est guérie par les évacuants; des ulcères atoniques sont menés à guérison par des onguents excitants; une fièvre avec le pouls petit est guérie par l'emploi du vin, qui donne de la plénitude au pouls. Ce sont des phénomènes que l'on a aussi essayé de subordonner au principe *contraria contrariis curantur*. Mais il est facile de prouver que dans aucun de ces cas ou dans d'autres auxquels la méthode, dite excitante, est appliquée, l'activité vitale n'est absolument augmentée. Tous ces traitements reposent, non sur une opposition du médicament avec la maladie, mais sur une donnée de l'expérience, donnée physiologique toute particulière et très-importante, à savoir que l'organisme, lorsqu'on y provoque une action, produit, en même temps que cette action et à cause d'elle, d'autres actions semblables ou identiques.

« Quand une activité est, ce semble, accrue d'une manière morbide, la guérison doit être cherchée par la diminution de cette activité, et, ici encore, on croit retrouver l'hypénantiose. Mais les activités, dans l'état morbide, sont l'objet d'un traitement déprimant sédatif, non parce qu'elles s'écartent de la règle de l'état sain, mais uniquement

parce qu'elles peuvent devenir l'occasion d'autres états morbides qui menaceraient l'organe ou l'organisme. On n'arrête pas une diarrhée avec l'opium, parce que les évacuations intestinales sont plus abondantes ou plus fréquentes que dans l'état de santé (car beaucoup de diarrhées sont livrées aux forces de la nature, et quelques-unes traitées même avec des remèdes évacuants), mais on donne l'opium dans les cas où l'on craint qu'en se prolongeant les évacuations ne déterminent l'inanition et l'épuisement de l'organisme entier. On ne prescrit pas la digitale, qui ralentit le pouls, parce que le pouls est fréquent (car dans tous les accès de fièvre où le pouls n'est pas moins fréquent on ne fait rien contre ce symptôme), mais seulement dans les cas où le choc du sang fait craindre un dérangement dans les mouvements de ce liquide ou dans la texture du cœur, des vaisseaux, des poumons.

« Outre les trois classes de méthodes curatives indiquées jusqu'ici, la diététique, l'excitante et la déprimante, qui, toutes trois, se rapportent directement à l'activité vitale, il y en a encore deux autres classes, à savoir : celles qui agissent immédiatement sur la masse et le mouvement du sang (émission, infusion, transfusion, hémostase, liga-

ture, etc.), et celles qui changent la forme des parties solides (proprement méthodes opératives). A ces deux classes, le principe *contraria contrariis curantur*, est aussi peu applicable qu'aux classes précédentes : il s'y agit toujours de buts tout-à-fait particuliers qui sont atteints par des actions immédiates sur la substance liquide ou solide de l'organisme.

« Si donc le *contraria contrariis* n'est pas fondé sur l'expérience pure, s'il ne prend une apparence de vérité qu'aux yeux de ceux qui méconnaissent le vrai rapport entre la maladie et la guérison, comment se fait-il que, non-seulement ce principe ait été universellement reconnu par la médecine des anciens jusqu'à Paracelse, mais encore que, malgré la réfutation victorieuse des réformateurs du temps passé, il ait repris de nos jours une autorité si générale? Nous croyons trouver la raison de ce fait dans la liaison nécessaire que l'hypénantiose a, comme principe thérapeutique, avec la manière mécanique et chimique dont on se représente les objets dans la physiologie et la pathologie. Ce mode de représentation, bien que réfuté de différentes façons dans ses formes primitives et grossière, et remplacé par la médecine organique,

se reproduit fréquemment dans l'histoire médicale sous d'autres apparences moins tranchées et, ce semble, plus scientifiques; l'hypénantiose, qui l'accompagne constamment, doit conserver une influence qui n'est pas médiocre; et il faut croire que cette influence ne sera abolie que lorsqu'on se sera entendu d'une manière générale et précise sur le rang subordonné qui appartient à la mécanique et à la chimie dans la physiologie (*Berliner med. Ztng.* 1834, p. 15).»

XIV. Aph. V, 40: Chez les femmes, une congestion de sang dans les mamelles annonce la folie. Le seul commentaire de ces aphorismes qui énoncent des coïncidences singulières est de citer des exemples; en voici un pour l'aphorisme en question: « Dans le mois de juin 1766, une femme de Bon-Secours, hameau près de Péruwelz en Hainaut, où j'exerçais la médecine alors, après un accouchement laborieux, où elle perdit beaucoup de sang, se rétablissait assez bien des travaux pénibles qu'elle avait essuyés; ses vidanges n'avaient point cessé de couler; ses forces reparaissaient; le lait commençait à venir, quand on s'aperçut qu'il coulait avec peine, que les seins s'engorgeaient et grossissaient sensiblement. Elle faisait sucer inutilement

son lait, il n'en venait guère. Il vint enfin du sang, quoiqu'on ne la fatiguât point à cet égard. La tension et le gonflement augmentèrent tellement, que le huitième jour de ses couches (le quatrième à peu près où les seins laissèrent couler quelque peu de sang) ces organes étaient si gros qu'ils surpassaient d'un tiers leur volume ordinaire. La femme en était oppressée comme d'un poids qui pesait sur la poitrine; le pouls en était agité; et cette malade se plaignait un peu de la tête. On observait qu'elle parlait beaucoup plus que de coutume. Cette situation pressante me détermina à la faire saigner du pied. Cette saignée n'empêcha point que la tête ne se prît de plus en plus; et le même jour le délire maniaque se manifesta. A cette époque on ne me rappela plus, parce qu'elle refusait tout. Ce délire augmenta et dura plus d'un mois sans qu'on cherchât à y porter d'autres secours que des pélerinages. Enfin il arriva qu'une des cuisses s'engorgea, se tuméfia considérablement avec chaleur et tension; bientôt la gangrène succéda à cette tumeur inflammatoire, sans que la manie diminuât de beaucoup. La gangrène fit des progrès, et les secours chirurgicaux ne purent les arrêter; cette malade y succomba (Planchon, Observation sur

une manie survenue à une femme, *Journal de médecine*, 1768, t. 28, p. 215). » Hippocrate aura été témoin de quelque fait de ce genre.

XV. Aph. IV, 79 : Ὁκόσοισιν ἐν τῷ οὔρῳ ψαμμώδεα ὑφίσταται, τουτέοισιν ἡ κύστις λιθιᾷ. Chez ceux dont l'urine dépose du sable, la vessie est calculeuse. MM. Lallemand et Pappas traduisent : « Ceux dont les urines déposent du sable ont la vessie disposée à la pierre. » Et en note : « Il est évident que ceux dont les urines laissent habituellement déposer un précipité sablonneux, sont *exposés* à la pierre, mais il n'est pas exact de dire qu'ils *ont* la pierre. Car, dès qu'un noyau s'est formé dans la vessie, il détermine la précipitation des matériaux qui, sans cela, seraient restés en dissolution dans l'urine : c'est ce que prouvent les incrustations dont s'enveloppent tous les corps étrangers introduits dans la vessie. Ainsi, dès le moment qu'une pierre existe dans cette cavité, les urines ne peuvent plus fournir de dépôt sablonneux ; par conséquent, toutes les fois qu'elles *déposent du sable*, on peut en induire qu'il n'existe pas *encore* de pierre. Le sens que nous avons adopté est donc conforme à l'observation ; il est d'ailleurs aussi exactement fidèle au texte que celui qui a été généralement suivi. »

Ce texte a déjà donné lieu à une polémique entre Beverovicius, médecin de Dordrecht, et le célèbre érudit Saumaise. Beverovicius soutenait que souvent il y a un calcul dans la vessie sans qu'il y ait émission d'urine sablonneuse, et réciproquement émission d'urine sablonneuse sans qu'il y ait un calcul dans la vessie. En conséquence, il expliquait ainsi l'aphorisme : Subsidentes hujusmodi arenæ in vesica omnino faciunt, ut λιθιᾷν dicatur ; c'est-à-dire que, si le sable n'est pas excrété avec l'urine, il se dépose au fond de la vessie et y forme le noyau d'un calcul. Saumaise repousse cette interprétation : il s'agit, suivant lui, du sable que dépose l'urine dans le vase de nuit ; mais, reconnaissant que dans certains cas le calcul dans la vessie est trop dur pour rendre l'urine sablonneuse, il admet que l'urine n'est telle que quand le calcul même est sablonneux, c'est-à-dire friable.

Galien, comme on peut voir dans les notes que j'ai mises à cet aphorisme, le trouvait incomplet : d'après lui, le dépôt sablonneux fourni par l'urine indique l'état calculeux non de la vessie seulement, mais aussi des reins ; et il pensait que les reins étaient ici omis, soit par une erreur d'Hippocrate lui-même, soit par une faute du premier copiste du livre.

Il n'y à pas de faute du premier copiste, comme Galien voudrait le supposer; il ne s'agit pas d'un dépôt de sable dans la vessie même, comme le prétend Beverovicius; il ne faut pas traduire λιθιᾷ par *vessie disposée à la pierre*, comme le font MM. Lallemand et Pappas; car un auteur de la Collection hippocratique (et c'est le meilleur interprète d'une locution employée par Hippocrate) ne laisse aucun doute sur le sens de λιθιᾷ, comme on va le voir par la citation suivante : πολλοὶ δὲ τῶν ἰητρῶν, est-il dit dans le livre *Des affections internes*, première maladie des reins, οἱ μὴ συνιέντες τὴν νοῦσον, ὁκόταν ἴδωσι τὴν ψάμμον, δοκέουσι λιθιῇν τὴν κύστιν· καὶ ταύτην μὲν οὔ, τὸν δὲ νεφρὸν, λιθιῇ. « Plusieurs médecins ne comprenant pas la maladie, quand ils voient le sable (que déposent les urines), pensent que la vessie est calculeuse ; ce n'est pas la vessie, c'est le rein qui est calculeux. » Ainsi, pour l'auteur du livre *Des affections internes*, λιθιῇν τὴν κύστιν signifie : *la vessie est calculeuse*, contrairement à l'opinion de MM. Lallemand et Pappas; ψάμμος est bien le sable déposé par l'urine dans le vase de nuit, contrairement à l'opinion de Beverovicius; enfin, le texte est sans altération, contrairement à l'opinion de Galien, car le sentiment blâmé par l'au-

teur du livre *Des affections internes* et l'aphorisme en question sont identiques, et cette identité ne peut être le résultat d'une faute de copiste. Il faut donc, quelque idée qu'on se fasse de cet aphorisme, admettre que, suivant Hippocrate, du sable déposé par l'urine indique un calcul dans la vessie.

J'ai déjà appelé, *Hipp.*, t. I, p. 49, l'attention sur cette dissidence entre l'auteur des *Aphorismes* et celui du livre *Des affections internes*, et il est difficile de ne pas croire que le second, en écrivant, avait en vue le premier. Les anciens critiques ont regardé le livre *Des affections internes* comme n'étant pas d'Hippocrate; et le fait est que le caractère n'en est pas hippocratique. Rien donc n'empêche de voir, dans la phrase que j'ai citée, un blâme adressé directement à Hippocrate, ou à ses livres, ou à ses disciples.

XVI. Aph. IV. 57 : La fièvre qui survient dans le spasme et le tétanos dissipe la maladie. Peut-on admettre que les affections spasmodiques soient susceptibles, en certains cas, d'être dissipées par la fièvre, si elle survient? C'est une question pour la solution de laquelle je n'ai pas des renseignements suffisants; cependant, s'il est vrai que la fièvre qui survient dans ces affections est souvent sans au-

cune efficacité, il est vrai aussi qu'on rencontre dans les recueils quelques observations qui semblent favorables à la proposition hippocratique. Je citerai, par exemple, un cas de tétanos rapporté dans *Journal de médecine*, t. 26, p. 509, et un autre qui se trouve dans le même recueil, t. 70, p. 428. Dans ces deux cas c'est au moment où la fièvre s'établit que l'affection commence à se dissiper. Sans doute la proposition d'Hippocrate a été suggérée par un plus ou moins grand nombre de cas pareils dont il aura été témoin. Que le fait soit réel en certaines circonstances, c'est ce qui me paraît hors de doute; mais quelles sont ces circonstances? quelles sont les affections spasmodiques dont l'état fébrile provoque la solution ? Ces questions ont longtemps paru tranchées par l'aphorisme dont il s'agit, accepté sans restriction ; aujourd'hui nous devons dire que cet aphorisme, s'il ne les tranche pas, les soulève du moins, et qu'il ne serait pas sans intérêt de soumettre à un nouvel examen l'influence de l'état fébrile sur les affections spasmodiques.

XVII. Chaleur innée, ἔμφυτον θερμὸν (Aph. I, 14), est une expression qui, au premier coup d'œil, ne paraît avoir besoin d'aucune explication. On supposera en effet, sans peine, qu'Hippocrate a entendu

par là la chaleur animale; et en l'appelant innée, il l'a, ce semble, dépouillée de toute idée hypothétique, plus exact en cela que les modernes, qui, dans leurs théories sur la calorification du corps vivant, sont continuellement tentés de tout rapporter au travail de composition, sans songer que peut-être la vie est par elle-même une source primordiale de chaleur, à placer à côté de celles qu'on énumère ordinairement. Mais il est douteux qu'il en soit ainsi pour Hippocrate, et son idée sur la chaleur animale n'est peut-être pas aussi pure qu'on aurait pu le croire d'abord. En effet, il ajoute que les corps qui croissent ont le plus de chaleur innée; et cette addition obscurcit beaucoup le sens qu'il y attache.

Comment doit-on entendre que plus de chaleur innée existe chez les corps qui croissent que chez ceux qui ne croissent pas, c'est-à-dire plus chez les enfants que chez les adultes? Cette question a soulevé un débat entre Lycus et Galien, débat dont je vais mettre un résumé sous les yeux du lecteur. Lycus (*Voyez Hipp.*, t. 1, p. 107) avait composé sur les *Aphorismes* des commentaires tellement mauvais, au dire de Galien, que ce dernier assure n'en avoir pu achever la lecture. Cependant, sollicité par des amis de répondre aux objections de Lycus

contre l'aphorisme en question, Galien l'a fait dans un petit écrit qui nous est parvenu quoique mutilé (Γαληνοῦ πρὸς Λύκον). Voici quel est le raisonnement de Lycus : Un corps a plus de chaleur qu'un autre, quand, la température étant la même de part et d'autre, il est plus volumineux ; donc l'adulte a une somme de chaleur plus grande que l'enfant ; un corps a plus de chaleur qu'un autre quand la température en est plus élevée, ce qui est indépendant du volume ; or, les enfants et les adultes ont la même température[1] ; ou bien, enfin, la chaleur dans un corps peut être plus active, plus énergique, plus efficace que dans un autre. Si, dans l'aphorisme en question, plus de chaleur signifie une des deux premières alternatives, Hippocrate s'est trompé en fait ; si plus de chaleur signifie la dernière, il ne s'est pas trompé, mais il s'est mal exprimé. C'est ainsi que Lycus argumente. Pour lui, il pense que la chaleur innée est plus active et plus puissante chez l'enfant que chez l'adulte.

Galien, contrairement à Lycus, soutient que la chaleur innée n'est pas, chez l'enfant, d'une nature différente, plus active, plus efficace, mais qu'elle

[1] C'était l'opinion de Lycus.

est plus abondante chez lui que chez l'adulte. D'après Galien, cette supériorité de l'enfant est relative et non absolue, et c'est ce qu'il reproche à Lycus d'avoir méconnu : quand on dit que l'homme est l'animal qui a le cerveau le plus gros, on entend, non que le cerveau humain est plus gros que celui d'un éléphant, absolument parlant, mais qu'il l'est proportionnément au volume du corps. Or, comment Galien a-t-il conçu que l'enfant a sur l'adulte une supériorité relative en fait de chaleur innée ? Le voici : La chaleur innée est un *corps* (ἔμφυτον σῶμα θερμὸν) composé du sang des règles et du sperme, elle est l'origine du développement de l'être, et devient relativement plus petite à mesure que l'être grossit. C'est ainsi que, tout en admettant que l'enfant et l'adulte ont une température égale [1], il admet que le premier a plus de chaleur innée que le second. Il résulte de là que Galien distingue dans le corps vivant deux espèces de chaleur, l'une, perceptible à nos sens et qui en est la température, l'autre, reculée à l'origine de

[1] Ce n'est pas que cette égalité n'ait été un sujet de controverse entre les anciens médecins, les uns soutenant que la température est plus élevée chez les adultes, les autres chez les enfants (Gal. Comm. in Aph. I, 14).

l'être et qui est la source de la précédente; pour Lycus, au contraire, il n'y a dans les corps vivants qu'une espèce de chaleur, à savoir leur température. Galien décompose en deux la chaleur animale, l'une effet, l'autre cause, et celle-ci est la chaleur innée; Lycus prend le phénomène tel qu'il est, et nie qu'il y ait aucune chaleur innée différente de la chaleur animale[1]. Dans cette partie de l'argumentation sur les faits observés, l'avantage est loin d'être du côté de Galien.

Nous venons de voir ce qu'est la chaleur innée suivant Lycus et suivant Galien; mais qu'est-elle suivant Hippocrate? On pourrait soutenir qu'il a voulu parler de la température, et qu'il a été induit en erreur par quelque expérience trompeuse sur la chaleur respective dans les différents âges. Mais auparavant il faut consulter le passage parallèle d'un auteur hippocratique; « L'homme, est-il dit dans

[1] Lycus, dans l'aph. I, 14, reprenait deux choses : la chaleur innée, et le plus de chaleur chez l'enfant. La phrase de Lycus contenant l'objection sur la chaleur innée, était citée par Galien dans sa réfutation; mais à cet endroit il y a une lacune dans les éditions de Galien; la phrase de Lycus manque. Toutefois, d'après ce que je viens de dire, on comprend quel en devait être le sens : Lycus niait toute distinction entre la chaleur innée et la température du corps.

le traité *De la nature humaine*, est le plus chaud le premier jour de son existence et le plus froid le dernier, car le corps croissant et se développant avec effort est chaud nécessairement [1]. » Ici encore on pourra dire que l'auteur, ayant exploré par un moyen quelconque la température des enfants, des adultes et des vieillards, a cru reconnaître qu'elle allait décroissant; d'où il aura conclu qu'elle était en rapport avec l'accroissement; de sorte qu'il y aurait, non comme dans Galien, une vaine entité toujours inaccessible à l'expérience, mais simplement une observation erronée, toujours susceptible d'être rectifiée par une observation plus exacte [2]. Mais cette opinion déjà plus difficile à défendre pour ce passage que pour l'aphorisme, est tout à fait insoutenable pour le livre *Du cœur*, qui, lui, parle d'un *feu inné*, ἔμφυτον πῦρ, logé dans ce viscère. Il faut donc convenir que pour les hippocratiques, y compris Hippocrate, la chaleur innée

[1] Εὖ γὰρ χρὴ εἰδέναι, ὅτι ὁ ἄνθρωπος τῇ πρώτῃ τῶν ἡμερέων θερμότατός ἐστιν αὐτὸς ἑωυτοῦ, τῇ δ' ὑστάτῃ ψυχρότατος· ἀνάγκη γὰρ αὐξανόμενον καὶ χωρέον τὸ σῶμα πρὸς βίην θερμὸν εἶναι.

[2] On sait que la température des enfants est inférieure à celle des adultes.

a été quelque chose de distinct de la température du corps.

L'auteur du livre *De la nature de l'homme* regarde la chaleur comme le résultat du mouvement de croissance ; Galien, au contraire, comme la cause de ce mouvement : suivant lui, le *corps de chaleur innée* produit par l'acte de la conception fait croître le nouvel être et l'entretient ultérieurement. Doit-on concevoir la chaleur innée de l'aphorisme en question comme Galien ou comme l'auteur du traité *De la nature humaine* ? Pour moi, il me semble que l'autorité de ce dernier doit l'emporter sur celle du commentateur, quelque bonne opinion qu'on ait de sa sagacité et de ses lumières. Personne ne peut avoir eu une connaissance plus précise des idées et du langage d'Hippocrate que les auteurs qui appartiennent à la Collection hippocratique, et dans le fait notre aphorisme ne répugne ni à l'une ni à l'autre explication.

En définitive, Hippocrate, admettant comme Galien, une chaleur innée distincte de la chaleur animale, a créé une entité qui embarrasse inutilement la science. Si chaleur innée est synonyme de force de croissance, elle est sans doute plus forte chez l'enfant le plus jeune, mais elle n'a rien de

commun avec la température du corps ; si chaleur innée est synonyme de température, le degré en est le plus élevé non dans l'enfance mais à l'âge adulte.

XVIII. Les *Aphorismes* ne laissent pas de présenter quelques traces des emprunts qu'Hippocrate a pu faire à une médecine plus ancienne que lui. Il est dit Aph. V, 48 : Les fœtus mâles sont plutôt à droite, les femelles à gauche Ceci avait déjà été avancé par des auteurs qui s'étaient occupés de l'étude de la nature. On lit dans Aristote : « D'après Anaxagore et quelques-uns des physiologistes, dans la génération le mâle fournit le sperme, et la femelle le lieu ; le mâle provient des parties droites, la femelle des parties gauches ; et, dans la matrice, les mâles sont à droite, et les femelles à gauche (De gen. anim. 4, 1). »

La grande et féconde théorie de l'influence des saisons sur la production des maladies se trouve dans Hérodote, exprimée en des termes analogues à ceux qu'Hippocrate a employés. On lit Aph. III, 1 : « Les maladies sont principalement engendrées par le changement de saison, et, dans les saisons elles-mêmes, par les grandes alternatives de chaud et de froid. » Αἱ μεταβολαὶ τῶν ὡρέων μάλιστα τίκτουσι νου-

σήματα, καὶ ἐν τῇσιν ὥρῃσιν αἱ μεγάλαι μεταλλαγαὶ ἢ ψύξιος ἢ θάλψιος. Hérodote, qui lut son histoire à la Grèce assemblée, lorsque Hippocrate sortait de l'enfance, dit de son côté : « Les maladies sont produites chez les hommes par les changements quels qu'ils soient, mais surtout par les changements de saison. » Ἐν τῇσι μεταβολῇσι τοῖσιν ἀνθρώποισιν αἱ νοῦσοι μάλιστα γίνονται, τῶν τε ἄλλων εἵνεκα πάντων, καὶ δὴ καὶ τῶν ὡρέων μάλιστα (II, 77). Ainsi la doctrine de l'influence des saisons sur les maladies, recueillie par un écrivain qui n'était pas médecin, se trouvait dès-lors du domaine public parmi les hommes éclairés.

Quand Hippocrate, dans son premier aphorisme si beau, disait que la vie est courte et que l'art est difficile, il avait été précédé par Démocrite, Anaxagore, Empédocle, qui s'étaient plaints des limites étroites de nos sens, de la faiblesse de notre esprit, de la brièveté de notre vie [1].

[1] Democritum, Anaxagoram, Empedoclem, omnes pene veteres, qui... angustos sensus, imbecillos animos, brevia curricula vitæ... dixerunt (Cicéron, *Acad. post.* I, 12). La même idée est exprimée par Susrutas, qui passe pour le père de la médecine indienne. Dhanvantaris, le médecin des dieux, transmettant la science à Susrutas, réduit à huit sections les

XIX. Aph. III, 9: C'est dans l'automne que sont les maladies les plus aiguës et, en général, les plus mortelles. Cet aphorisme est très-important, au point de vue de la géographie médicale. Ce n'est pas à Paris qu'il aurait été rédigé : l'automne y est loin d'offrir les maladies les plus aiguës et les plus dangereuses. Il a dû l'être dans une contrée où règnent les fièvres intermittentes et rémittentes ; là, en effet, l'automne est souvent meurtrier. La Grèce était à cet égard ce qu'était l'Italie, comme le témoignent les passages suivants d'Horace, cités en note [1]. Cet aphorisme est à ajouter aux autres arguments que j'ai donnés *Hipp.*, t. 2, p. 538-582, pour établir quelle a été, en général, la nature des fièvres observées et décrites par Hippocrate.

XX. De même qu'on trouve dans les aphorismes des propositions qui appartiennent à une science an-

mille sections de la médecine de Brahma, *eu égard à la brièveté de la vie des hommes et à la faiblesse de leur esprit* (Susrutas, t. 1, p. 1).

[1] Nec plumbeus auster
Autumnusque gravis, libitinæ quæstus acerbæ (*Sat.* II, 6, 18, 19).
Frustra per autumnos nocentem
Corporibus metuemus austrum (*Od.* II, 14, 15).
(Autumni) grave tempus (*Od.* III, 23, 8).

térieure, de même on y trouve des passages qui ont été reproduits par les écrivains immédiatement postérieurs. J'ai déjà appelé l'attention, *Hipp.*, t. I, p. 67 et p. 72, sur les emprunts faits par Platon et Aristote ; je vais en citer un autre exemple qui me servira en même temps à expliquer, mais non à justifier un aphorisme obscur; car, en beaucoup de cas, expliquer ne peut pas être autre chose que montrer la place et les rapports qu'une opinion a occupés parmi les hommes d'une époque. Il est parlé, Aph. V, 59, d'un moyen exploratif pour reconnaître si une femme est en état de concevoir : il s'agit de pessaires odorants dont les émanations doivent traverser le corps et être perçues dans les parties supérieures. Cette opinion est adoptée par Aristote, qui la rapporte même comme une chose tout à fait vulgaire : « On explore, dit-il, la fécondité des femmes à l'aide de pessaires dont les odeurs doivent se porter de bas en haut jusqu'à l'air expiré. On l'explore aussi à l'aide de substances colorées qu'on applique sur les yeux et qui doivent teindre la salive. Si ces effets ne se produisent pas, on en conclut que les voies par lesquelles se font les excrétions sont obstruées et oblitérées (*De gen. anim.*, 2, 7). » Le second moyen dont parle Aristote et qui

ne figure pas dans l'aphorisme, se conçoit de cette façon : on baigne, par exemple, les yeux avec une eau colorée ; cette eau, par les conduits lacrymaux, passe dans le nez, et de là, accidentellement, dans la bouche. Cette expérience a pu conduire sans peine à la découverte des voies lacrymales [1].

[1] Et, en effet, cette expérience ne paraît pas y avoir été complétement étrangère. « C'est par ces pertuis (les points lacrymaux), dit Galien, que s'écoulent toutes les humeurs des yeux ; et plus d'une fois les médicaments ophthalmiques, après avoir été appliqués, ont été rejetés soit avec la salive, soit avec le mucus nasal ; car il y a dans le grand angle de l'œil communication avec les narines, comme il y a communication des narines avec la bouche (*De usu partium*, X, 11). » On voit que Galien, pour prouver la communication entre l'œil et le nez, s'autorise du passage de médicaments de l'un à l'autre ; ce qui est exactement l'expérience d'Aristote, sauf que ce dernier n'en a pas tiré cette conclusion. Morgagni, qui a soutenu (*Advers. anat.* I, 21) que les anciens connaissaient les voies lacrymales, a cité les paroles de Galien ci-dessus rapportées ; et il a ajouté (*Advers. anat.*, Animad. LXVI) un passage de Végèce qui témoigne de la connaissance d'une communication entre l'œil et le nez : « Lib. 2, cap. 21. De suffusione curanda per nares. Aliqui authores dixerunt, si dexter (animalis) oculus suffusionem susceperit, vel album incurrerit, dextram partem naris, si sinister, sinistram diligenter inspiciet : in ipsa callositate (Th. Bartholin, Epist. ad Burrhum de oculorum suffusione, a proposé de lire cavitate) narium foramina subtilissima inveniet, quibus tenuis inserenda

Galien, dans son commentaire sur cet aphorisme, dit que Platon fait allusion à des explorations de ce genre dans un passage de son *Théætète* : « Ne sais-tu pas, dit Socrate dans ce dialogue, que les sages-femmes expérimentées sont de très-habiles faiseuses de mariages, attendu qu'elles ont l'art de reconnaître quelles femmes et quels hommes il faut unir ensemble pour produire des enfants excellents (p. 73, éd. Orelli, Zurich, 1839)? »

Ces expériences paraissent tout à fait futiles; celle d'Aristote, notamment, prouve seulement, quand elle réussit, que le canal nasal est libre. Mais il est évident par ces rapprochements que, médecins, philosophes, sages-femmes, tous croyaient pouvoir s'assurer par des moyens naturels si une femme était stérile par elle-même et non du fait de son mari.

XXI. Il ne me reste plus à dire qu'un mot sur le

est fistula, per quam ille qui curare debet, os plenum vino insufflet, ut merum per foramen illud penetret. Quo facto, oculus incipiet lacrymare. Velocius autem proficiet, quia per interiores venas meri virtus ad oculum penetrat. » L'expérience de Végèce ne prouve pas une connaissance plus approfondie des voies lacrymales que l'expérience d'Aristote, dont cependant Morgagni ne fait pas mention.

mode de composition des *Aphorismes*. Ce qui frappe tout d'abord, ce sont les répétitions. Elles sont inégalement partagées : dans la première section, l'aph. 25 est la répétition d'une portion de l'aph. 2; dans la quatrième, cette même portion est répétée aph. 3 ; l'aph. 1 de la quatrième section est répété aph. 29 de la cinquième. Ce sont là les seules répétitions que renferment les six premières sections. Quant à la septième, elle contient quatorze aphorismes qui se trouvent déjà dans les précédentes, et la plupart de ces emprunts ont été faits à la quatrième section. Ces répétitions sont souvent textuelles ; d'autres fois un mot est ajouté comme VII, 57 et IV, 82, un mot est supprimé comme VII, 53 et VI, 47, la rédaction est modifiée comme VII, 52 et VI, 40; d'autres fois le changement est plus considérable et semble une vraie correction, par exemple VII, 70, qui est plus clair que IV, 47. J'essaierai un peu plus bas d'indiquer comment on peut concevoir le fait de ces répétitions. Préalablement je me bornerai à une seule remarque : si des mains étrangères étaient intervenues, comprendrait-on que celui qui aurait fait ces interpolations se fût grossièrement donné la tâche de copier, çà et là et sans choix, quelques aphorismes

dans les sections précédentes? et quel but attribuer à de pareilles interpolations?

Autre singularité: certaines propositions se trouvent à la fois dans les *Aphorismes* et dans d'autres traités, mieux rédigées dans ces traités que dans les *Aphorismes*. Que l'on consulte la note que j'ai mise sur Aph. III, 3, et où le passage correspondant du traité *Des humeurs* est rapporté: ce passage, très-clair, est réellement mutilé dans l'aphorisme. Que l'on consulte encore Aph. VI, 5 et le passage correspondant *Épid.* II, 7, que j'ai cité dans la note, et l'on verra que l'obscurité de l'aphorisme disparaît par la comparaison avec le passage du deuxième livre des *Épidémies*. Et, en réalité, ces différences semblent tenir moins à la diversité de la rédaction qu'à de vraies mutilations; elles sont telles qu'on les peut croire dues à l'omission de mots ou de membres de phrase essentiels. Mais (et c'est une remarque que je ne cesse de faire, parce qu'elle est importante et qu'on la peut perdre facilement de vue) ces omissions sont antérieures à l'école d'Alexandrie, et la seconde antiquité n'a pas connu ces aphorismes autrement que nous ne les connaissons.

Dans la section IV, les deux aphorismes 21 et 25

sont difficilement conciliables, et les commentateurs, Galien entre autres, n'ont guère réussi à résoudre l'opposition qu'ils présentent. Cela indique une rédaction non définitive et un livre qui n'était pas encore préparé pour le public. Doit-on penser que l'auteur se réservait de lever la difficulté à l'aide de quelque distinction ou exception ?

Il existe entre les *Aphorismes* et les *Épidémies* des rapports particuliers qui méritent d'être signalés. Aph. III, 26, il est parlé des *luxations en avant de la vertèbre de la nuque* comme d'une affection propre à l'enfance. Il faut chercher l'origine de cette proposition dans le deuxième livre des *Épidémies*, sect. 2 : là, sous le nom d'angine, est décrite la luxation spontanée d'une ou de plusieurs vertèbres cervicales, luxation qui survenait chez les enfants. S'il était arrivé au deuxième livre des *Épidémies* ce qui est arrivé à tant d'autres livres des *Hippocratiques* (v. *Hipp.* t. I, p. 54-59), il ne nous resterait qu'un mot sur une maladie d'un diagnostic difficile et qui n'est bien connue que grâce à des travaux fort modernes. Le passage du deuxième livre des *Épidémies* montre à quelle somme d'expérience se rattache ce seul mot inséré dans les *Aphorismes*. Combien n'y a-t-il pas, dans

les écrits hippocratiques, de mots, de phrases d'un sens suspect, incertain, obscur, parce qu'elles sont aujourd'hui isolées de tout ce qui leur servait d'autorité?

Aph. II, 21, il est parlé de *pourritures* des parties génitales comme d'une affection particulière à l'été. Cela doit, sans doute, être rapporté au passage suivant du troisième livre des *Épidémies*: « Fluxions fréquentes sur les parties génitales, ulcérations, tumeurs au dedans et au dehors; gonflements dans les aines, ophthalmies humides, longues et douloureuses; carnosités aux paupières en dehors et en dedans qui firent perdre la vue à beaucoup de personnes, et qu'on nomme des fics. Les autres plaies et les parties génitales étaient aussi le siége de beaucoup de fongosités. Dans l'été on vit un grand nombre d'anthrax et d'autres affections qu'on appelle septiques (*Hipp.* t. 3, p. 85, § 7). » Tel qu'est ce passage, le rapprochement me semble indubitable; mais il serait plus frappant si on lisait: « Les autres plaies étaient aussi le siége de beaucoup de fongosités. Dans l'été on vit aux parties génitales un grand nombre d'anthrax et d'autres affections qu'on nomme septiques. » Ἐφύετο δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ἑλκέων πολλά. Καὶ ἐν αἰδοίοισιν ἄνθρακες κτλ., au

lieu de πολλὰ καὶ ἐν αἰδοίοισιν. Ἄνθρακες κτλ. La leçon qui met le point avant καὶ ἐν αἰδοίοισιν est celle de Galien, dans une citation que j'ai rapportée *Hipp.* t. 3, p. 84, note 19. Cette ponctuation est tellement en accord avec notre aphorisme que cela me paraît devoir lui mériter la préférence. Je dois dire que Galien, dans son commentaire sur ce passage du troisième livre des *Épidémies*, rattache incontestablement les *parties génitales* aux *fongosités* et non aux *anthrax et à la pourriture de l'été*, et qu'il ne parle même pas de cette variété de ponctuation. Il l'a pourtant suivie ailleurs dans une citation; elle est possible ainsi que le montre la construction de la phrase; et elle explique l'aphorisme d'une manière très-plausible. En effet, qu'on admette des *pourritures* en général pour une saison chaude, cela se conçoit (théoriquement du moins, car je ne sais si, en fait, les affections gangréneuses sont plus communes en été que dans les autres saisons); mais qu'on admette plus particulièrement des *pourritures des parties génitales*, cela ne se conçoit plus guère, et il faut que quelque cas exceptionnel ait suggéré cette remarque. Or, si Hippocrate a observé une constitution spéciale où il y ait eu beaucoup de *pourritures* et, entre autres, pendant l'été la *pourri-*

ture des parties génitales, on a la clef de l'aphorisme. Rappelons-nous que, dans un temps qui ne peut pas être très-éloigné de celui de l'épidémie décrite par Hippocrate, si même il n'y a pas coïncidence, la maladie appelée peste d'Athènes causa chez un bon nombre de malades la mortification des parties génitales. Dans tous les cas, changeant ou ne changeant pas la ponctuation, je crois certain le rapport entre l'aphorisme et le passage des *Épidémies*, et il permet d'affirmer que l'un a été rédigé à l'aide de l'autre, et que le passage de ce troisième livre peut être, à l'égard de l'aphorisme, considéré comme pièce à l'appui.

Ajoutons encore quelques rapprochements. On lit, Aph. VI, 1 : « Dans les lienteries chroniques, les rapports aigres qui surviennent, lorsqu'ils n'existaient pas préalablement, sont favorables. Cela se trouve *Épid.*, II, 2, avec cette addition : « Démænète en a offert un exemple ; peut-être devrait-on essayer de provoquer artificiellement ces rapports acides, car de telles perturbations produisent des modifications. » On a encore, Aph. VI, 9 : « Les exanthèmes larges ne causent guère de prurit. » Cela se trouve *Épid.*, VI, 2, avec cette addition : « Simon en a offert un exemple pendant l'hiver ;

quand il faisait des onctions auprès du feu ou qu'il prenait un bain chaud, il éprouvait une amélioration; les vomissements ne le soulageaient pas; je pense que des bains de vapeur seraient utiles. » Enfin, on lit, Aph. v, 28 : « Un malade, souffrant à la partie postérieure de la tête, *est soulagé* par l'ouverture de la veine perpendiculaire dans le front. » Cela se trouve *Épid.*, VI, 2, avec cette variante : *a été soulagé;* ce qui indique un cas particulier. Les anciens commentateurs (*Voy.* Galien, l. c.) avaient déjà remarqué cette différence, disant qu'Hippocrate, dans *Épid.*, VI, 2, avait écrit ce fait pour mémoire, afin, quand il aurait un nombre suffisant d'observations semblables, d'en tirer une proposition générale : ce qui a été fait dans l'aphorisme en question.

Autre genre de rapports : Un traité (celui *Des airs, des eaux et des lieux*) contient des propositions générales sur les influences des saisons; ces propositions, qui font corps avec le livre, se retrouvent textuellement dans les *Aphorismes*. Un autre traité (celui *Du régime dans les maladies aiguës*) renferme une doctrine spéciale sur l'alimentation des malades; l'esprit, non plus la lettre, s'en retrouve dans les *Aphorismes*, et, si le sens

est identique des deux côtés, la pensée a reçu des deux côtés une formule différente. Les mêmes remarques s'appliquent au *Pronostic*, dont plusieurs passages figurent dans es *Aphorismes* avec ou sans modification, et aux *Prénotions de Cos*. Toutes ces communautés concourent à montrer quels liens étroits enchaînent les unes aux autres ces parties de la Collection hippocratique.

Maintenant, on peut se demander : En quel sens concevoir ces relations? Vont-elles des *Aphorismes* aux autres livres, ou des autres livres aux *Aphorismes*? c'est-à-dire, les *Aphorismes* ont-ils été composés avant les autres livres cités plus haut, ou bien les livres cités ont-ils été composés antérieurement, et les *Aphorismes* en ont-ils été tirés? Il faut le remarquer d'abord, les répétitions qui se trouvent dans les *Aphorismes* de section à section, empêchent d'admettre que la publication en ait été faite du vivant d'Hippocrate ; un auteur n'aurait pas mis sous les yeux du public un livre ainsi composé ; car, alors, de telles répétitions n'auraient plus été que des négligences ; or, si la publication en a été posthume, les aphorismes sont, de fait, postérieurs à tout ce qu'Hippocrate a publié ou destiné à la publication : le *Pronostic*, le

traité *Des airs, des eaux et des lieux*, etc. Et, à vrai dire, les aphorismes l'ont occupé toute sa vie ; car, on vient de le voir, on en trouve des traces dans tous ses ouvrages, soit ouvrages rédigés définitivement pour le public, soit ouvrages formés de notes décousues. L'échange est continuel entre les uns et les autres ; il y a donc eu élaboration incessante, soit qu'Hippocrate utilisât, pour des traités *ex professo*, les pensées et les faits qu'il avait notés par devers lui, soit qu'il tirât, de ces traités mêmes, des pensées qu'il voulait mettre davantage en saillie en les isolant. Dans l'étroite connexion qui unit si évidemment aux autres cette partie des œuvres hippocratiques, il sera toujours bien difficile de distinguer ce qui est antérieur et ce qui est postérieur. Le travail même de l'homme se déroule sous nos yeux dans ces feuilles détachées, dans ces notes incohérentes qui, par un hasard singulier, sont arrivées jusqu'à nous à travers tant de siècles, et les rapprochements que je viens de mettre sous les yeux du lecteur lui auront prouvé qu'il en est ainsi, car on ne peut se refuser à croire que les *Épidémies* ne soient un recueil de faits qu'Hippocrate a formé pour son instruction, et où il a puisé sans hésitation.

C'est une considération analogue qui explique la composition des *Aphorismes*. En effet, ces répétitions que j'y ai signalées ne peuvent pas, je l'ai dit plus haut, provenir d'un interpolateur étranger; mais, si l'on pense qu'Hippocrate, dans une intention quelconque, avait rassemblé successivement, pour son usage, des pensées, des conseils, des préceptes qui forment aujourd'hui les *Aphorismes*, alors, on n'aura pas de peine à imaginer quelques circonstances qui auront produit les répétitions. Qu'on suppose, par exemple, que, inscrivant à fur et mesure les propositions, il se soit, par intervalles, occupé d'en déplacer quelques-unes; qu'on suppose qu'il n'ait pas effacé celles qu'il transportait ainsi; qu'on suppose, enfin, que le tout ait été publié tel quel après sa mort, et l'on se rendra suffisamment compte de la composition des *Aphorismes*. Je ne présente ceci que comme un exemple des suppositions qu'on peut faire sur ce thème une fois donné, qui me paraît tout-à-fait certain : c'est-à-dire publication posthume de papiers, où plus d'une fois on suit à la trace l'élaboration des observations et des pensées d'un grand médecin.

XXII. Celui qui essaiera, luttant avec les *Apho-*

rismes, de renfermer en aussi peu de paroles autant de sens, comprendra la grande fortune qu'ils ont eue, et le mérite intrinsèque qu'ils possèdent, non inférieur, peut-être, à leur fortune. Ce livre, en aucun temps, sans doute, n'a embrassé toutes les connaissances réclamées par la pratique de l'art, et il les embrasse aujourd'hui moins que jamais ; en outre, il ne nous apprend rien sur les procédés que l'auteur a employés pour acquérir les notions qu'il y a formulées. Néanmoins, aujourd'hui comme jadis, il excite la méditation et fortifie la pensée, genre de service que tous les livres ne rendent pas.

On ne m'accusera point, j'espère, de vouloir faire l'éloge de ce livre, sans aucune réserve. Il est des aphorismes obscurs, bizarres, à peine intelligibles, sujets à toutes sortes de restrictions ; ils frapperont sans peine les yeux du lecteur, et je n'ai pas besoin de les signaler à l'avance ; mais ce qui n'a pas été noté, et ce qui, justement pour cela, vaut la peine de l'être, c'est la subtilité singulière qui se montre dans quelques-uns. Cette assertion est contraire à l'opinion commune des interprètes d'Hippocrate : on a toujours prétendu qu'il est éloigné de toute subtilité, et qu'il l'est

surtout dans les *Aphorismes*. On en a fait un des caractères de sa composition : c'est donc une erreur qu'il n'est pas indifférent de détruire. Hippocrate subtilise parfois beaucoup. N'est-il pas subtil, Aph. I, 3, quand il explique, à renfort d'arguments, pourquoi les athlètes, arrivés au maximum de leur force, ne pouvant plus croître, doivent déchoir nécessairement? N'est-il pas encore subtil, Aph. I, 14, quand il essaie de donner la raison pour laquelle les vieillards consomment peu? Un genre de subtilité très-analogue se voit dans le traité *Des airs, des eaux et des lieux*, là où l'auteur expose péniblement d'où vient, suivant lui, la supériorité qu'il attribue à l'eau de pluie sur les autres eaux (*Hipp*. t. II, p. 33, § 8). Il faut donc effacer, des traits caractéristiques du style d'Hippocrate, une prétendue simplicité qui ne lui appartient pas. Hippocrate était un esprit puissant, un chef d'école ardent à la polémique, habile à manier le raisonnement, sachant même, comme l'a ingénieusement remarqué M. Malgaigne (*Voy. Hipp*. t. III, p. 351), glisser sur les côtés qu'il sentait faibles; et il n'est pas étonnant que, parfois, il soit tombé dans un défaut voisin de ses qualités.

Hippocrate a été essentiellement praticien, et il

sait merveilleusement faire tourner à l'avantage de la pratique les résultats de son expérience éclairée. Il est curieux d'étudier dans des traités didactiques, par exemple, dans celui *Des articulations*, avec quel art, à propos de cas particuliers, il intercale les propositions plus générales qui en découlent. Cette pente de son esprit, il l'a suivie sans obstacle dans les *Aphorismes*, et nulle part, comme le disent MM. Lallemand et Pappas, il n'a plus généralisé ses observations.

En voyant que, dans les histoires de malades rapportées *Épid.*, I et III, il n'est fait mention, pour ainsi dire, d'aucun remède (*Voy. Hipp.* t. 2, p. 582), des critiques ont prétendu qu'Hippocrate n'y avait pas recours, et qu'il restait observateur diligent mais inactif de la marche et de la terminaison de la maladie; cette opinion est réfutée par l'ensemble des livres hippocratiques, mais surtout, à mon avis, par le πεῖρα σφαλερὴ, *l'expérience trompeuse*, et par le καιρὸς ὀξὺς, *l'occasion fugitive*, du premier aphorisme. En médecine, où une *expérience* ne peut jamais être répétée dans des conditions identiques, l'*expérience* est exposée à d'inévitables mécomptes ; en médecine, où chaque maladie offre, à certains égards, une *expérience*

nouvelle, l'*expérience* doit se dégager des perturbations concomitantes et des causes d'erreur. Elle est le seul guide, mais un guide qui a incessamment besoin de s'orienter sur des signes tantôt obscurs, tantôt trompeurs. La variabilité infinie du sujet malade, et l'impossibilité de recommencer sur la même personne un traitement qui s'est mal terminé, donnent un caractère tout particulier à l'expérience médicale; et ce caractère n'a pu se révéler qu'à un homme qui ne restait pas observateur oisif du cours des maladies. Quant à *l'occasion fugitive*, à quoi bon prévenir les médecins de la promptitude avec laquelle l'instant favorable passe pour ne plus revenir, s'ils n'avaient pas eu à intervenir par une thérapeutique active? D'un autre côté, est-ce à son intelligence supérieure seulement, ou bien à des malheurs causés par d'irréparables hésitations, qu'Hippocrate a dû de concevoir, en médecine, l'importance du temps et l'impérieuse urgence du moment qui s'enfuit? Toujours est-il qu'il ouvre son livre par cet avertissement solennel, tant l'a frappé la responsabilité des heures perdues! Et il faut dire après lui que, si partout l'occasion s'échappe sans retour, cependant, elle n'est nulle part plus fugitive que dans les corps

vivants livrés au mouvement rapide de la fièvre et de la maladie, et nulle part plus irréparable que dans la pratique médicale, où la mort peut être le résultat de tergiversations intempestives.

ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

ΤΜΗΜΑ ΠΡΩΤΟΝ.

1. Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς ὀξὺς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερὴ, ἡ δὲ κρίσις χαλεπή. Δεῖ δὲ οὐ μόνον ἑωυτὸν παρέχειν τὰ δέοντα ποιεῦντα, ἀλλὰ καὶ τὸν νοσέοντα, καὶ τοὺς παρεόντας, καὶ τὰ ἔξωθεν[1].

2. Ἐν τῇσι ταραχῇσι τῆς κοιλίης, καὶ ἐμέτοισι, τοῖσιν αὐτομάτως γιγνομένοισιν, ἢν μὲν, οἷα δεῖ καθαίρεσθαι, καθαίρωνται, ξυμφέρει τε καὶ εὐφόρως φέρουσιν· ἢν δὲ μὴ, τοὐναντίον. Οὕτω δὲ καὶ κενεαγγείη, ἢν μὲν, οἷα δεῖ γίγνεσθαι, γίγνηται, ξυμφέρει τε καὶ εὐφόρως φέρουσιν· ἢν δὲ μὴ, τοὐναντίον. Ἐπιβλέπειν οὖν δεῖ καὶ χώρην, καὶ ὥρην, καὶ ἡλικίην, καὶ νούσους, ἐν ᾗσι δεῖ, ἢ οὔ.

3. Ἐν τοῖσι γυμναστικοῖσιν αἱ ἐπ' ἄκρον εὐεξίαι, σφαλεραὶ, ἢν ἐν τῷ ἐσχάτῳ ἔωσιν· οὐ γὰρ δύνανται μένειν ἐν τῷ αὐτέῳ, οὐδὲ ἀτρεμέειν· ἐπεὶ δὲ οὐκ ἀτρεμέουσιν, οὐδ' ἔτι δύνανται ἐπὶ τὸ βέλτιον ἐπιδιδόναι, λείπεται ἐπὶ τὸ χεῖ-

[1] Galien donne un sens particulier à la fin du 1er aph. : d'après lui, Hippocrate entend que, si l'on veut juger la vérité des propositions émises dans les *Aphorismes*, non-seulement le médecin doit faire ce qui convient, mais encore le malade et les assistants.

APHORISMES.

PREMIÈRE SECTION.

1. La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. Il faut non-seulement faire soi-même ce qui convient, mais encore faire que le malade, les assistants et les choses extérieures y concourent (Ép. I, t. II, p. 636, l. 1, Ép. VI, 2) [1].

2. Si dans les dérangements abdominaux et dans les vomissements qui surviennent spontanément, ce qui doit être évacué est évacué, ils sont utiles, et les malades les supportent facilement; sinon, c'est le contraire (I, 25). Il en est de même des évacuations [artificielles]; si elles sont telles qu'elles doivent être, elles sont utiles et les malades les supportent facilement; sinon, c'est le contraire : or, il faut prendre en considération le pays, la saison, l'âge, et les maladies dans lesquelles les évacuations conviennent ou ne conviennent pas.

3. Chez les athlètes, un état de santé porté à la dernière limite est dangereux; demeurer stationnaire au même point est impossible; or, ne

ρον· τουτέων οὖν εἵνεκεν τὴν εὐεξίην λύειν ξυμφέρει μὴ βραδέως, ἵνα πάλιν ἀρχὴν ἀναθρέψιος λαμβάνῃ τὸ σῶμα· μηδὲ τὰς ξυμπτώσιας ἐς τὸ ἔσχατον ἄγειν, σφαλερὸν γὰρ, ἀλλ' ὁκοίη ἂν ἡ φύσις ᾖ τοῦ μέλλοντος ὑπομένειν, ἐς τοῦτο ἄγειν. Ὡσαύτως δὲ καὶ αἱ κενώσιες αἱ ἐς τὸ ἔσχατον ἄγουσαι, σφαλεραί· καὶ πάλιν αἱ ἀναθρέψιες, αἱ ἐν τῷ ἐσχάτῳ ἐοῦσαι, σφαλεραί.

[1] Il est difficile de se rendre un compte satisfaisant du raisonnement suivi dans la fin de cet aphorisme. Voici comment Galien l'explique : De même que chez les athlètes il faut se hâter de dissiper un excès d'embonpoint, et pourtant ne pas porter les évacuations à l'extrême limite; de même dans tous les cas où le médecin croira devoir évacuer, il ne portera pas les évacuations à l'extrême limite, et ne poussera pas non plus la restauration jusqu'au dernier degré. Suivant Galien, les athlètes sont un exemple *physiologique* qui montre que dans les cas *pathologiques* les évacuations ni les réparations ne doivent être portées aussi loin que possible. Cette explication est assez heureuse; cependant on peut trouver l'enchaînement des idées peu naturel, puisque dans le cas des athlètes c'est la réplétion qui précède et l'évacuation qui suit, et dans le cas des malades c'est l'évacuation qui précède et la réparation qui suit. Une autre objection naît du texte même : en effet, ἐν τῷ ἐσχάτῳ ἐοῦσαι signifie non *poussées*, mais *placées à l'extrême limite*. Galien l'avait bien senti, car il dit que, si la *forme* de la phrase est contre lui, le *sens* général est pour lui. Quelques commentateurs avaient, en effet, expliqué autrement cette portion de l'aphorisme : traduisant mot à mot ἐν τῷ ἐσχάτῳ ἐοῦσαι, ils disaient que les réparations,

demeurant pas stationnaire, et, d'autre part, ne pouvant plus marcher vers le mieux, empirer est la seule voie qui reste. Pour ces motifs, il faut dissiper cet état sans retardement, afin que le corps recommence sur nouveaux frais la réparation ; il faut aussi non pas porter à l'extrême les atténuations [gymnastiques] (car il y a des risques), mais aller jusqu'au point compatible avec la constitution de l'individu soumis au régime. De même, les évacuations [médicales] poussées à l'excès sont dangereuses, et, réciproquement, les réparations qui sont à l'extrême limite ont du danger [1].

quand le corps avait été excessivement atténué par les évacuations, étaient dangereuses. A cette explication, Galien objecte qu'alors l'exemple des athlètes aura été donné en vain, et que ὡσαύτως δὲ καὶ αἱ κενώσιες κτλ. serait une oiseuse répétition de la phrase immédiatement précédente. Damascius, dans Dietz, a suivi le sens des commentateurs blâmés par Galien, mais il saute ὡσαύτως δὲ καὶ αἱ κενώσιες κτλ.; ce qui détruit, il est vrai, l'objection tirée de la répétition, mais est évidemment contraire à l'autorité des textes. On voit par cette discussion que les idées ne sont pas très-étroitement enchaînées dans cet aphorisme, et que Sinapius (*De vanitate aph.*) n'a pas eu tout à fait tort de dire : Præsens aphorismus vere est funiculus ex arena, nam nullibi cohæret. Exposant dans une note les difficultés de l'explication, j'ai cru devoir, dans la traduction, laisser à ἐν τῷ ἐσχάτῳ ἐοῦσαι le double sens que les

4. Αἱ λεπταὶ καὶ ἀκριβέες δίαιται, καὶ ἐν τοῖσι μακροῖσιν αἰεὶ πάθεσι, καὶ ἐν τοῖσιν ὀξέσιν, οὗ μὴ ἐπιδέχεται, σφαλεραί. Καὶ πάλιν αἱ ἐς τὸ ἔσχατον λεπτότητος ἀφιγμέναι δίαιται, χαλεπαί· καὶ γὰρ αἱ πληρώσιες, αἱ ἐν τῷ ἐσχάτῳ ἐοῦσαι, χαλεπαί.

5. Ἐν τῇσι λεπτῇσι διαίτῃσιν ἁμαρτάνουσιν οἱ νοσέοντες, διὸ μᾶλλον βλάπτονται· πᾶν γὰρ τὸ ἁμάρτημα ὃ ἂν γίνηται, μέγα γίνεται μᾶλλον, ἢ ἐν τῇσιν ὀλίγον ἁδροτέρῃσι διαίτῃσιν· διὰ τοῦτο καὶ τοῖσιν ὑγιαίνουσι σφαλεραὶ αἱ πάνυ λεπταὶ καὶ καθεστηκυῖαι καὶ ἀκριβέες δίαιται, ὅτι τὰ ἁμαρτανόμενα χαλεπώτερον φέρουσιν. Διὰ τοῦτο

anciens y trouvaient. Seulement, pour rendre plus claire la séparation du cas *physiologique* et du cas *pathologique*, j'ai ajouté d'une part *gymnastiques* et de l'autre *médicales*. On sait que les athlètes étaient soumis à un régime que réglaient les maîtres des gymnases d'après un empirisme très-sûr dans ses résultats ; ce régime était un véritable *entraînement*, les maîtres de gymnase étaient des *entraîneurs*. Hippocrate distingue l'athlète soumis au maître gymnaste du malade soumis au médecin, et l'évacuation procurée par le premier de l'évacuation procurée par le second.

[1] Cette fin de l'aphorisme est difficile à comprendre, attendu qu'elle semble offrir une répétition dont on ne se rend pas bien compte. Je pense qu'ici Hippocrate veut signaler deux inconvénients attachés aux diètes sévères, l'un d'affaiblir beaucoup, l'autre de rendre les restaurations pénibles; c'est ce second inconvénient qu'il annonce par καὶ πάλιν.

4. Une diète ténue et stricte est dangereuse, dans les maladies longues toujours, et, parmi les maladies aiguës, dans celles qui ne s'en accommodent pas. D'un autre côté, la diète poussée jusqu'à la dernière limite de l'atténuation est pénible, car les réparations, à l'extrême limite, sont pénibles [1].

5. Dans une diète ténue les malades commettent des écarts, et ils en souffrent davantage; car tout écart, quel qu'il soit, est proportionnément plus grand que dans les diètes un peu plus nourrissantes [2]. Aussi, même en état de santé, les diètes très-ténues, réglées et strictes, sont peu sûres, parce qu'on supporte les écarts avec plus de peine : donc, en général, les diètes ténues et strictes sont moins sûres que les diètes un peu plus nourrissantes.

[2] D'après Galien, il y avait ici une double leçon, et quelques-uns lisaient τὰ πολλὰ ἁμαρτάνουσιν, ce qu'ils interprétaient ainsi : les malades, entraînés par le besoin, font, dans les régimes sévères, de fréquents écarts; d'où résulte plus de mal pour eux. De sorte que, d'après ces interprètes, la rigueur de la diète amène de fréquents écarts, et par conséquent plus de dommage; tandis que, d'après Galien, s'appuyant du reste avec toute raison sur la fin de l'aphorisme, la rigueur de la diète fait que les écarts commis sont plus gravement ressentis.

οὖν αἱ λεπταὶ καὶ ἀκριβέες δίαιται, σφαλεραὶ ἐς τὰ πλεῖστα τῶν σμικρῷ ἁδροτέρων.

6. Ἐς δὲ τὰ ἔσχατα νουσήματα αἱ ἔσχαται θεραπεῖαι ἐς ἀκριβείην, κράτισται.

7. Ὅκου μὲν κάτοξυ τὸ νούσημα, αὐτίκα καὶ τοὺς ἐσχάτους πόνους ἔχει, καὶ τῇ ἐσχάτως λεπτοτάτῃ διαίτῃ ἀναγκαῖον χρέεσθαι· ὅκου δὲ μὴ, ἀλλ' ἐνδέχεται ἁδροτέρως διαιτᾷν, τοσοῦτον ὑποκαταβαίνειν, ὁκόσον ἂν ἡ νοῦσος μαλθακωτέρη τῶν ἐσχάτων ἔῃ.

8. Ὁκόταν δὲ ἀκμάζῃ τὸ νούσημα, τότε λεπτοτάτῃ διαίτῃ ἀναγκαῖον χρέεσθαι.

9. Ξυντεκμαίρεσθαι δὲ χρὴ καὶ τὸν νοσέοντα, εἰ ἐξαρκέσει τῇ διαίτῃ πρὸς τὴν ἀκμὴν τῆς νούσου, καὶ πότερον ἐκεῖνος ἀπαυδήσει πρότερον, καὶ οὐκ ἐξαρκέσει τῇ διαίτῃ, ἢ ἡ νοῦσος πρότερον ἀπαυδήσει καὶ ἀμβλυνεῖται.

10. Ὁκόσοισι μὲν οὖν αὐτίκα ἡ ἀκμὴ, αὐτίκα λεπτῶς διαιτῆν· ὁκόσοισι δὲ ἐς ὕστερον ἡ ἀκμὴ, ἐς ἐκεῖνο, καὶ πρὸ ἐκείνου σμικρὸν, ἀφαιρετέον· ἔμπροσθεν δὲ, πιοτέρως διαιτῆν, ὡς ἂν ἐξαρκέσῃ ὁ νοσέων.

[1] Galien entend autrement cette fin de l'Aphorisme. Suivant lui, elle signifie qu'il faut accorder de l'alimentation *autant de temps* que la maladie reste en deça de son summum (ἀκμή).

6. Pour les extrêmes maladies, l'extrême exactitude du traitement est ce qu'il y a de plus puissant.

7. Quand la maladie est très-aiguë, aussitôt elle offre les souffrances extrêmes, et aussitôt il est urgent de prescrire l'extrême diète; s'il n'en est pas ainsi, mais qu'il soit loisible d'alimenter plus copieusement, on se relâchera de la sévérité du régime, d'autant plus que la maladie s'éloignera davantage de l'extrémité [1].

8. Quand la maladie est dans sa force, la diète la plus sévère est alors de rigueur.

9. Il faut examiner le malade pour estimer s'il supportera le régime jusqu'au plus haut période de la maladie, et laquelle des deux alternatives arrivera, ou que le malade s'affaiblisse le premier et ne supporte pas le régime, ou que la maladie cède la première et s'amortisse.

10. Quand donc la maladie arrive tout d'abord à son *summum*, on prescrira tout d'abord aussi un régime ténu; quand ce moment tarde davantage, il faut, à l'époque du *summum* et un peu avant cette époque, retrancher de la nourriture; auparavant, l'alimentation sera plus abondante, afin que le malade puisse résister.

11. Ἐν δὲ τοῖσι παροξυσμοῖσιν ὑποστέλλεσθαι χρή· τὸ προστιθέναι γὰρ βλάβη· καὶ ὁκόσα κατὰ περιόδους παροξύνεται, ἐν τοῖσι παροξυσμοῖσιν ὑποστέλλεσθαι χρή.

12. Τοὺς δὲ παροξυσμοὺς καὶ τὰς καταστάσιας δηλώσουσιν αἱ νοῦσοι, καὶ αἱ ὧραι τοῦ ἔτεος, καὶ αἱ τῶν περιόδων πρὸς ἀλλήλας ἀνταποδόσιες, ἤν τε καθ' ἡμέρην, ἤν τε παρ' ἡμέρην, ἤν τε καὶ διὰ πλείονος χρόνου γίγνωνται· ἀτὰρ καὶ τοῖσιν ἐπιφαινομένοισιν, οἷον ἐν πλευριτικοῖσι πτύελον ἢν μὲν αὐτίκα ἐπιφαίνηται, ἀρχομένου, βραχύνει, ἢν δ' ὕστερον ἐπιφαίνηται, μηκύνει· καὶ οὖρα καὶ ὑποχωρήματα καὶ ἱδρῶτες, καὶ δύσκριτα καὶ εὔκριτα, καὶ βραχέα καὶ μακρὰ τὰ νοσήματα, ἐπιφαινόμενα, δηλοῖ.

13. Γέροντες εὐφορώτατα νηστείην φέρουσι, δεύτερον, οἱ καθεστηκότες, ἥκιστα, μειράκια, πάντων δὲ μάλιστα, παιδία, τουτέων δὲ αὐτέων ἃ ἂν τύχῃ αὐτὰ ἑωυτέων προθυμότερα ἐόντα.

14. Τὰ αὐξανόμενα πλεῖστον ἔχει τὸ ἔμφυτον θερμόν·

[1] Galien a lu ἐπιδόσιες et a traduit par *augmentation* ; il entend que cela signifie l'augmentation des accidents de période en période jusqu'au summum (ἀκμή).

[2] Galien dit que les vieillards, à l'extrême limite de l'âge, supportent très-mal l'abstinence. En conséquence, suivant lui, il faut ou faire une petite addition et mettre : *les vieillards supportent facilement l'abstinence excepté dans l'extrême vieillesse*, ou bien changer νηστείην, *abstinence*, en ὀλιγοσιτίην, *alimentation peu abondante*. Berends, dans son comm., approuve cette dernière explication de Galien.

11. Il faut suspendre les aliments pendant les redoublements, car en donner est nuisible : en général, pendant les accès de toutes les affections qui ont des retours périodiques, il faut suspendre les aliments.

12. Les redoublements et les constitutions seront indiqués par les maladies, par les saisons de l'année, et par les correspondances réciproques [1] des périodes soit quotidiennes, soit tierces, soit séparées même par un intervalle encore plus long, et aussi par les épiphénomènes : ainsi, chez les pleurétiques, l'expectoration, commençant tout d'abord, abrège la durée du mal, et, se manifestant plus tardivement, l'allonge (Coaque 379); de même les urines, les selles et les sueurs indiquent, par la manière dont elles surviennent, les maladies de solution difficile ou facile, de courte ou de longue durée (Ép. II, 1).

13. Les vieillards supportent le plus aisément le jeûne [2], puis les hommes faits, ensuite les jeunes gens ; les enfants le supportent le plus difficilement, et surtout ceux qui manifestent le plus de vivacité.

14. Les êtres qui croissent ont le plus de chaleur innée, il leur faut donc le plus de nourriture ; sinon, le corps dépérit ; chez les vieillards la cha-

πλείστης οὖν δεῖται τροφῆς· εἰ δὲ μὴ, τὸ σῶμα ἀναλίσκεται· γέρουσι δὲ ὀλίγον τὸ θερμὸν, διὰ τοῦτο ἄρα ὀλίγων ὑπεκκαυμάτων δέονται· ὑπὸ πολλῶν γὰρ ἀποσβέννυται· διὰ τοῦτο καὶ οἱ πυρετοὶ τοῖσι γέρουσιν οὐχ ὁμοίως ὀξέες· ψυχρὸν γὰρ τὸ σῶμα.

15. Αἱ κοιλίαι χειμῶνος καὶ ἦρος θερμόταται φύσει, καὶ ὕπνοι μακρότατοι· ἐν ταύτῃσιν οὖν τῇσιν ὥρῃσι, καὶ τὰ προσάρματα πλείω δοτέον· καὶ γὰρ τὸ ἔμφυτον θερμὸν πλεῖστον ἔχει· τροφῆς οὖν πλείονος δεῖται· σημεῖον, αἱ ἡλικίαι καὶ οἱ ἀθληταί.

16. Αἱ ὑγραὶ δίαιται πᾶσι τοῖσι πυρεταίνουσι ξυμφέρουσι, μάλιστα δὲ παιδίοισι, καὶ τοῖσιν ἄλλοισι τοῖσιν οὕτως εἰθισμένοισι διαιτᾶσθαι.

17. Καὶ οἷσιν ἅπαξ, ἢ δὶς, καὶ πλείω ἢ ἐλάσσω, καὶ κατὰ μέρος· δοτέον δέ τι καὶ τῷ ἔθει, καὶ τῇ ὥρῃ, καὶ τῇ χώρῃ, καὶ τῇ ἡλικίῃ.

18. Θέρεος καὶ φθινοπώρου σιτία δυσφορώτατα φέρουσι, χειμῶνος ῥήϊστα, ἦρος δεύτερον.

19. Τοῖσιν ἐν τῇσι περιόδοισι παροξυνομένοισι μηδὲν διδόναι, μηδ' ἀναγκάζειν, ἀλλ' ἀφαιρέειν τῶν προσθεσίων πρὸ τῶν κρισίων.

[1] Heurnius, et après lui Berends, rendent κατὰ μέρος par *modo progressivo*, et entendent par là la progression par laquelle les médecins mènent le malade de la diète à une alimentation plus abondante.

leur est petite, elle n'a donc besoin, chez eux, que de peu de combustible : beaucoup l'éteindrait. Pour la même raison, les fièvres ne sont pas aussi aiguës chez les vieillards, car le corps est froid.

15. En hiver, et au printemps, le ventre est naturellement le plus chaud, et le sommeil le plus long; c'est donc dans ces saisons qu'il faut donner plus de nourriture; car, la chaleur innée étant le plus abondante, plus de nourriture est nécessaire, témoin les jeunes gens et les athlètes.

16. Les régimes humides conviennent à tous les fébricitants, surtout aux enfants et à ceux qui sont habitués à un tel genre d'alimentation.

17. Il faut aussi considérer à qui il convient de donner de la nourriture une fois ou deux fois, en plus grande quantité, en moindre quantité, et par petites portions[1] : on doit accorder quelque chose à l'habitude, à la saison, au pays, à l'âge.

18. Pendant l'été et l'automne, la nourriture est supportée le plus difficilement, le plus facilement pendant l'hiver, en second lieu pendant le printemps.

19. Dans les redoublements qui reviennent périodiquement, ne rien accorder, ne rien pres-

20. Τὰ κρινόμενα καὶ τὰ κεκριμένα ἀρτίως, μὴ κινέειν, μηδὲ νεωτεροποιέειν, μήτε φαρμακείῃσι, μήτ' ἄλλοισιν ἐρεθισμοῖσιν, ἀλλ' ἐᾷν.

21. Ἃ δεῖ ἄγειν, ὅκου ἂν μάλιστα ῥέπῃ, ταύτῃ ἄγειν, διὰ τῶν ξυμφερόντων χωρίων.

22. Πέπονα φαρμακεύειν καὶ κινέειν, μὴ ὠμὰ, μηδὲ ἐν ἀρχῇσιν, ἢν μὴ ὀργᾷ· τὰ δὲ πλεῖστα οὐκ ὀργᾷ.

23. Τὰ χωρέοντα μὴ τῷ πλήθει τεκμαίρεσθαι, ἀλλ' ὡς

[1] MM. Lallemand et Pappas ont traduit : *Il ne faut prescrire ni même permettre aucun aliment.* D'après M. Chailly, cela signifie : *N'accordez rien au malade qui demande, et ne forcez pas de prendre celui qui refuserait.* » Je crois que ἀναγκάζειν fait allusion à l'ἀναγκοφαγία, c'est-à-dire à l'alimentation réglée qui était imposée aux athlètes, et que l'aphorisme signifie : N'accordez pas au malade la nourriture qu'il pourrait demander; n'allez pas non plus vous aviser de lui prescrire une certaine nourriture (ἀναγκοφαγία); la gradation dans l'aphorisme est non pas la recommandation de ne pas prescrire, puis la recommandation de ne pas permettre, mais la recommandation de ne pas permettre, puis la recommandation de ne pas prescrire; c'est-à-dire qu'Hippocrate veut que non-seulement on n'accorde pas au malade ce qu'il pourrait demander, chose doublement dangereuse à cause de l'ignorance du malade et à cause de l'inopportunité, mais encore qu'on n'aille pas lui prescrire une certaine alimentation réglée, chose qui serait encore dangereuse à cause de l'inopportunité.

[2] Galien dit que κρίσις peut signifier ici ou le redoublement,

crire [1], mais retrancher quelque chose de la nourriture avant les crises [2] (Des humeurs).

20. Ne pas mettre en mouvement ce qui se juge ni ce qui est jugé complétement [3], et n'innover ni par des évacuants ni par d'autres excitations, mais laisser les choses en l'état (Des hum.).

21. Les humeurs qu'il faut évacuer, les évacuer du côté où elles tendent le plus, par les voies convenables [4] (Des hum.).

22. Purger et mettre en mouvement les humeurs en état de coction, mais non en état de crudité, non plus que dans les commencements, à moins qu'il n'y ait orgasme : en général, il n'y a pas orgasme (Des hum.).

23. Juger les évacuations non par la quantité, mais suivant qu'elles sortent telles qu'il convient, et qu'on les supporte facilement ; et lorsqu'il faut

ou la crise proprement dite, ou le summum de la maladie, et que dans ces trois significations l'aphorisme est vrai. Théophile et Damascius entendent κρίσις dans le sens de redoublement.

[3] Galien dit que ἀρτίως ne signifie ni que la crise est arrivée un jour pair, ni qu'elle vient d'arriver, mais signifie qu'elle a été complète.

[4] Galien nous apprend que cet aphorisme manquait dans quelques exemplaires, mais que tous les exemplaires l'avaient au livre *Des humeurs*.

ἂν χωρέῃ οἷα δεῖ, καὶ φέρῃ εὐφόρως· καὶ ὅκου δεῖ μέχρι λειποθυμίης ἄγειν, καὶ τοῦτο ποιέειν, ἢν ἐξαρκέῃ ὁ νοσέων.

24. Ἐν τοῖσιν ὀξέσι πάθεσιν ὀλιγάκις καὶ ἐν ἀρχῇσι τῇσι φαρμακείῃσι χρέεσθαι, καὶ τοῦτο προεξευκρινήσαντα ποιέειν.

25. Ἢν, οἷα δεῖ καθαίρεσθαι, καθαίρωνται, ξυμφέρει τε, καὶ εὐφόρως φέρουσιν· τὰ δ' ἐναντία, δυσχερῶς.

ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ.

1. Ἐν ᾧ νοσήματι ὕπνος πόνον ποιέει, θανάσιμον· ἢν δὲ ὕπνος ὠφελέῃ, οὐ θανάσιμον.

2. Ὅκου παραφροσύνην ὕπνος παύει, ἀγαθόν.

3. Ὕπνος, ἀγρυπνίη, ἀμφότερα τοῦ μετρίου μᾶλλον γενόμενα, κακόν.

4. Οὐ πλησμονὴ, οὐ λιμὸς, οὐδ' ἄλλο οὐδὲν ἀγαθὸν, ὅ τι ἂν μᾶλλον τῆς φύσιος ᾖ.

5. Κόποι αὐτόματοι φράζουσι νούσους.

6. Ὁκόσοι, πονέοντές τι τοῦ σώματος, τὰ πολλὰ τῶν πόνων οὐκ αἰσθάνονται, τουτέοισιν ἡ γνώμη νοσέει.

7. Τὰ ἐν πολλῷ χρόνῳ λεπτυνόμενα σώματα νωθρῶς ἐπανατρέφειν, τὰ δὲ ἐν ὀλίγῳ, ὀλίγως

les pousser jusqu'à la lipothymie, ne pas hésiter à le faire, si le malade peut y suffire (Des hum.).

24. Dans les affections aiguës, user des évacuants rarement et dans le début; et le faire après un examen scrupuleux.

25. Si l'évacuation est telle qu'elle doit être, elle est utile, et le malade la supporte avec soulagement; sinon, il s'en trouve mal (I, 2).

DEUXIÈME SECTION.

1. Une maladie où le sommeil fait du mal est mortelle; celle où le sommeil soulage ne l'est pas.

2. Quand le sommeil fait cesser le délire, c'est un bon signe.

3. Le sommeil, l'insomnie, l'un et l'autre au-delà de la mesure, sont fâcheux.

4. Ni la satiété, ni l'appétit, ni rien de ce qui est au-delà de l'état naturel n'est bon.

5. Des lassitudes spontanées annoncent des maladies.

6. Ceux qui, portant une affection douloureuse en une partie du corps, en perdent généralement la conscience, ont l'esprit malade.

7. Restaurer avec lenteur les corps amaigris len-

8. Ἢν ἐκ νούσου τροφὴν λαμβάνων τις μὴ ἰσχύῃ, σημαίνει ὅτι πλείονι τροφῇ τὸ σῶμα χρέεται· ἢν δὲ, τροφὴν μὴ λαμβάνοντος, τοῦτο γίγνηται, χρὴ εἰδέναι, ὅτι κενώσιος δεῖται.

9. Τὰ σώματα χρὴ, ὅκου τις βούλεται καθαίρειν, εὔροα ποιέειν.

10. Τὰ μὴ καθαρὰ τῶν σωμάτων, ὁκόσῳ ἂν θρέψῃς μᾶλλον, βλάψεις.

11. Ῥᾷον πληροῦσθαι ποτοῦ, ἢ σιτίου.

[1] MM. Lallemand et Pappas, dans leur édition des Aph., expliquent ainsi, d'après Galien, la locution τροφὴν λαμβάνειν: « Cette locution veut dire proprement prendre une nourriture. Mais si l'on s'en tenait à ce sens littéral, il en résulterait qu'Hippocrate conseillerait de purger ceux qui ne se fortifient pas, parce qu'ils ne mangent rien. Galien, qui a bien senti le vice d'un pareil précepte, fait observer à ce sujet que τροφὴν μὴ λαμβάνειν signifiait (encore de son temps) pour ses compatriotes de l'Asie-Mineure *n'avoir pas faim;* abus de langage dont nous pouvons facilement nous rendre compte, puisqu'on dit en français, dans le même sens : *cet homme ne mange rien.* Nous avons dû par conséquent adopter son interprétation, qui d'ailleurs offre seule un sens raisonnable. » M. Chailly a donné une autre interprétation de cet aph. : « Si, sortant d'une maladie, prenant des aliments, on ne se fortifie pas, c'est un signe que le corps use de trop de nourriture; si, ne prenant pas [trop] d'aliments, cela a lieu, il faut savoir qu'il y a besoin d'évacuation. » M. Chailly cite six traducteurs qui ont admis le même sens : Fabius Calvus, Hollerius,

tement, et rapidement les corps amaigris en peu de temps.

8. Si un convalescent reste languissant et mange, c'est signe qu'il prend trop de nourriture; s'il reste languissant et ne mange pas, cela montre qu'il a besoin d'évacuation [1].

9. Quand on veut évacuer, il faut disposer le corps à être bien coulant.

10. Plus vous nourrirez des corps qui ne sont pas purs, plus vous leur nuirez.

11. Il est plus facile de restaurer avec des boissons (*nutritives*) qu'avec des aliments (*solides*) [2].

G. Plantius, Adrien Toll, Bicais, Marin. Il me semble que l'aph. peut se traduire d'une façon conforme au texte et clairement : manger et ne pas reprendre ses forces indique qu'on mange trop ; ne pas manger, et cela évidemment faute d'appétit, indique qu'une purgation est nécessaire. Au reste, Galien, après avoir donné l'explication citée par MM. Lallemand et Pappas, paraphrase ainsi cette portion de l'aphorisme : τροφὴν λαμβανειν *prendre avec appétit une nourriture abondante* ; μὴ λαμβανειν, *ne pas pouvoir prendre une nourriture suffisante.*

[2] Il faut rapprocher de cet aph. le passage du livre De l'aliment : καὶ ὁκόσοι ταχείης προσθέσιος δέονται, ὑγρὸν ἴημα εἰς ἀνάληψιν δυνάμιος κράτιστον. Chez ceux qui ont besoin d'une prompte restauration, une médication humide est ce qu'il y a de plus puissant pour rétablir les forces. Galien rapproche en

12. Τὰ ἐγκαταλιμπανόμενα ἐν τῇσι νούσοισι μετὰ κρίσιν, ὑποστροφὰς ποιέειν εἴωθεν.

13. Ὁκόσοισι κρίσις γίνεται, τουτέοισιν ἡ νὺξ δύσφορος, ἡ πρὸ τοῦ παροξυσμοῦ, ἡ δὲ ἐπιοῦσα, εὐφορωτέρη ὡς ἐπὶ τὸ πουλύ.

14. Ἐν τῇσι τῆς κοιλίης ῥύσεσιν αἱ μεταβολαὶ τῶν διαχωρημάτων ὠφελέουσιν, ἢν μὴ ἐς τὰ πονηρὰ μεταβάλλῃ.

15. Ὅκου φάρυγξ νοσέει, ἢ φύματα ἐν τῷ σώματι ἐκφύεται, τὰς ἐκκρίσιας σκέπτεσθαι· ἢν γὰρ χολώδεες ἔωσι, τὸ σῶμα ξυννοσέει· ἢν δὲ ὅμοιαι τοῖσιν ὑγιαίνουσι γίγνωνται, ἀσφαλὲς τὸ σῶμα τρέφειν.

16. Ὅκου λιμὸς, οὐ δεῖ πονέειν.

17. Ὅκου ἂν τροφὴ πλείων παρὰ φύσιν ἐσέλθῃ, τοῦτο νοῦσον ποιέει, δηλοῖ δὲ ἡ ἴησις

effet l'aph. en question de ce passage dans son Comm. sur le livre De l'aliment, t. 15, éd. Kühn, p. 414.

[1] Παρὰ φύσιν avait été, dit Galien, expliqué de trois façons: 1° une nourriture en trop grande quantité pour les forces digestives; 2° une nourriture contre nature, c'est-à-dire de qualité nuisible; 3° d'autres avaient fait παρὰ φύσιν synonyme de ὑπερβαλλόντως, *excessivement*.

[2] Galien suppose qu'il faudrait suppléer καὶ de cette façon: δηλοῖ δὲ καὶ ἡ ἴησις. *Le traitement le montre aussi :* c'est-à-dire que, la cause de la maladie étant connue, puisqu'on sait d'avance que le malade a trop mangé, le traitement, qui sera évacuant, montrera *aussi* que le mal tient à un excès d'alimentation. Galien ajoute que ce καὶ a été omis soit par Hippo-

12. Ce qui reste dans les maladies après la crise, produit ordinairement des récidives (Ép. II, 3; Ép. VI, 2).

13. Quand une crise s'opère, la nuit qui précède le redoublement est difficile à supporter; celle qui le suit est généralement plûs facile à supporter (Ép. VI, 2).

14. Dans les flux de ventre, le changement des matières est utile, à moins qu'elles ne changent en mal.

15. Quand la gorge est malade ou qu'il survient des éruptions au corps, il faut examiner les évacuations; car si elles sont bilieuses, le corps entier est malade; si elles sont telles que dans l'état de santé, on peut avec sécurité donner de la nourriture.

16. Avec la faim il ne faut pas se livrer au travail.

17. Quand on prend une nourriture plus abondante que la constitution ne le comporte [1], cela produit une maladie, le traitement le montre [2].

crate, soit par les copistes. Il donne une seconde explication, sans supposer un καί : à savoir que le traitement par évacuation, ayant soulagé le malade, indique que la maladie tenait à un excès d'alimentation.

18. Τῶν τρεφόντων ἀθρόως καὶ ταχέως, ταχεῖαι καὶ αἱ διαχωρήσιες γίνονται.

19. Τῶν ὀξέων νοσημάτων οὐ πάμπαν ἀσφαλέες αἱ προδιαγορεύσιες, οὔτε τοῦ θανάτου, οὔτε τῆς ὑγιείης.

20. Ὁκόσοισι νέοισιν ἐοῦσιν αἱ κοιλίαι ὑγραί εἰσι, τουτέοισιν ἀπογηράσκουσι ξηραίνονται· ὁκόσοισι δὲ νέοισιν ἐοῦσιν αἱ κοιλίαι ξηραί εἰσι, τουτέοισι πρεσβυτέροισι γινομένοισιν ὑγραίνονται.

21. Λιμὸν θώρηξις λύει.

22. Ἀπὸ πλησμονῆς ὁκόσα ἂν νοσήματα γένηται, κένωσις ἰῆται, καὶ ὁκόσα ἀπὸ κενώσιος, πλησμονὴ, καὶ τῶν ἄλλων ἡ ὑπεναντίωσις.

23. Τὰ ὀξέα τῶν νουσημάτων κρίνεται ἐν τεσσαρεσκαίδεκα ἡμέρησιν.

[1] MM. Lallemand et Pappas entendent autrement cet aph.; ils traduisent : Ceux qui avalent vite de gros morceaux vont promptement à la selle. Et en note : « Il y a sur cet aph. une autre version qui adopte la leçon τρεφόντων, et ceux qui s'y sont conformés ont traduit dans ce sens : *Les aliments qui nourrissent vite et beaucoup font des selles rapides*, ce qui est évidemment contraire à l'observation, car les substances les plus nutritives sont celles qui parcourent le plus lentement les organes digestifs. » Galien, qui ne paraît connaître que la leçon τρεφόντων, dit que ἀθρόως signifie *tout à la fois*, *non peu à peu ;* et ταχέως, *peu de temps après avoir été pris.*

[2] Galien dit que certains commentateurs avaient pris διαχώρησις dans le sens d'évacuation quelconque; il remarque

18. Avec des substances qui cèdent la partie nutritive [1] tout à la fois et peu de temps [après l'ingestion], les évacuations sont promptes aussi [2].

19. Dans les maladies aiguës, les prédictions soit de la mort, soit de la santé, ne sont pas absolument sûres.

20. Chez ceux qui sont relâchés pendant leur jeunesse, le ventre se resserre à mesure qu'ils avancent en âge, et au contraire, quand il était resserré, il se relâche à mesure qu'ils vieillissent.

21. Boire du vin pur dissipe la faim [3].

22. Les maladies qui proviennent de plénitude sont guéries par évacuation, celles qui proviennent de vacuité, par réplétion, et, en général, les contraires par les contraires.

23. Parmi les maladies, les aiguës ont une crise dans les quatorze jours [4] (Coaque 143).

que ce mot pourrait avoir cette signification, et qu'il y a cette différence entre ὑποχώρησις et διαχώρησις, que le premier s'applique uniquement aux évacuations alvines, et le second à toute espèce d'évacuation.

[3] Galien dit qu'Hippocrate a voulu parler de la faim qui est une maladie, et qu'on nomme canine.

[4] Il est dit dans le Pronostic : « Il faut regarder la bonne respiration comme ayant une très grande influence sur la conservation du malade, dans toutes les maladies *aiguës* qui sont

24. Τῶν ἑπτὰ ἡ τετάρτη ἐπίδηλος· ἑτέρης ἑβδομάδος ἡ ὀγδόη ἀρχὴ, θεωρητὴ δὲ ἡ ἑνδεκάτη, αὕτη γάρ ἐστι τετάρτη τῆς ἑτέρης ἑβδομάδος· θεωρητὴ δὲ πάλιν ἡ ἑπτακαιδεκάτη, αὕτη γάρ ἐστι τετάρτη μὲν ἀπὸ τῆς τεσσαρεσκαιδεκάτης, ἑβδόμη δὲ ἀπὸ τῆς ἑνδεκάτης.

25. Οἱ θερινοὶ τεταρταῖοι τὰ πολλὰ γίνονται βραχέες,

jointes à des fièvres et se jugent dans *quarante jours* (t. 2, p. 123). » Cela a été regardé par d'anciens commentateurs comme en contradiction avec le présent aph. Pour lever cette difficulté, Galien dit qu'il faut entendre le verbe κρίνεται non d'une crise finale, mais de tout mouvement critique, définitif ou non, qui survient dans le cours d'une maladie; et qu'il n'est aucune maladie qui ne présente dans les quatorze premiers jours un mouvement de ce genre. Les maladies *aiguës* de cet aphorisme sont celles qui éprouvent dans les quatorze premiers jours un mouvement critique qui les termine ou ne les termine pas; les maladies *aiguës* du Pronostic sont celles qui, ayant éprouvé plusieurs mouvements critiques, se jugent définitivement au quarantième jour.

[1] « Hippocrate, dit Galien, appelle ἐπίδηλος et θεωρητὴ le jour où paraît quelque signe indicateur de la crise qui se fera dans quelqu'un des jours critiques. » Ainsi les jours ἐπίδηλος sont ceux qui indiquent que les jours ordinairement critiques le seront en effet pour la maladie que l'on a sous les yeux.

[2] Le 17e jour n'est le quatrième à partir du 14e, et le septième à partir du 11e, qu'autant que l'on compte le 14e et le 11e comme points de départ. Théophile explique ainsi ce calcul : le premier quartenaire et le second sont comptés par continuité (διὰ συνέχειαν) : c'est-à-dire que, ayant compté 1,

24. Le quatrième jour est indicateur [1] du septième ; le huitième est le commencement d'une seconde semaine ; il faut considérer le onzième, car c'est le quatrième de la seconde semaine ; de rechef, il faut considérer le dix-septième, car c'est, d'une part, le quatrième à partir du quatorzième ; d'autre part, le septième à partir du onzième [2].

25. Les fièvres quartes d'été sont généralement courtes, celles d'automne longues, et surtout celles qui touchent à l'hiver.

2, 3, 4, on prend 4 pour fin du 1er et commencement du second, et on compte 4, 5, 6, 7. Le troisième quaternaire est compté par discontinuité, c'est-à-dire que, ne prenant plus 7 pour commencement du 3e, mais prenant 8, on compte 8, 9, 10, 11. Le quatrième quaternaire est compté par continuité, c'est-à-dire que, prenant 11 pour la fin du 3e et le commencement du 4e, on compte 11, 12, 13, 14. Là s'arrête Théophile ; mais il est facile d'étendre son raisonnement au reste de l'aphorisme. Puisque, selon Hippocrate, le 17e est le quatrième à partir du 14e, on compte encore ici par continuité, c'est-à-dire 14, 15, 16, 17 ; et si Hippocrate signale cette circonstance, que le 17e est le 4e à partir du 14e, c'est que le 17e est par rapport au 14e ce que le 7e est par rapport au 4e. Enfin, puisque le 17e est le 7e à partir du 11e, on compte encore ici par continuité, c'est-à-dire 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 ; et si Hippocrate signale cette circonstance, que le 17e est le 7e à partir du 11e, c'est que le 17e est, par rapport au 11e, ce que le 7e est par rapport au 1er.

οἱ δὲ φθινοπωρινοὶ, μακροὶ, καὶ μάλιστα οἱ πρὸς τὸν χειμῶνα ξυνάπτοντες.

26. Πυρετὸν ἐπὶ σπασμῷ βέλτιον γενέσθαι, ἢ σπασμὸν ἐπὶ πυρετῷ.

27. Τοῖσι μὴ κατὰ λόγον κουφίζουσιν οὐ δεῖ πιστεύειν, οὐδὲ φοβέεσθαι λίην τὰ μοχθηρὰ γινόμενα παραλόγως· τὰ γὰρ πολλὰ τῶν τοιουτέων ἐστὶν ἀβέβαια, καὶ οὐ πάνυ τι διαμένειν, οὐδὲ χρονίζειν εἴωθεν.

28. Τῶν πυρεσσόντων μὴ παντάπασιν ἐπιπολαίως, τὸ διαμένειν, καὶ μηδὲν ἐνδιδόναι τὸ σῶμα, ἢ καὶ συντήκεσθαι μᾶλλον τοῦ κατὰ λόγον, μοχθηρόν· τὸ μὲν γὰρ μῆκος νούσου σημαίνει, τὸ δὲ, ἀσθένειαν.

29. Ἀρχομένων τῶν νούσων, ἤν τι δοκέῃ κινέειν, κίνει· ἀκμαζουσῶν δὲ, ἡσυχίην ἔχειν βέλτιόν ἐστιν.

30. Περὶ τὰς ἀρχὰς καὶ τὰ τέλη, πάντα ἀσθενέστατα, περὶ δὲ τὰς ἀκμὰς, ἰσχυρότατα.

31. Τῷ ἐξ ἀῤῥωστίης εὐσιτεῦντι, μηδὲν ἐπιδιδόναι τὸ σῶμα, μοχθηρόν.

32. Ὡς τὰ πολλὰ πάντες οἱ φαύλως ἔχοντες, κατ' ἀρχὰς μὲν εὐσιτεῦντες, καὶ μηδὲν ἐπιδιδόντες, πρὸς τῷ τέλει πάλιν ἀσιτέουσιν· οἱ δὲ κατ' ἀρχὰς μὲν ἀσιτεῦντες ἰσχυρῶς, ὕστερον δὲ εὐσιτεῦντες, βέλτιον ἀπαλλάσσουσιν.

26. Il vaut mieux que la fièvre survienne au spasme que le spasme à la fièvre (Coa. 350).

27. Il ne faut pas se fier aux améliorations qui ne sont pas régulières, ni s'effrayer beaucoup des aggravations irrégulières ; car la plupart de ces états sont instables, et ordinairement ils n'ont guère de permanence et de durée.

28. Dans les fièvres non tout-à-fait légères, il est fâcheux que le corps reste dans le même état sans rien perdre, ou qu'il se fonde outre mesure ; le premier cas annonce la durée de la maladie, le second la faiblesse du malade.

29. Si vous croyez devoir mettre quelque chose en mouvement, faites-le au commencement de la maladie; quand elle est à son *summum*, il vaut mieux rester en repos.

30. Vers le début et vers la fin, tout est le plus faible, tout est le plus fort au *summum* de la maladie.

31. Quand un convalescent mange bien, si le corps ne se refait pas, cela est fâcheux (Coa. 124).

32. En général, dans tout mauvais état, quand on a d'abord bon appétit sans se refaire, on finit par perdre l'appétit ; mais quand, d'abord sans au-

33. Ἐν πάσῃ νούσῳ τὸ ἐῤῥῶσθαι τὴν διάνοιαν, καὶ εὖ ἔχειν πρὸς τὰς προσφορὰς, ἀγαθόν· τὸ δὲ ἐναντίον, κακόν.

34. Ἐν τῇσι νούσοισιν ἧσσον κινδυνεύουσιν, οἷσιν ἂν οἰκείη τῆς φύσιος, καὶ τῆς ἕξιος, καὶ τῆς ἡλικίης, καὶ τῆς ὥρης ἡ νοῦσος ᾖ μᾶλλον, ἢ οἷσιν ἂν μὴ οἰκείη κατά τι τουτέων ᾖ.

35. Ἐν πάσῃσι τῇσι νούσοισι, τὰ περὶ τὸν ὀμφαλὸν καὶ τὸ ἦτρον πάχος ἔχειν βέλτιόν ἐστι, τὸ δὲ σφόδρα λεπτὸν καὶ ἐκτετηκὸς, μοχθηρόν· ἐπισφαλὲς δὲ τὸ τοιοῦτον καὶ πρὸς τὰς κάτω καθάρσιας.

36. Οἱ ὑγιεινῶς ἔχοντες τὰ σώματα, ἐν τῇσι φαρμακείῃσι καθαιρόμενοι ἐκλύονται ταχέως, καὶ οἱ πονηρῇ τροφῇ χρεόμενοι.

37. Οἱ εὖ τὰ σώματα ἔχοντες, φαρμακεύεσθαι ἐργώδεες.

38. Τὸ σμικρῷ χεῖρον καὶ πόμα καὶ σιτίον, ἥδιον δὲ, τῶν βελτιόνων μὲν, ἀηδεστέρων δὲ, μᾶλλον αἱρετέον.

[1] Galien entend ἐκλύονται dans le sens de défaillance (comm. de l'aph. suivant). J'ai suivi l'interprétation qu'il donne de tout l'aph.; cet aph. peut être compris ainsi : Si vous purgez les gens bien portants, vous les exposez aux défaillances; mais n'allez pas croire que vous puissiez, sous prétexte de cacochymie, purger ceux qui se nourrissent mal ; ceux-là aussi sont exposés aux défaillances. Il faut se rappeler que dans la haute antiquité on n'avait que des drastiques dangereux (*Voy. Hipp.* t. 1, p. 69). Mais cet aph. est susceptible aussi d'un autre sens, à savoir que les gens bien portants qui se purgent

cun appétit, on finit par en avoir, on se tire mieux d'affaire.

33. Dans toute maladie, conserver l'esprit sain et du goût pour les aliments est un bon signe ; le contraire est mauvais.

34. Dans les maladies, ceux qui ont une affection en rapport avec leur nature, leur complexion, leur âge et la saison, courent moins de danger que ceux chez qui aucun rapport de ce genre ne se rencontre.

35. Dans toutes les maladies, il est bon que les régions ombilicale et hypogastrique gardent de l'épaisseur ; il est fâcheux qu'elles deviennent très-amincies et émaciées : cela est, en outre, défavorable à l'administration des purgatifs.

36. Les gens bien portants qui prennent des évacuants, défaillent promptement pendant les évacuations, ainsi que ceux qui usent d'une mauvaise nourriture [1].

37. Les gens qui ont le corps sain ne sont évacués que laborieusement.

38. Il faut préférer une boisson et une nourri-

et les gens mal nourris sont bientôt affaiblis ; sens suivi par MM. Lallemand et Pappas.

39. Οἱ πρεσβῦται τῶν νέων τὰ μὲν πολλὰ νοσέουσιν ἧσσον· ὅσα δ' ἂν αὐτέοισι χρόνια νοσήματα γένηται, τὰ πολλὰ ξυναποθνήσκει.

40. Βράγχοι καὶ κόρυζαι τοῖσι σφόδρα πρεσβύτῃσιν οὐ πεπαίνονται.

41. Οἱ ἐκλυόμενοι πολλάκις καὶ ἰσχυρῶς, ἄνευ φανερῆς προφάσιος, ἐξαπίνης τελευτῶσιν.

42. Λύειν ἀποπληξίην ἰσχυρὴν μὲν ἀδύνατον, ἀσθενέα δὲ, οὐ ῥηΐδιον·

43. Τῶν ἀπαγχομένων καὶ καταλυομένων, μηδέπω δὲ τεθνηκότων, οὐκ ἀναφέρουσιν, οἷσιν ἂν ἀφρὸς ᾖ περὶ τὸ στόμα.

44. Οἱ παχέες σφόδρα κατὰ φύσιν, ταχυθάνατοι γίνονται μᾶλλον τῶν ἰσχνῶν.

[1] D'après MM. Lallemand et Pappas, Hippocrate a voulu dire que les vieillards ont des maladies moins violentes que les jeunes gens. Mais les commentaires de Galien et de Théophile s'opposent à cette interprétation.

[2] Bosquillon entend ἀπαγχομένων de ceux qui sont frappés d'apoplexie ou atteints d'une angine grave. Mais Galien dit positivement, en paraphrasant cet aph., *une corde étant passée autour du cou*. Voici la note d'Opsopœus sur καταλυομένων : Variant interpretes in verbo καταλυομένων exponendo; quidam secuti Philotheum idem volunt esse atque si dixisset Hippocrates τῶν μελλόντων ἀποθνήσκειν : ea significatione qua quis τὸν βίον καταλύειν, vitam finire, dicitur. Quidam pro iis accipiunt qui dissolvuntur viribus collapsis. Quidam rectius

ture un peu moins bonnes, mais plus agréables, à de meilleures, mais plus désagréables.

39. Les vieillards ont, en général, moins de maladies [1] que les jeunes gens; mais les maladies chroniques qui leur surviennent meurent avec eux ordinairement.

40. Les catarrhes et les coryzas n'arrivent pas à maturation chez les personnes très-âgées.

41. Ceux qui ont des défaillances fréquentes et graves, sans cause manifeste, meurent subitement.

42. Il est impossible de résoudre une forte apoplexie, et difficile d'en résoudre une faible.

43. Les personnes pendues et détachées [2], non encore mortes, n'en réchappent pas, si elles ont de l'écume à la bouche.

44. Les personnes qui ont naturellement beaucoup d'embonpoint sont plus exposées à une mort subite que les personnes maigres.

forsan καταλύειν interpretantur per simplex λύειν, solvere, nempe ligatos. Celsus significantius *detrahere* exposuit, I, 7, aphorismo hocce his verbis expresso : *neque is ad vitam redit qui ex suspendio spumante ore detractus est.* Cornarius καταχλυζομένων legisse videtur; vertit enim : Ex his qui strangulantur et submerguntur, etc. D'autres ont proposé καταδυομένων, avec le même sens. Mais les manuscrits ont unanimement καταλυομένων.

45. Τῶν ἐπιληπτικῶν τοῖσι νέοισιν ἀπαλλαγὴν αἱ μεταβολαὶ μάλιστα τῆς ἡλικίης, καὶ τῶν χωρίων, καὶ τῶν βίων ποιέουσιν.

46. Δύο πόνων ἅμα γινομένων μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν τόπον, ὁ σφοδρότερος ἀμαυροῖ τὸν ἕτερον.

47. Περὶ τὰς γενέσιας τοῦ πύου οἱ πόνοι καὶ οἱ πυρετοὶ ξυμβαίνουσι μᾶλλον, ἢ γενομένου.

48. Ἐν πάσῃ κινήσει τοῦ σώματος, ὁκόταν ἄρχηται πονέειν, τὸ διαναπαύεν εὐθὺς, ἄκοπον.

49. Οἱ εἰθισμένοι τοὺς ξυνήθεας πόνους φέρειν, κἢν ὦσιν ἀσθενέες ἢ γέροντες, τῶν ἀξυνηθέων ἰσχυρῶν τε καὶ νέων ῥᾷον φέρουσιν.

50. Τὰ ἐκ πολλοῦ χρόνου ξυνήθεα, κἂν ᾖ χείρω τῶν ἀξυνηθέων, ἧσσον ἐνοχλεῖν εἴωθεν· δεῖ δὲ καὶ ἐς τὰ ἀξυνήθεα μεταβάλλειν.

51. Τὸ κατὰ πολὺ καὶ ἐξαπίνης κενοῦν, ἢ πληροῦν, ἢ

[1] Εὐθὺς se rapporte non à ἄκοπον, mais à διαναπαύειν. Voyez le Comm. de Galien.

[2] Le texte de vulg. porte συνήθεα, *familier*; Foes n'en a pas moins mis *insolita* dans sa traduction; et il a eu raison. En effet, Galien dit : « Quant à la fin, où Hippocrate conseille de changer d'habitudes, c'est un conseil pour la conservation de la santé. Des habitudes d'une seule teneur sont dangereuses; car tous les hommes sont exposés à des éventualités imprévues. » De plus, presque tous nos manuscrits ont ἀξυνήθεα. Cependant on doit convenir que συνήθεα de vulg. (*il faut donc revenir aux choses d'habitude*, Chailly) est plus natu-

45. Chez les jeunes gens épileptiques, la guérison s'opère par les changements surtout d'âge, de lieu et de genre de vie.

46. De deux douleurs simultanées, mais non dans le même lieu, la plus forte obscurcit l'autre.

47. Les douleurs et les fièvres surviennent plus vers l'époque de la formation du pus qu'après qu'il est formé.

48. Dans tout mouvement du corps, se reposer aussitôt que l'on commence à souffrir, dissipe la souffrance [1].

49. Les personnes faites à supporter des travaux journaliers, les tolèrent, quoique faibles ou âgées, mieux que des gens forts et jeunes qui n'y sont pas faits.

50. Les choses auxquelles on est accoutumé depuis longtemps, lors même qu'elles sont moins bonnes que les choses inaccoutumées, nuisent moins d'ordinaire; mais il faut aussi passer aux choses inaccoutumées [2].

51. Évacuer, ou remplir, ou échauffer, ou re-

reî si on garde οὖν. Aussi Théophile, paraphrasant cette fin de l'aph., met-il dans son commentaire non pas οὖν, mais ὅμως, *cependant*; cette dernière conjonction irait mieux avec ἀξυνήθεα; c'est pourquoi j'ai adopté δὲ des manuscrits de Magnol.

θερμαίνειν, ἢ ψύχειν ἢ ἄλλως ὁκωσοῦν τὸ σῶμα κινέειν, σφαλερὸν, καὶ πᾶν τὸ πολὺ τῇ φύσει πολέμιον· τὸ δὲ κατ' ὀλίγον, ἀσφαλὲς, καὶ ἄλλως, ἤν τις ἐξ ἑτέρου ἐφ' ἕτερον μεταβαίνῃ.

52. Πάντα κατὰ λόγον ποιέοντι, μὴ γινομένων τῶν κατὰ λόγον, μὴ μεταβαίνειν ἐφ' ἕτερον, μένοντος τοῦ δόξαντος ἐξ ἀρχῆς.

53. Ὁκόσοι τὰς κοιλίας ὑγρὰς ἔχουσιν, νέοι μὲν ἐόντες, βέλτιον ἀπαλλάσσουσι τῶν ξηρὰς ἐχόντων, ἐς δὲ τὸ γῆρας χεῖρον ἀπαλλάσσουσιν· ξηραίνονται γὰρ ὡς ἐπὶ τὸ πουλὺ ἀπογηράσκουσιν.

54. Μεγέθει δὲ σώματος, ἐννεάσαι μὲν, ἐλευθέριον καὶ οὐκ ἀηδές· ἐγγηρᾶσαι δὲ, δύσχρηστον καὶ χεῖρον τῶν ἐλασσόνων.

ΤΜΗΜΑ ΤΡΙΤΟΝ.

1. Αἱ μεταβολαὶ τῶν ὡρέων μάλιστα τίκτουσι νουσήματα, καὶ ἐν τῇσιν ὥρῃσιν αἱ μεγάλαι μεταλλαγαὶ ἢ ψύξιος ἢ θάλψιος, καὶ τἄλλα κατὰ λόγον οὕτως.

[1] La comparaison de l'aphor. 53 avec l'aphor. 20 montre qu'il s'agit ici non pas en général de tous les vieillards, mais uniquement de ceux qui dans leur jeunesse ont eu le ventre relâché.

[2] Des commentateurs avaient pensé que μεταβολαὶ signifiait la succession des saisons, c'est-à-dire le passage de l'hiver au

froidir, ou, d'une façon quelconque, troubler le corps avec excès et subitement, est chose dangereuse, et partout l'excès est l'ennemi de la nature; mais il est prudent de procéder par gradation, surtout s'il s'agit de passer d'une chose à une autre.

52. Quand tout ce que l'on fait est conforme à la règle, et que, cependant, les choses ne succèdent pas selon la règle, il ne faut pas se tourner vers un autre côté, si l'indication primitive subsiste.

53. Ceux qui, dans leur jeunesse, ont le ventre relâché[1], se tirent mieux d'affaire que ceux qui l'ont resserré; mais dans la vieillesse, ils se tirent moins bien d'affaire, car, chez eux, le ventre se resserre ordinairement quand ils vieillissent.

54. Une haute taille, dans la jeunesse, est noble et non sans grâce; mais, dans la vieillesse, elle est plus embarrassante et moins avantageuse qu'une taille moindre.

TROISIÈME SECTION.

1. Les maladies sont principalement engendrées par les changements des saisons[2] et, dans les sai-

printemps, du printemps à l'été, etc. Galien objecte que μάλιστα s'oppose à ce sens, et qu'il s'agit ici des irrégularités qui surviennent dans la *nature* des saisons elles-mêmes. J'ai

2. Τῶν φυσίων αἳ μὲν πρὸς θέρος, αἳ δὲ πρὸς χειμῶνα εὖ ἢ κακῶς πεφύκασιν.

3. Τῶν νούσων ἄλλαι πρὸς ἄλλας εὖ ἢ κακῶς πεφύκασι, καὶ ἡλικίαι τινὲς πρὸς ὥρας, χώρας, καὶ διαίτας.

4. Ἐν τῇσιν ὥρῃσιν, ὅταν τῆς αὐτῆς ἡμέρης ὁτὲ μὲν θάλπος, ὁτὲ δὲ ψῦχος γένηται, φθινοπωρινὰ τὰ νουσήματα προσδέχεσθαι χρή.

5. Νότοι βαρυήκοοι, ἀχλυώδεες, καρηβαρικοὶ, νωθροὶ διαλυτικοί· ὁκόταν οὗτος δυναστεύῃ, τοιαῦτα ἐν τῇσιν ἀῤῥωστίῃσι πάσχουσιν. Ἢν δὲ βόρειον ᾖ, βῆχες, φάρυγγες, κοιλίαι σκληραὶ, δυσουρίαι φρικώδεες, ὀδύναι πλευρέων, στηθέων· ὁκόταν οὗτος δυναστεύῃ, τοιαῦτα ἐν τῇσιν ἀῤῥωστίῃσι προσδέχεσθαι χρή.

traduit mot à mot, et ce mot-à-mot se rapproche du sens blâmé par Galien. Il y avait une autre leçon : αἱ μεταβολαὶ τῶν ὡρέων τίκτουσι νοσήματα μέγιστα· μάλιστα δὲ καὶ ἐν τῇσιν ὥρῃσιν αἱ μεγάλαι μεταβολαί. « Les changements des saisons produisent les maladies les plus grandes, et surtout les grands changements dans les saisons. » Galien dit qu'il y avait encore d'autres leçons, mais il ne les rapporte pas.

[1] Galien, dans son Comm., remarque qu'il faut entendre cette phrase comme s'il y avait : τῶν νούσων καὶ τῶν ἡλικιῶν ἄλλαι πρὸς ἄλλας ὥρας καὶ χώρας καὶ διαίτας εὖ ἢ κακῶς πεφύκασιν. Il ajoute que la phrase est irrégulièrement construite. Opsopœus a donné probablement la vraie raison de cette irrégularité, en rapprochant le passage suivant du traité Des humeurs : φύσιες δὲ ὡς πρὸς τὰς ὥρας, αἱ μὲν πρὸς θέρος, αἱ δὲ πρὸς χειμῶνα εὖ καὶ κακῶς πεφύκασιν· [αἱ δὲ πρὸς χώ-

sons elles-mêmes, par les grandes alternatives de froid ou de chaud, et ainsi du reste, suivant l'analogie (Des hum.).

2. Des tempéraments, les uns sont bien ou mal disposés pour l'été, les autres pour l'hiver.

3. Certaines maladies et certains âges sont bien ou mal disposés pour telle ou telle saison, tel ou tel lieu, tel ou tel genre de vie (Des hum.) [1].

4. Pendant les saisons, lorsque la même journée présente des alternatives de chaud et de froid, il faut s'attendre à des maladies automnales (Des hum.).

5. Les vents du midi émoussent l'ouïe, obscurcissent la vue, appesantissent la tête, engourdissent, résolvent; quand ils règnent, les maladies présentent de tels accidents. Si le vent est du nord, il survient des toux, des maux de gorge, des constipations, des dysuries avec frisson, des douleurs de côté et de poitrine; quand ce vent règne, il faut attendre ces phénomènes dans les maladies (Des hum.).

ρας καὶ ἡλικίας, καὶ διαίτας, καὶ τὰς ἄλλας καταστάσιας] τῶν νούσων ἄλλαι πρὸς ἄλλας εὖ καὶ κακῶς πεφύκασι· καὶ ἡλικίαι πρὸς ὥρας καὶ χώρας καὶ διαίτας. Supprimez dans ce passage du traité Des humeurs ce qui est entre crochets, et vous aurez l'aphorisme avec sa rédaction irrégulière et obscure.

6. Ὁκόταν θέρος γένηται ἦρι ὅμοιον, ἱδρῶτας ἐν τοῖσι πυρετοῖσι πολλοὺς προσδέχεσθαι χρή.

7. Ἐν τοῖσιν αὐχμοῖσι πυρετοὶ ὀξέες γίνονται· καὶ ἢν μὲν ἐπὶ πλέον ᾖ τὸ ἔτος τοιουτέον ἐὸν, οἵην τὴν κατάστασιν ἐποίησεν, ὡς ἐπιτοπουλὺ καὶ τὰ νουσήματα τοιαῦτα δεῖ προσδέχεσθαι.

8. Ἐν τοῖσι καθεστεῶσι καιροῖσι, καὶ ὡραίως τὰ ὡραῖα ἀποδιδοῦσιν, εὐσταθέες καὶ εὐκρινέες αἱ νοῦσοι γίνονται, ἐν δὲ τοῖσιν ἀκαταστάτοισιν ἀκατάστατοι καὶ δύσκριτοι.

9. Ἐν φθινοπώρῳ ὀξύταται αἱ νοῦσοι, καὶ θανατωδέσταται τοὐπίπαν, ἦρ δὲ ὑγιεινότατον, καὶ ἥκιστα θανατῶδες.

10. Τὸ φθινόπωρον τοῖσι φθίνουσι κακόν.

11. Περὶ δὲ τῶν ὡρέων, ἢν μὲν ὁ χειμὼν αὐχμηρὸς καὶ βόρειος γένηται, τὸ δὲ ἔαρ ἔπομβρον καὶ νότιον, ἀνάγκη, τοῦ θέρεος, πυρετοὺς ὀξέας, καὶ ὀφθαλμίας, καὶ δυσεντερίας γίνεσθαι, μάλιστα τῇσι γυναιξὶ, καὶ ἀνδρῶν τοῖσιν ὑγροῖσι τὰς φύσιας.

6. Quand l'été est semblable au printemps, il faut attendre beaucoup de sueurs dans les fièvres (Des hum.).

7. Dans les sécheresses, il survient des fièvres aiguës ; et si la sécheresse règne dans une grande partie de l'année, telle elle aura fait la constitution, telles seront les maladies pour la plupart (Des hum.).

8. Dans les saisons bien établies, et amenant les choses opportunes en temps opportun, les maladies sont réglées et de solution facile (Des hum.) ; mais dans les saisons irrégulières, elles sont irrégulières et de solution difficile (Ép. II, 1).

9. C'est dans l'automne que sont les maladies les plus aiguës et, en général, les plus mortelles ; c'est le printemps qui est le plus salubre, et où la mortalité est la moindre (Ép. II, 1).

10. L'automne est fâcheux pour les malades attaqués de consomption (Ép. VI, 7).

11. Quant aux saisons, si l'hiver est sec et boréal, et le printemps pluvieux et austral, nécessairement il surviendra pendant l'été des fièvres aiguës, des ophthalmies et des dysenteries, surtout aux femmes, et, parmi les hommes, à ceux dont

12. Ἢν δὲ νότιος ὁ χειμὼν καὶ ἔπομβρος καὶ εὐδιεινὸς γένηται, τὸ δὲ ἔαρ αὐχμηρὸν καὶ βόρειον, αἱ μὲν γυναῖκες, ᾗσιν οἱ τόκοι πρὸς τὸ ἦρ, ἐκ πάσης προφάσιος ἐκτιτρώσκουσιν· αἳ δ' ἂν τέκωσιν, ἀκρατέα καὶ νοσώδεα τὰ παιδία τίκτουσιν, ὥστε ἢ παραυτίκα ἀπόλλυσθαι, ἢ λεπτὰ καὶ νοσώδεα ζῆν ἐόντα· τοῖσι δὲ ἄλλοισι βροτοῖσι δυσεντερίαι καὶ ὀφθαλμίαι ξηραὶ γίνονται, τοῖσι δὲ πρεσβυτέροισι κατάῤῥοοι ξυντόμως ἀπολλύντες.

13. Ἢν δὲ τὸ θέρος αὐχμηρὸν καὶ βόρειον γένηται, τὸ δὲ φθινόπωρον ἔπομβρον καὶ νότιον, κεφαλαλγίαι ἐς τὸν χειμῶνα γίνονται, καὶ βῆχες, καὶ βράγχοι, καὶ κόρυζαι, ἐνίοισι δὲ καὶ φθίσιες.

14. Ἢν δὲ βόρειον ᾖ καὶ ἄνυδρον, τοῖσι μὲν ὑγροῖσι

[1] Le terme de l'accouchement étant ici au *printemps*, cet intervalle est assez étendu pour qu'il y ait place soit pour de véritables avortements, soit, comme le disent MM. Lallemand et Pappas, pour des accouchements simplement prématurés; seulement il faut entendre, comme le dit Galien, que ces fausses couches sont accompagnées de la mort du fruit.

[2] « Quelques-uns des interprètes, dit Galien, mettent une négation, admettant que les catarrhes dont il s'agit sont ceux qui viennent de la tête dans les poumons par le pharynx et la trachée-artère ; cette leçon est plausible. Mais quelques exemplaires ne portent pas la négation ; car dans le traité Des airs, des eaux et des lieux, on lit : ὥστε ἐξαίφνης ἀπόλλυσθαι. » Je remarque qu'aucun de nos manuscrits n'a conservé la variante dans laquelle figure la négation, μὴ ἀπολλύντες.

la constitution est humide (Des airs, des eaux, etc., *Œuvres complètes*, t. II, p. 42, § 10).

12. Si l'hiver est austral, pluvieux et calme, et le printemps sec et boréal, les femmes, dont le terme des couches est au printemps, font de fausses couches [1] à la moindre occasion, ou, accouchant [à terme], mettent au monde des enfants débiles et maladifs, qui périssent aussitôt ou qui vivent toujours chétifs et malingres; dans le reste de la population surviennent des dysenteries, des ophthalmies sèches, et, chez les vieillards, des catarrhes qui tuent promptement [2] (Des airs, des eaux, etc., t. II, p. 44).

13. Si l'été est sec et boréal, et l'automne pluvieux et austral, l'hiver il naît des céphalalgies, des toux, des enrouements, des coryzas et, chez quelques-uns, la phthisie (Des airs, des eaux, etc., t. II, p. 50).

14. Mais [3] si l'automne est boréal et sans pluie, il est utile aux constitutions humides et aux femmes; parmi les autres, il surviendra des ophthalmies sè-

[3] Galien fait remarquer que le n° 14 est non pas un aphorisme complet, mais la seconde moitié de l'aph. précédent.

τὰς φύσιας καὶ τῇσι γυναιξὶ ξύμφορον· τοῖσι δὲ λοιποῖσιν ὀφθαλμίαι ἔσονται ξηραὶ, καὶ πυρετοὶ ὀξέες, καὶ κόρυζαι, ἐνίοισι δὲ καὶ μελαγχολίαι.

15. Τῶν δὲ καταστασίων τοῦ ἐνιαυτοῦ τὸ μὲν ὅλον οἱ αὐχμοὶ τῶν ἐπομβριῶν εἰσιν ὑγιεινότεροι, καὶ ἧσσον θανατώδεες.

16. Νοσήματα δὲ ἐν μὲν τῇσιν ἐπομβρίῃσιν ὡς τὰ πολλὰ γίνεται, πυρετοί τε μακροὶ, καὶ κοιλίης ῥύσιες, καὶ σηπεδόνες, καὶ ἐπίληπτοι, καὶ ἀπόπληκτοι, καὶ κυνάγχαι· ἐν δὲ τοῖσιν αὐχμοῖσι φθινάδες, ὀφθαλμίαι, ἀρθρίτιδες, στραγγουρίαι, καὶ δυσεντερίαι.

17. Αἱ δὲ καθ' ἡμέρην καταστάσιες, αἱ μὲν βόρειοι τά τε σώματα ξυνιστᾶσι, καὶ εὔτονα καὶ εὐκίνητα καὶ εὐ-

[1] Bosquillon a admis πολυχρόνιοι au lieu de κόρυζαι, et dans ses notes il dit : πολυχρόνιοι, sic optimi codices legunt, vulgata κόρυζαι habent, unde falsissima emergit sententia. Je ne sais où sont ces *optimi codices* dans lesquels Bosquillon a vu πολυχρόνιοι au lieu de κόρυζαι. Le texte publié par Dietz porte, en effet, πολυχρόνιοι, et non κόρυζαι; mais dans le commentaire de Théophile, qui accompagne ce texte, on lit : « Ce qui arrive à l'encéphale en qualité de nourriture, est porté dans les narines, et il survient des *coryzas.* » Il est donc certain que Théophile a lu κόρυζαι. Toutefois, il ne faut pas oublier que cet aph. fait partie du traité Des airs, des eaux et des lieux (t. 2, p. 50), et que là on lit πολυχρόνιοι et non κόρυζαι. Il se pourrait donc que Bosquillon eût raison; mais il m'a semblé qu'en présence des manuscrits, qui donnent κόρυ-

ches, des fièvres aiguës, des coryzas [1], et quelquefois même des mélancolies (Des airs, des eaux, etc., t. II, p. 50).

15. Parmi les constitutions de l'année, les temps secs sont, en général, plus salubres que les temps humides, et la mortalité y est moindre.

16. Les maladies qui surviennent durant les temps pluvieux sont, en général, des fièvres de longue durée, des flux de ventre, des pourritures, des épilepsies, des apoplexies et des maux de gorge; les sécheresses engendrent des phthisies [2], des ophthalmies, des arthrites, des stranguries et des dysenteries.

17. Des constitutions journalières, les unes, boréales, condensent les corps, donnent du ton, de l'agilité, une bonne couleur, rendent l'ouïe meilleure, resserrent le ventre, piquent les yeux, et, s'il préexiste quelque douleur dans la poitrine, cette douleur se fait ressentir davantage; les au-

ζαι, on n'était pas tout à fait autorisé à effacer la différence entre le texte de l'aph. et celui du traité Des airs, des eaux et des lieux.

[2] Théophile et, avant lui, Galien disent que des commentateurs ont rapporté φθινάδες à ὀφθαλμίαι, ce qui signifie : des ophthalmies qui amènent la phthisie de l'œil.

χροα καὶ εὐηκοώτερα ποιέουσι, καὶ τὰς κοιλίας ξηραίνουσι, καὶ τὰ ὄμματα δάκνουσι, καὶ περὶ τὸν θώρηκα ἄλγημα ἤν τι προϋπάρχῃ, μᾶλλον πονέουσιν· αἱ δὲ νότιοι διαλύουσι τὰ σώματα καὶ ὑγραίνουσι, καὶ βαρυηκοΐας καὶ καρηβαρίας καὶ ἰλίγγους ποιέουσιν, ἐν δὲ τοῖσιν ὀφθαλμοῖσι καὶ τοῖσι σώμασι δυσκινησίην, καὶ τὰς κοιλίας ὑγραίνουσιν.

18. Κατὰ δὲ τὰς ὥρας, τοῦ μὲν ἦρος καὶ ἄκρου τοῦ θέρεος, οἱ παῖδες καὶ οἱ τουτέων ἐχόμενοι τῇσιν ἡλικίῃσιν, ἄριστά τε διάγουσι, καὶ ὑγιαίνουσι μάλιστα· τοῦ δὲ θέρεος καὶ τοῦ φθινοπώρου, μέχρι μέν τινος οἱ γέροντες· τὸ δὲ λοιπὸν, καὶ τοῦ χειμῶνος, οἱ μέσοι τῇσιν ἡλικίῃσιν.

19. Νοσήματα δὲ πάντα μὲν ἐν πάσῃσι τῇσιν ὥρῃσι γίνεται, μᾶλλον δ' ἔνια κατ' ἐνίας αὐτέων καὶ γίνεται καὶ παροξύνεται.

20. Τοῦ μὲν γὰρ ἦρος, τὰ μανικὰ, καὶ τὰ μελαγχολικὰ, καὶ τὰ ἐπιληπτικὰ, καὶ αἵματος ῥύσιες, καὶ κυνάγχαι, καὶ κόρυζαι, καὶ βράγχοι, καὶ βῆχες, καὶ λέπραι, καὶ λειχῆνες, καὶ ἀλφοὶ, καὶ ἐξανθήσιες ἑλκώδεες πλεῖσται, καὶ φύματα, καὶ ἀρθριτικά.

21. Τοῦ δὲ θέρεος, ἔνιά τε τουτέων, καὶ πυρετοὶ ξυν-

[1] Plantius et, à sa suite, Bosquillon ont supprimé δὲ, et traduit : Vertigines oculis movent. Mais Galien dit expressément que δυσκινησίη se rapporte à ὀφθαλμοί.

tres, australes, résolvent et humectent les corps, rendent l'ouïe dure, la tête pesante, causent des vertiges[1], mettent de la gêne dans les mouvements des yeux et du corps, et relâchent le ventre.

18. Quant aux saisons, pendant le printemps et le commencement de l'été, les enfants, et ceux qui approchent le plus de cet âge, vont le mieux et jouissent de la meilleure santé; pendant l'été et, en partie, l'automne, les vieillards; pendant le reste de l'automne et l'hiver, l'âge intermédiaire.

19. Toutes les maladies naissent dans toutes les saisons; mais certaines, en certaines saisons, naissent et s'exaspèrent de préférence.

20. En effet, dans le printemps règnent les affections maniaques, mélancoliques, épileptiques; des hémorrhagies, des angines, des coryzas, des enrouements, des toux, des lèpres, des lichens, des alphos, beaucoup d'éruptions ulcéreuses, des furoncles, et des affections arthritiques.

21. En été règnent quelques-unes des maladies précédentes, et de plus des fièvres continues, des causus, beaucoup de fièvres tierces, des vomissements, des diarrhées, des ophthalmies, des douleurs d'oreilles, des ulcérations de la bouche, des pourritures des parties génitales, et des sudamina.

εχέες, καὶ καῦσοι, καὶ τριταῖοι πλεῖστοι, καὶ ἔμετοι, καὶ διάῤῥοιαι, καὶ ὀφθαλμίαι, καὶ ὤτων πόνοι, καὶ στομάτων ἑλκώσιες, καὶ σηπεδόνες αἰδοίων, καὶ ἵδρωα.

22. Τοῦ δὲ φθινοπώρου, καὶ τῶν θερινῶν τὰ πολλὰ, καὶ πυρετοὶ τεταρταῖοι, καὶ πλανῆτες, καὶ σπλῆνες, καὶ ὕδρωπες, καὶ φθίσιες, καὶ στραγγουρίαι, καὶ λειεντερίαι, καὶ δυσεντερίαι, καὶ ἰσχιάδες, καὶ κυνάγχαι, καὶ ἄσθματα, καὶ εἰλεοὶ, καὶ ἐπιληψίαι, καὶ τὰ μανικὰ, καὶ τὰ μελαγχολικά.

23. Τοῦ δὲ χειμῶνος, πλευρίτιδες, περιπλευμονίαι, κόρυζαι, βράγχοι, βῆχες, πόνοι στηθέων, πόνοι πλευρέων, ὀσφύος, κεφαλαλγίαι, ἴλιγγοι, ἀποπληξίαι.

24. Ἐν δὲ τῇσιν ἡλικίῃσι τοιάδε ξυμβαίνει· τοῖσι μὲν σμικροῖσι καὶ νεογνοῖσι παιδίοισιν, ἄφθαι, ἔμετοι, βῆχες, ἀγρυπνίαι, φόβοι, ὀμφαλοῦ φλεγμοναὶ, ὤτων ὑγρότητες.

25. Πρὸς δὲ τὸ ὀδοντοφυέειν προσάγουσιν, οὔλων ὀδαξησμοὶ, πυρετοὶ, σπασμοὶ, διάῤῥοιαι, καὶ μάλιστα ὅταν ἀνάγωσι τοὺς κυνόδοντας, καὶ τοῖσι παχυτάτοισι τῶν παίδων, καὶ τοῖσι σκληρὰς τὰς κοιλίας ἔχουσιν.

26. Πρεσβυτέροισι δὲ γενομένοισι, παρίσθμια, σπονδύλου τοῦ κατὰ τὸ ἰνίον εἴσω ὤσιες, ἄσθματα, λιθιά-

[1] Remarquez que εἴσω est ici employé pour exprimer le déplacement en avant, comme dans le traité Des articulations.

[2] Galien dit que les Grecs appellent ἆσθμα la respiration accélérée soit par un exercice violent soit par une maladie.

22. En automne, beaucoup des maladies de l'été, et des fièvres quartes, des fièvres erratiques, des engorgements de la rate, des hydropisies, des phthisies, des stranguries, des lienteries, des dysenteries, des coxalgies, des angines, des asthmes, des iléus, des épilepsies, les affections maniaques et les affections mélancoliques.

23. En hiver, des pleurésies, des péripneumonies, des coryzas, des enrouements, des toux, des douleurs de la poitrine, du côté et des lombes, des céphalalgies, des vertiges, des apoplexies.

24. Voici ce qui arrive suivant les âges : Chez les enfants petits et nouveau-nés, des aphthes, des vomissements, des toux, des insomnies, des terreurs, des inflammations de l'ombilic, des suintements d'oreilles.

25. A l'approche de la dentition, des inquiétudes des gencives, des fièvres, des convulsions, des diarrhées, surtout pendant la sortie des dents canines, et chez les gros enfants ainsi que chez ceux dont le ventre est resserré.

26. A un âge un peu plus avancé, des amygdalites, des luxations en avant [1] de la vertèbre de la nuque, des asthmes [2], des calculs, des lombrics, des ascarides, des verrues, des tumeurs auprès

σιες, ἕλμινθες στρογγύλαι, ἀσκαρίδες, ἀκροχορδόνες, σατυριασμοὶ, χοιράδες, καὶ τἄλλα φύματα, μάλιστα δὲ τὰ προειρημένα.

[1] Galien a dans son Glossaire : Σατυρισμοὶ) circum aures prolixi tumores durarum concretionum carnis in se ipsam convolutæ. Quidam autem pudendorum intensiones intellexerunt. Et dans les notes, on lit : A Satyrorum autem similitudine ducta est vox, quod qui oblongas hujusmodi circa aures eminentias habent, Satyrorum effigiem repræsentent, velut de tumoribus quos φήρεα vocat Hippocrates. Oribasius per satyriasmos intelligit verrucarum genera, ubi verrucam majorem aliæ minores circumdant (il s'agit ici du Comm. attribué à Oribase). La forme σατυρισμοὶ du Gloss. se trouve en variante à la marge de Magn. et dans un des manuscrits employés par Dietz pour son édition des Scholia. Foes, dans son OEcon., dit que ni Celse (2, 1), ni Galien, ni Philothée (c'est le Théophile de Dietz), dans leurs commentaires, ne donnent d'explication sur ce mot, ce qui, dit-il, rend cette leçon suspecte généralement. C'est avec raison que Foes a été frappé du silence de ces trois auteurs ; cependant, dans les Scholia de Dietz, le manuscrit de l'Escurial, dont cet auteur a donné un extrait, porte : τινὰ δὲ τῶν ἀντιγράφων ἔχουσι καὶ σατυριασμοί· τοῦτο τὸ ῥησείδιον οὐκ ἐδεήθη ἐξηγήσεως, ἐπειδὴ τῶν σπανίως εἰσὶ φερόμενα ἔχοντα τῶν ἀντιγράφων. La fin me paraît altérée ; cependant, je crois que le tout signifie : « Quelques exemplaires ont aussi σατυριασμοί ; ce petit mot n'avait pas besoin d'explication, attendu que c'est le petit nombre des exemplaires qui le présente. » Si σατυριασμοὶ ne se trouvait que dans peu d'exemplaires, cela explique comment ni Celse, ni Galien, ni Théophile n'en ont parlé. Enfin, dans le comm. 3, texte 14, sur le 6[e] livre des Épidémies, Galien, en expliquant le mot

des oreilles [1], les scrofules [2], et d'autres tumeurs encore, mais surtout les tumeurs susdites.

φήρεα, cité plus haut, rapporte, en témoignage de l'explication qu'il donne, le passage suivant du 7e livre des Épidémies : Ἐπεδήμησαν βῆχες πολλαὶ, μᾶλλον δὲ παιδίοισι, παρὰ τὰ ὦτα φύμα πολλοῖσιν, οἷα τοῖσι Σατύροισιν. « Il régna beaucoup de toux, surtout chez les enfants, dont beaucoup eurent auprès des oreilles des tumeurs comme les Satyres. » Σατυριασμὸς est donné par tous nos manuscrits ; une note d'un commentateur grec (manuscrit de l'Escurial) porte à croire que parmi les anciens exemplaires quelques-uns seulement avaient ce mot ; il est expliqué dans le Glossaire de Galien ; et, enfin, un passage parallèle du 7e livre des Épidémies en fournit une explication satisfaisante. Je pense donc que la place et le sens de ce mot sont déterminés suffisamment.

[2] Les textes imprimés ont ici la *strangurie*. Ni Galien, ni Théophile ne parlent de la strangurie dans leurs commentaires ; ce mot manque dans beaucoup de manuscrits ; ce silence et cette absence m'ont paru autoriser l'expulsion du mot strangurie. MM. Lallemand et Pappas, qui l'ont conservé dans leur édition, disent : « Il est probable que plusieurs transpositions se sont glissées dans cet aphorisme. Dans la pensée d'Hippocrate, le *satyriasis* (σατυριασμὸς) était sans doute associé aux *ascarides*, comme l'effet l'est à sa cause ; car, avant la puberté, des érections violentes, continuelles, ne peuvent être attribuées qu'à l'irritation du rectum par la présence de ces petits vers. Il faut donc croire que l'intercalation des *verrues* entre les *ascarides* et le *satyriasis*, s'est opérée plus tard. On peut faire la même conjecture par rapport aux *calculs* et à la *strangurie*, qui devaient sans doute être rapprochés dans le principe. » Ici, σατυριασμὸς ne signifie pas *satyriasis*.

27. Τοῖσι δὲ ἔτι πρεσβυτέροισι καὶ πρὸς τὴν ἥβην προσάγουσι, τουτέων τε τὰ πολλὰ, καὶ πυρετοὶ χρόνιοι μᾶλλον, καὶ ἐκ ῥινῶν αἵματος ῥύσιες.

28. Τὰ δὲ πλεῖστα τοῖσι παιδίοισι πάθεα κρίνεται, τὰ μὲν ἐν τεσσαράκοντα ἡμέρῃσι, τὰ δὲ ἐν ἑπτὰ μησὶ, τὰ δὲ ἐν ἑπτὰ ἔτεσι, τὰ δὲ πρὸς τὴν ἥβην προσάγουσιν· ὅσα δ' ἂν διαμείνῃ τοῖσι παιδίοισι, καὶ μὴ ἀπολυθῇ περὶ τὸ ἡβάσκειν, ἢ τῇσι θηλείῃσι περὶ τὰς τῶν καταμηνίων ῥήξιας, χρονίζειν εἴωθεν.

29. Τοῖσι δὲ νεηνίσκοισιν, αἵματος πτύσιες, φθίσιες, πυρετοὶ ὀξέες, ἐπιληψίαι, καὶ τἄλλα νουσήματα, μάλιστα δὲ τὰ προειρημένα.

30. Τοῖσι δὲ ὑπὲρ τὴν ἡλικίην ταύτην, ἄσθματα, πλευρίτιδες, περιπλευμονίαι, λήθαργοι, φρενίτιδες, καῦσοι, διάῤῥοιαι χρόνιαι, χολέραι, δυσεντερίαι, λειεντερίαι, αἱμοῤῥοΐδες.

31. Τοῖσι δὲ πρεσβύτῃσι, δύσπνοιαι, κατάῤῥοοι βηχώδεες, στραγγουρίαι, δυσουρίαι, ἄρθρων πόνοι, νεφρίτιδες, ἴλιγγοι, ἀποπληξίαι, καχεξίαι, ξυσμοὶ τοῦ σώματος ὅλου, ἀγρυπνίαι, κοιλίης καὶ ὀφθαλμῶν καὶ ῥινῶν ὑγρότητες, ἀμβλυωπίαι, γλαυκώσιες, βαρυηκοΐαι.

27. A un âge encore plus avancé et à l'approche de la puberté, beaucoup des maladies précédentes, de plus des fièvres longues surtout et des épistaxis.

28. La plupart des maladies, chez les enfants, se jugent, les unes en quarante jours, les autres en sept mois, d'autres en sept années, d'autres, enfin, à l'approche de la puberté ; mais celles qui persistent et qui ne disparaissent pas chez les garçons à la puberté, chez les filles à l'époque de la menstruation, se prolongent d'ordinaire indéfiniment.

29. Chez les jeunes-gens (*de* 21 *ans à* 35), des hémoptysies, des phthisies, des fièvres aiguës, des épilepsies et les autres maladies, mais surtout les précédentes.

30. Chez les individus qui ont passé cet âge, des asthmes, des pleurésies, des péripneumonies, des léthargus (*fièvres avec somnolence*), des phrénitis, des causus, des diarrhées chroniques, des choléras, des dysenteries, des lienteries, des hémorrhoïdes.

31. Chez les personnes âgées, des dyspnées, des catarrhes accompagnés de toux, des stranguries, des dysuries, des douleurs articulaires, des néphrites, des vertiges, des apoplexies, des cachexies, des démangeaisons de tout le corps, des insomnies,

ΤΜΗΜΑ ΤΕΤΑΡΤΟΝ.

1. Τὰς κυούσας φαρμακεύειν, ἢν ὀργᾷ, τετράμηνα καὶ ἄχρι ἑπτὰ μηνῶν, ἧσσον δὲ ταύτας· τὰ δὲ νήπια καὶ τὰ πρεσβύτερα εὐλαβέεσθαι χρή.

2. Ἐν τῇσι φαρμακείῃσι τοιαῦτα ἄγειν ἐκ τοῦ σώματος, ὁκοῖα καὶ αὐτόματα ἰόντα χρήσιμα, τὰ δὲ ἐναντίως ἰόντα παύειν.

3. Ἢν μὲν, οἷα δεῖ καθαίρεσθαι, καθαίρωνται, ξυμφέρει τε καὶ εὐφόρως φέρουσι, τὰ δὲ ἐναντία, δυσχερῶς.

4. Φαρμακεύειν θέρεος μὲν μᾶλλον τὰς ἄνω, χειμῶνος δὲ τὰς κάτω.

5. Ὑπὸ κύνα καὶ πρὸ κυνὸς ἐργώδεες αἱ φαρμακεῖαι.

6. Τοὺς ἰσχνοὺς τοὺς εὐημέας ἄνω φαρμακεύειν, ὑποστελλομένους χειμῶνα.

[1] M. Sichel, dans son *Mémoire sur le glaucôme* (Bruxelles, 1842, p. 124-154) a démontré très-savamment que le mot γλαυκὸς signifie ordinairement non pas la couleur bleue, mais une teinte bleuâtre claire, tirant sur le bleu ou le gris, sans aucun mélange de vert ; que les mots γλαύκωμα, γλαύκωσις signifient *cataracte* et non *glaucôme* ; et qu'avant Brisseau, qui a écrit au XVIIIe siècle, aucun médecin n'avait songé à attacher au mot de *glaucôme* le sens d'une opacité profonde et verdâtre siégeant dans le corps vitré, et que jusque là ce mot n'avait désigné que la cataracte lenticulaire simple.

[2] Νήπια, dit Théophile, sont les fœtus depuis le premier

des humidités du ventre, des yeux et du nez, des amblyopies, des cataractes [1], des duretés de l'ouïe.

QUATRIÈME SECTION.

1. Il faut évacuer les femmes enceintes, s'il y a orgasme, à quatre mois et jusqu'à sept mois, mais moins vers ce dernier temps : il faut ménager les fœtus avant quatre mois, et après sept mois [2].

2. Dans les évacuations, faire sortir du corps les matières dont l'issue spontanée est avantageuse, mais arrêter celles qui ont un caractère opposé.

3. Si les évacuations sont telles qu'elles doivent être, le malade s'en trouve bien et les supporte facilement; dans le cas contraire, il s'en trouve mal (I, 25).

4. En été, évacuer plutôt par le haut, en hiver par le bas.

5. Pendant la canicule et avant la canicule les évacuations sont laborieuses.

6. Évacuer par le haut les gens maigres qui vomissent facilement, le faire avec circonspection en hiver.

mois jusqu'au quatrième; πρεσβύτερα, les fœtus depuis le septième mois jusqu'au neuvième.

7. Τοὺς δὲ δυσημέας καὶ μέσως εὐσάρκους, κάτω, ὑποστελλομένους θέρος.

8. Τοὺς δὲ φθινώδεας, ὑποστελλομένους τὰς ἄνω.

9. Τοὺς δὲ μελαγχολικοὺς, ἁδροτέρως τὰς κάτω, τῷ αὐτῷ λογισμῷ τἀναντία προστιθείς.

10. Φαρμακεύειν ἐν τοῖσι λίην ὀξέσιν, ἢν ὀργᾷ, αὐθημερόν· χρονίζειν γὰρ ἐν τοῖσι τοιουτέοισι κακόν.

11. Ὁκόσοισι στρόφοι, καὶ περὶ ὀμφαλὸν πόνοι, καὶ ὀσφύος ἄλγημα μὴ λυόμενον μήτε ὑπὸ φαρμακείης, μήτ' ἄλλως, εἰς ὕδρωπα ξηρὸν ἱδρύεται.

12. Ὁκόσοισι κοιλίαι λειεντεριώδεες, χειμῶνος φαρμακεύειν ἄνω, κακόν.

13. Πρὸς τοὺς ἐλλεβόρους τοῖσι μὴ ῥηϊδίως ἄνω καθαιρομένοισι, πρὸ τῆς πόσιος προϋγραίνειν τὰ σώματα πλείονι τροφῇ καὶ ἀναπαύσει.

14. Ἐπὴν πίῃ τις ἐλλέβορον, πρὸς μὲν τὰς κινήσιας τῶν σωμάτων μᾶλλον ἄγειν, πρὸς δὲ τοὺς ὕπνους καὶ μὴ κινήσιας, ἧσσον· δηλοῖ δὲ καὶ ἡ ναυτιλίη, ὅτι κίνησις τὰ σώματα ταράσσει.

[1] Le Comment. de Galien ne laisse aucun doute sur le sens à adopter, qui est celui de tous les traducteurs, excepté de M. Chailly, qui met : « Purgez par haut les personnes qui redoutent la phthisie. » Théophile, dont le texte n'a pas τὰς ἄνω, sous-entend φαρμακεύειν, et explique dans son Comm. que cela signifie : quand vous évacuez, prenez garde aux phthisiques.

[2] Ce *raisonnement* est celui qui fait prendre la voie convenable (Aph. I, 21).

7. Évacuer par le bas ceux d'un embonpoint modéré qui vomissent difficilement, le faire avec circonspection en été.

8. N'évacuer qu'avec circonspection par le haut les personnes disposées à la phthisie [1].

9. Purger fortement par le bas les mélancoliques, un même raisonnement conduisant à prendre des voies opposées [2].

10. Dans les maladies très-aiguës, évacuer le jour même s'il y a orgasme; car il est dangereux de perdre du temps dans ces cas.

11. Des tranchées, des douleurs autour de l'ombilic et une douleur des lombes qui ne céde ni à la purgation ni à aucun autre moyen, aboutissent à l'hydropisie sèche (Coa. 298).

12. Il est mauvais d'évacuer par le haut, pendant l'hiver, les personnes affectées d'un flux lientérique.

13. Dans l'administration de l'ellébore, il faut, chez ceux qui n'évacuent pas facilement par le haut, rendre, avant de le faire boire, le corps humide par une nourriture plus abondante et par le repos.

14. Engager celui qui a bu de l'ellébore, d'un côté, à se donner plus de mouvement, de l'autre, à prendre moins de sommeil et de repos : la navigation prouve que le mouvement trouble les corps.

15. Ἐπὴν βούλῃ μᾶλλον ἄγειν τὸν ἐλλέϐορον, κίνει τὸ σῶμα· ἐπὴν [16] δὲ παῦσαι, ὕπνον ποίει, καὶ μὴ κίνει.

16. Ἐλλέϐορος ἐπικίνδυνος τοῖσι τὰς σάρκας ὑγιέας ἔχουσι, σπασμὸν γὰρ ἐμποιέει.

17. Ἀπυρέτῳ ἐόντι, ἀποσιτίη, καὶ καρδιωγμὸς, καὶ σκοτόδινος, καὶ στόμα ἐκπικρούμενον, ἄνω φαρμακείης δέεσθαι σημαίνει.

18. Τὰ ὑπὲρ τῶν φρενῶν ὀδυνήματα ἄνω φαρμακείην σημαίνει· ὁκόσα δὲ κάτω, κάτω.

19. Ὁκόσοι ἐν τῇσι φαρμακοποσίῃσι μὴ διψῶσι, καθαιρόμενοι οὐ παύονται πρὶν ἢ διψήσωσιν.

20. Ἀπυρέτοισιν ἐοῦσιν, ἢν γίνηται στρόφος, καὶ γουνάτων βάρος, καὶ ὀσφύος ἄλγημα, κάτω φαρμακείης δεῖσθαι σημαίνει.

21. Ὑποχωρήματα μέλανα, οἱονεὶ αἷμα, ἀπὸ ταυτομάτου ἰόντα, καὶ ξὺν πυρετῷ, καὶ ἄνευ πυρετοῦ, κάκιστα·

[1] Dans les éditions, la virgule est aprés καθαιρόμενοι; elle me paraît mieux placée avant. D'après le commentaire de Théophile, Hippocrate entend que la soif indique le terme de la purgation, quand la soif est produite non par la qualité des humeurs ou celle du médicament, mais par la quantité des liquides évacués; la soif peut être causée par un médicament âcre (exemple, l'euphorbe); elle peut l'être par une bile âcre; alors elle n'indique pas la fin des évacuations; mais, ces causes éliminées, la soif qui survient est due à l'évacuation des liquides, et dès lors elle annonce que la purgation

15. Quand vous voulez que l'ellébore opère davantage, ordonnez le mouvement; quand vous voulez en arrêter les effets, faites dormir, loin d'ordonner le mouvement.

16. L'ellébore est dangereux pour les personnes qui ont les chairs saines, car il cause des convulsions.

17. Étant sans fièvre, l'anorexie, la cardialgie, les vertiges ténébreux, l'amertume de la bouche, indiquent qu'on a besoin d'être évacué par le haut.

18. Les douleurs au-dessus du diaphragme sont une indication de purger par le haut; au-dessous, de purger par le bas.

19. Chez ceux qui, ayant pris un médicament évacuant, n'ont pas soif, l'évacuation continue jusqu'à ce que la soif arrive [1].

20. Étant sans fièvre, les tranchées, la pesanteur des genoux, les douleurs des lombes, annoncent qu'on a besoin d'être purgé par le bas.

21. Des selles noires comme du sang, qui viennent spontanément, avec ou sans fièvre, sont très fâcheuses; et plus les couleurs sont nombreuses et

est à sa fin. M. Dezeimeris traduit cet aph. ainsi: « Ceux qui ayant pris un remède purgatif ne sont point altérés pendant qu'il opère, *doivent être repurgés* jusqu'à ce qu'il y ait de la soif. »

καὶ ὁκόσῳ ἂν τὰ χρώματα πλείω καὶ πονηρότερα ᾖ, μᾶλλον κάκιον· ξὺν φαρμάκῳ δὲ ἄμεινον, καὶ ὁκόσῳ ἂν πλείω χρώματα ᾖ, οὐ πονηρόν.

22. Νοσημάτων ὁκόσων ἀρχομένων, ἢν χολὴ μέλαινα ἢ ἄνω ἢ κάτω ὑπέλθῃ, θανάσιμον.

23. Ὁκόσοισιν ἐκ νουσημάτων ὀξέων ἢ πολυχρονίων, ἢ ἐκ τρωμάτων, ἢ ἄλλως πως λελεπτυσμένοισι χολὴ μέλαινα ἢ ὁκοῖον αἷμα μέλαν ὑπέλθῃ, τῇ ὑστεραίῃ ἀποθνήσκουσιν.

24. Δυσεντερίη ἢν ἀπὸ χολῆς μελαίνης ἄρξηται, θανάσιμον.

25. Αἷμα ἄνω μὲν ὁκοῖον ἂν ᾖ, κακὸν, κάτω δὲ, ἀγαθὸν, καὶ τὰ μέλανα ὑποχωρέοντα.

[1] Galien dit dans son Commentaire : « Les déjections de couleurs *multiples* (πλείω) et contre nature, survenant spontanément, indiquent l'existence de plusieurs diathèses dans le corps ; provoquées par un médicament naturellement destiné à évacuer beaucoup d'humeurs, elles n'indiquent rien d'extraordinaire. » Cela paraît montrer que le texte de l'aph. avait πλείω, qui manque dans vulg. Galien et Théophile interprètent ainsi cet aphorisme : Des selles noires, spontanées, sont très mauvaises ; avec un médicament purgatif, elles ne sont pas mauvaises. Plus il y a des couleurs mauvaises dans les selles, plus cela est fâcheux ; avec un médicament purgatif, cela n'est pas fâcheux. On remarquera, toutefois, que l'aphorisme n'est pas très homogène, puisqu'il est relatif d'abord aux selles noires, puis aux selles de diverses couleurs. Cela

mauvaises, plus cela est fâcheux ; avec un purgatif, cela est meilleur, et, dans ce cas, la multiplicité des couleurs n'est pas mauvaise (Coa. 596)[1].

22. Toutes les maladies au début desquelles la bile noire est évacuée par le haut ou par le bas, sont mortelles (Coa. 68).

23. Ceux qui, épuisés soit par des maladies aiguës ou chroniques, soit par des blessures, soit enfin d'une façon quelconque, ont des évacuations de bile noire ou comme de sang noir, meurent le lendemain.

24. Une dysenterie qui provient de la bile noire est mortelle.

25. Du sang évacué par le haut, quelle qu'en soit la nature, est fâcheux; par le bas est avantageux, ainsi que les selles noires[2].

m'avait suggéré une autre interprétation, que je trouve déjà donnée par M. Chailly : c'est d'attribuer à χρώματα le sens de *teintes*, de *nuances*. Dès lors on pourrait ainsi comprendre l'aphorisme : Les selles noires, spontanées, sont très mauvaises; et plus il y a des nuances mauvaises dans ces selles, plus elles sont fâcheuses ; provoquées, elles sont moins mauvaises, lors même qu'elles offriraient plusieurs nuances. Cela aurait l'avantage de rendre de l'homogénéité à l'aph.; mais je n'ai pas voulu m'écarter ici des commentateurs anciens.

[2] Galien fait remarquer qu'il y a une contradiction entre

26. Ἢν ὑπὸ δυσεντερίης ἐχομένῳ ὁκοῖαι σάρκες ὑποχωρήσωσι, θανάσιμον.

27. Ὁκόσοισιν ἐν τοῖσι πυρετοῖσιν αἱμοῤῥαγέει πλῆθος ὁκοθενοῦν, ἐν τῇσιν ἀναλήψεσι τουτέοισιν αἱ κοιλίαι καθυγραίνονται.

28. Ὁκόσοισι χολώδεα τὰ διαχωρήματα, κωφώσιος γενομένης παύεται, καὶ ὁκόσοισι κώφωσις, χολωδέων γενομένων παύεται.

29. Ὁκόσοισιν ἐν τοῖσι πυρετοῖσιν ἑκταίοισιν ἐοῦσι ῥίγεα γίνεται, δύσκριτα.

30. Ὁκόσοισι παροξυσμοὶ γίνονται, ἣν ἂν ὥρην ἀφῇ, ἐς τὴν αὔριον τὴν αὐτὴν ὥρην ἢν λάβῃ, δύσκριτα.

cet aphorisme, où il est dit que les déjections noires sont bonnes, et le 21, où il est dit qu'elles sont très mauvaises. Il faut donc conserver τὰ μέλανα ὑποχωρέοντα, que quelques manuscrits suppriment. Pour lever cette contradiction, il paraphrase ainsi la proposition : « Du sang, évacué par le haut, quelle qu'en soit la nature, est mauvais; par le bas, et par les hémorrhoïdes, est bon quand il évacue les humeurs noires (*bile noire, mélancolie*), c'est-à-dire quand chez le patient il s'amasse naturellement de telles humeurs en grande quantité.» Pour s'accommoder à ce sens, il faut garder καὶ, quoique omis par beaucoup de manuscrits, et supprimer κακὸν de vulg., que certains manuscrits suppriment en effet.

[1] Cette phrase avait été interprétée de deux manières dans l'antiquité, ainsi que nous l'apprend Galien. Dans l'une (et c'est celle qu'il adopte) l'aphorisme signifie que la fièvre d'accès

26. Si un malade affecté de dysenterie rend comme des chairs, cela est mortel.

27. Quand dans les fièvres il survient n'importe par où des hémorrhagies abondantes, les malades sont pris de flux de ventre dans la convalescence (Prorrh. I, 133, Coa. 149, Coa. 326).

28. Quand les selles sont bilieuses, la surdité, survenant, les supprime; quand il y a surdité, les selles bilieuses, survenant, la font cesser (Coa. 207, Coa. 617).

29. Quand des frissons surviennent dans les fièvres le sixième jour, la crise est difficile (Coa. 15).

30. Dans les maladies à accès, si l'accès, ayant cessé à une certaine heure, reprend le lendemain à la même heure, la solution est difficile [1].

commence régulièrement à la même heure, et ne finit pas à la même heure ; soit une fièvre quotidienne, qui commencera tous les jours à 9 heures, et tous les jours finira à des heures différentes. Dans l'autre explication, l'aphorisme signifie que l'accès recommence le lendemain à l'heure à laquelle a fini celui de la veille: soit une fièvre quotidienne, dont l'accès commence à 9 heures et finit à 3, et dont l'accès du lendemain commence à 3 heures. Dans le premier cas, Galien a entendu que ἣν ἂν ὥρην ἀφῇ signifie *quelle que soit l'heure à laquelle finit l'accès*, tandis que les autres commentateurs entendaient que cela signifiait *si l'accès du lendemain re-*

31. Τοῖσι κοπιώδεσιν ἐν τοῖσι πυρετοῖσιν, ἐς ἄρθρα καὶ παρὰ τὰς γνάθους μάλιστα ἀποστάσιες γίνονται.

32. Ὁκόσοισι δὲ ἀνισταμένοισιν ἐκ τῶν νούσων τι πονέσει, ἐνταῦθα ἀποστάσιες γίνονται.

33. Ἀτὰρ ἢν καὶ προπεπονηκός τι ᾖ πρὸ τοῦ νοσέειν, ἐνταῦθα στηρίζει ἡ νοῦσος.

34. Ἢν ὑπὸ πυρετοῦ ἐχομένῳ, οἰδήματος μὴ ἐόντος ἐν τῇ φάρυγγι, πνὶξ ἐξαίφνης ἐπιστῇ, θανάσιμον.

35. Ἢν ὑπὸ πυρετοῦ ἐχομένῳ ὁ τράχηλος ἐξαίφνης ἐπιστραφῇ, καὶ μόλις καταπίνειν δύνηται, οἰδήματος μὴ ἐόντος, θανάσιμον.

36. Ἱδρῶτες πυρεταίνουσιν ἢν ἄρξωνται, ἀγαθοὶ τρι-

prend à la même heure que celle à laquelle il a fini la veille. Entre ces deux explications, il est difficile de se prononcer, et j'ai laissé subsister l'ambiguité du texte.

[1] Galien dit que πονεῖν a la double signification d'*être fatigué* et de *souffrir*, que l'aph. comporte ces deux acceptions, que cependant le contexte indique plus naturellement le sens de *souffrir*.

[2] Galien remarque : « Hippocrate n'a pas ajouté l'endroit où il n'y a pas de tumeur, comme il a fait dans l'aphorisme précédent, où il a dit : *sans tumeur dans la gorge.* Ici nous dirons : de deux choses l'une, il faut entendre, à cause de la communauté des deux aphorismes, ou dans la gorge, ou, en général, dans toutes les parties du col (ἤτοι ἀπὸ κοινοῦ, ex communi, disent les traducteurs latins, δεῖν ἀκούειν ἐπὶ τῆς φάρυγγος, ἢ ὅλως ἐπὶ πάντων τῶν κατὰ τὸν τράχηλον χωρίων). »

31. Quand il y a sentiment de brisure dans les fièvres, les dépôts se font surtout aux articulations et auprès des mâchoires.

32. Chez ceux qui relèvent de maladie, si une partie devient douloureuse[1], c'est là que les dépôts s'opèrent (Des hum.).

33. Bien plus, s'il existe avant la maladie quelque point douloureux, c'est là que le mal se fixe (Des hum.).

34. Si, durant le cours d'une fièvre, une suffocation soudaine survient sans tuméfaction dans la gorge, cela est mortel (Coa. 271).

35. Dans le cours d'une fièvre, le cou étant pris d'une distorsion subite, et le malade ne pouvant avaler qu'à peine, sans tuméfaction[2], cela est mortel (Coa. 272).

36. Les sueurs, survenant dans les fièvres, sont avantageuses le troisième jour[3], le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième,

[3] Galien dit qu'il n'est pas fait mention du quatrième jour, qui est important; que cette omission est due ou à Hippocrate, ou, ce qui est plus probable, au premier copiste; que, cependant, si elle est d'Hippocrate, elle peut s'expliquer parce que le quatrième jour est, moins fréquemment que les autres, critique par les sueurs.

ταῖοι, καὶ πεμπταῖοι, καὶ ἑβδομαῖοι, καὶ ἐναταῖοι, καὶ ἐνδεκαταῖοι, καὶ τεσσαρεσκαιδεκαταῖοι, καὶ ἑπτακαιδεκαταῖοι, καὶ μιῇ καὶ εἰκοστῇ, καὶ ἑβδόμῃ καὶ εἰκοστῇ, καὶ τριηκοστῇ πρώτῃ, καὶ τριηκοστῇ τετάρτῃ· οὗτοι γὰρ οἱ ἱδρῶτες νούσους κρίνουσιν· οἱ δὲ μὴ οὕτω γινόμενοι πόνον σημαίνουσι καὶ μῆκος νούσου καὶ ὑποτροπιασμούς.

37. Οἱ ψυχροὶ ἱδρῶτες, ξὺν μὲν ὀξεῖ πυρετῷ γινόμενοι, θάνατον, ξὺν πρηϋτέρῳ δὲ, μῆκος νούσου σημαίνουσιν.

38. Καὶ ὅκου ἔνι τοῦ σώματος ἱδρὼς, ἐνταῦθα φράζει τὴν νοῦσον.

39. Καὶ ὅκου ἔνι τοῦ σώματος θερμὸν ἢ ψυχρὸν, ἐνταῦθα ἡ νοῦσος.

40. Καὶ ὅκου ἐν ὅλῳ τῷ σώματι μεταβολαὶ, καὶ ἢν τὸ σῶμα καταψύχηται, ἢ αὖθις θερμαίνηται, ἢ χρῶμα ἕτερον ἐξ ἑτέρου γίνηται, μῆκος νούσου σημαίνει.

41. Ἱδρὼς πουλὺς ἐξ ὕπνου ἄνευ τινὸς αἰτίης φανερῆς

[1] Galien dit : « A la fin de l'aphorisme les uns écrivent le 31e jour, les autres le 34e. » Cela semble indiquer qu'aucun exemplaire n'avait à la fois les deux leçons ; par conséquent, il faudrait effacer ou le 31e jour, ou le 34e. Mais, Galien n'indiquant pas le choix à faire, j'ai laissé les deux leçons à côté l'une de l'autre, en en prévenant le lecteur. Galien ajoute : « Hippocrate n'a pas mentionné le 40e, sans doute parce qu'il a considéré ce jour comme le commencement des maladies chroniques, lesquelles ne se jugent guère par les sueurs ; car

le dix-septième, le vingt-et-unième, le vingt-septième, le trente-et-unième, et le trente-quatrième [1]; car ces sueurs jugent les maladies ; mais celles qui ne surviennent pas à ces époques annoncent souffrances, longueur de maladie et récidives.

37. Les sueurs froides, se déclarant dans une fièvre aiguë, indiquent la mort ; dans une fièvre plus modérée, la longueur de la maladie (Coa. 562).

38. Dans le corps, là où est de la sueur, là est la maladie.

39. Dans le corps, là où est de la chaleur ou du froid, là est la maladie.

40. Et lorsque dans le corps entier surviennent des changements, tels que passages d'une température ou d'une coloration à une autre, cela indique longueur de maladie (Coa. 122).

41. Une sueur abondante, s'établissant après le sommeil sans aucune cause apparente, indique une alimentation trop copieuse [2] ; et si cela arrive

même, le 31e, le 34e et jusqu'au 27e, il est rare de les rencontrer critiques. »

[2] Galien dit que la plénitude, cause de la sueur, provient d'un excès ou d'aliments pris récemment ou d'aliments pris antérieurement, que dans le premier cas il faut empêcher d'en prendre beaucoup, et dans le second évacuer. Donc, suivant

γινόμενος, τὸ σῶμα σημαίνει ὅτι πλείονι τροφῇ χρέεται· ἢν δὲ τροφὴν μὴ λαμβάνοντι τοῦτο γίγνηται, σημαίνει ὅτι κενώσιος δέεται.

42. Ἱδρὼς πουλὺς ψυχρὸς ἢ θερμὸς αἰεὶ ῥέων, ὁ μὲν ψυχρὸς, μέζω, ὁ δὲ θερμὸς, ἐλάσσω, νοῦσον σημαίνει.

43. Οἱ πυρετοὶ ὁκόσοι, μὴ διαλείποντες, διὰ τρίτης ἰσχυρότεροι γίνονται, ἐπικίνδυνοι· ὅτῳ δ' ἂν τρόπῳ διαλείπωσι, σημαίνει ὅτι ἀκίνδυνοι.

44. Ὁκόσοισι πυρετοὶ μακροὶ, τουτέοισι φύματα, ἢ ἐς τὰ ἄρθρα πόνοι ἐγγίνονται.

45. Ὁκόσοισι φύματα, ἢ ἐς τὰ ἄρθρα πόνοι ἐκ πυρετῶν γίγνονται, οὗτοι σιτίοισι πλείοσι χρέονται.

46. Ἢν ῥῖγος ἐπιπίπτῃ πυρετῷ μὴ διαλείποντι, ἤδη ἀσθενεῖ ἐόντι, θανάσιμον.

47. Αἱ ἀποχρέμψιες αἱ ἐν τοῖσι πυρετοῖσι τοῖσι μὴ

lui, τροφὴν μὴ λαμβάνοντι signifie celui qui ne prend pas d'aliments et chez qui la sueur est causée par un excès d'alimentation antérieure. Ce sens me paraît être en opposition avec l'explication que Galien lui-même a donnée de τροφὴν μὴ λαμβάνειν, Aph. II, 8.

[1] Galien dit : « Ce n'est pas la même chose de mettre ἢν ἐπιπέσῃ ou ἢν ἐπιπίπτῃ. Le premier désigne une seule invasion de frisson ; le second, plusieurs invasions successives. Une seule invasion n'indique pas nécessairement un grand danger ; mais plusieurs invasions, dans une fièvre sans intermission et chez un malade déjà affaibli, sont mortelles. »

chez une personne qui ne mange pas, c'est signe qu'elle a besoin d'évacuation.

42. Une sueur abondante, froide ou chaude, coulant continuellement, annonce, la froide une plus forte, la chaude une moindre maladie.

43. Les fièvres continues qui ont des redoublements tierces, sont dangereuses ; l'intermittence, de quelque façon qu'elle y survienne, indique qu'elles sont sans danger (Coa. 114).

44. Chez les malades affectés de longues fièvres, des tumeurs surviennent ou bien des douleurs dans les articulations (Coa. 115).

45. Ceux chez qui, à la suite de fièvres, il survient des tumeurs ou des douleurs dans les articulations, prennent trop d'aliments.

46. Si, dans une fièvre non intermittente, chez un malade déjà affaibli, il survient des frissons [1], cela est mortel (Coa. 9).

47. Les expectorations qui surviennent dans les fièvres non intermittentes et qui sont noirâtres, sanguinolentes, fétides, bilieuses, sont toutes mauvaises; toutefois, il est avantageux qu'elles sortent bien, ainsi que les évacuations alvines et les urines [de mauvaise nature]; mais s'il ne se fait pas quel-

9

διαλείπουσιν, αἱ πελιδναὶ, καὶ αἱματώδεες, καὶ δυσώδεες, καὶ χολώδεες, πᾶσαι κακαί· ἀποχωρέουσαι δὲ καλῶς, ἀγαθαὶ, καὶ κατὰ τὰς διαχωρήσιας, καὶ κατὰ τὰ οὖρα· ἢν δε μή τι τῶν ξυμφερόντων ἐκκρίνηται διὰ τῶν τόπων τούτων, κακόν.

48. Ἐν τοῖσι μὴ διαλείπουσι πυρετοῖσιν, ἢν τὰ μὲν ἔξω ψυχρὰ ᾖ, τὰ δὲ ἔνδον καίηται, καὶ δίψαν ἔχῃ, θανάσιμον.

49. Ἐν μὴ διαλείποντι πυρετῷ, ἢν χεῖλος, ἢ ὀφρὺς, ἢ ὀφθαλμὸς, ἢ ῥὶς διαστραφῇ, ἢν μὴ βλέπῃ, ἢν μὴ ἀκούῃ, ἀσθενέος ἐόντος τοῦ κάμνοντος, ὅ τι ἂν τουτέων γένηται, ἐγγὺς ὁ θάνατος.

[1] Galien dit : « La fin de l'aph. est écrite de deux façons. Dans quelques exemplaires on lit : ἢν δὲ μή τι τῶν συμφερόντων ἐκκρίνηται. Dans d'autres on lit, sans la négation : ἢν δέ τι τῶν συμφερόντων ἐκκρίνηται. La première leçon signifiera : *S'il s'évacue quelqu'une des humeurs dont l'évacuation ne convient pas, cela ne vaut rien* ; la seconde : *S'il s'évacue quelqu'une des humeurs propres et utiles à l'être animé, cela ne vaut rien.* La première leçon est préférable.» Si l'on adoptait la seconde leçon rapportée et blâmée par Galien, il faudrait bien, je crois, adopter aussi l'interprétation qu'il en donne. Mais, quant à la première leçon, c'est faire une singulière violence au texte que de transporter arbitrairement la négation. Au reste, il me semble qu'en traduisant mot à mot, comme je l'ai fait, on a un sens satisfaisant. Les sécrétions même de mauvaise nature peuvent débarrasser

que évacuation utile par ces voies, cela est mauvais (Aph. VII, 70, Coa. 237)[1].

48. Dans les fièvres non intermittentes, si les parties extérieures sont froides et les parties intérieures brûlantes, et qu'il y ait soif, cela est mortel (Coa. 113).

49. Dans une fièvre non intermittente, si ou une lèvre, ou un sourcil, ou un œil, ou le nez se tourne, si la vue, si l'ouïe est perdue, le malade

l'économie et permettre la guérison; dans ces cas elles seront relativement favorables; je crois donc qu'il faut entendre ἀποχωρέουσαι καλῶς comme signifiant *débarrassant le corps, soulageant le malade par leur sortie*. La fin de l'aphorisme : *s'il ne se fait pas quelque évacuation utile par ces voies*, me semble susceptible de deux explications : ou bien que les évacuations de mauvaise nature ne débarrassent pas le corps, ne soulagent pas le malade, et ne sont qu'un accident de plus ajouté à la maladie; en un mot que l'*excrétion qui se fait par ces voies et qui est de mauvaise nature, n'est pas utile;* ou bien que les évacuations de mauvaise nature ne s'opèrent pas, et que les humeurs viciées restent dans le corps et empêchent la guérison, en un mot que l'*excrétion de matières de mauvaise nature qui pourrait s'opérer par ces voies et être utile, ne se fait pas*. Cet aphorisme est répété, VII, 70, mais là la rédaction est plus précise, et elle n'admet plus que le second des deux sens que présente l'aphorisme actuel.

50. Ὅκου ἐν πυρετῷ μὴ διαλείποντι δύσπνοια γίνεται καὶ παραφροσύνη, θανάσιμον.

51. Ἐν τοῖσι πυρετοῖσιν ἀποστήματα μὴ λυόμενα πρὸς τὰς πρώτας κρίσιας, μῆκος νούσου σημαίνει.

52. Ὁκόσοι ἐν τοῖσι πυρετοῖσιν, ἢ ἐν τῇσιν ἄλλῃσιν ἀῤῥωστίῃσι κατὰ προαίρεσιν δακρύουσιν, οὐδὲν ἄτοπον· ὁκόσοι δὲ μὴ κατὰ προαίρεσιν, ἀτοπώτερον.

53. Ὁκόσοισι δὲ ἐπὶ τῶν ὀδόντων ἐν τοῖσι πυρετοῖσι περίγλισχρα γίνεται, ἰσχυρότεροι γίνονται οἱ πυρετοί.

54. Ὁκόσοισιν ἐπὶ πουλὺ βῆχες ξηραὶ, βραχέα ἐρεθίζουσαι, ἐν πυρετοῖσι καυσώδεσιν, οὐ πάνυ τι διψώδεές εἰσιν.

55. Οἱ ἐπὶ βουβῶσι πυρετοὶ, πάντες κακοὶ, πλὴν τῶν ἐφημέρων.

56. Πυρέσσοντι ἱδρὼς ἐπιγενόμενος, μὴ ἐκλείποντος τοῦ πυρετοῦ, κακόν· μηκύνει γὰρ ἡ νοῦσος, καὶ ὑγρασίην πλείω σημαίνει.

étant faible, la mort, quel que soit celui de ces signes qui se manifeste, est prochaine (Coa. 72).

50. Lorsque, dans une fièvre non intermittente il survient de la dyspnée et du délire, cela est mortel.

51. Dans les fièvres, les dépôts, ne se résolvant pas aux premières crises, annoncent la longueur de la maladie.

52. Dans des fièvres ou d'autres maladies, des pleurs motivés n'ont rien d'inquiétant; mais des pleurs non motivés sont plus inquiétants (Ép. IV, Ép VI, 1).

53. Lorsque, dans les fièvres, il se forme des viscosités sur les dents, les fièvres deviennent plus fortes (Ép. VI).

54. Ceux qui, dans des fièvres ardentes, ont pendant longtemps une toux sèche, causant une courte irritation, n'ont pas une soif extrême (Ép. VI, 2).

55. Les fièvres nées sur bubons sont toutes mauvaises, excepté les fièvres éphémères (Ép. II, 3).

56. Chez un fébricitant, la sueur survenue, sans que la fièvre cesse, est un signe fâcheux; car la maladie se prolonge, et c'est l'indice qu'il y a excès d'humidité.

57. Ὑπὸ σπασμοῦ ἢ τετάνου ἐχομένῳ πυρετὸς ἐπιγενόμενος λύει τὸ νόσημα.

58. Ὑπὸ καύσου ἐχομένῳ, ἐπιγενομένου ῥίγεος, λύσις.

59. Τριταῖος ἀκριβὴς κρίνεται ἐν ἑπτὰ περιόδοισι τὸ μακρότατον.

60. Ὁκόσοισιν ἂν ἐν τοῖσι πυρετοῖσι τὰ ὦτα κωφωθῇ, αἷμα ἐκ ῥινῶν ῥυὲν, ἢ κοιλίη ἐκταραχθεῖσα, λύει τὸ νούσημα.

61. Πυρέσσοντι ἢν μὴ ἐν περισσῇσιν ἡμέρῃσιν ἀφῇ ὁ πυρετὸς, ὑποτροπιάζειν εἴωθεν.

62. Ὁκόσοισιν ἐν τοῖσι πυρετοῖσιν ἴκτεροι ἐπιγίνονται πρὸ τῶν ἑπτὰ ἡμερῶν, κακὸν, ἢν μὴ ξυνδόσιες ὑγρῶν κατὰ τὴν κοιλίην γένωνται.

63. Ὁκόσοισιν ἂν ἐν τοῖσι πυρετοῖσι καθ' ἡμέρην ῥίγεα γίνηται, καθ' ἡμέρην οἱ πυρετοὶ λύονται.

64. Ὁκόσοισιν ἐν τοῖσι πυρετοῖσι τῇ ἑβδόμῃ ἢ τῇ ἐνάτῃ ἢ τῇ ἑνδεκάτῃ ἢ τῇ τεσσαρεσκαιδεκάτῃ ἴκτεροι ἐπιγίνονται, ἀγαθὸν, ἢν μὴ τὸ δεξιὸν ὑποχόνδριον σκληρὸν [25]ῇ· ἢν δὲ μὴ, οὐκ ἀγαθόν.

[1] Galien doute de l'authenticité de cet aphorisme, attendu que dans le *Pronostic*, dans les *Épidémies* et même dans les *Aphorismes*, Hippocrate signale plusieurs jours pairs qui sont critiques. Il en conclut que sans doute, au lieu de *impair*, il vaut mieux lire *critique*, comme l'ont voulu quelques-uns. Cela est très-vraisemblable. Remarquons, en confirmation, que dans la Coaque parallèle il y a κρισίμῃσιν.

57. La fièvre, survenant chez un malade affecté de spasme ou de tétanos, dissipe la maladie (Coa. 348).

58. Dans un causus, un frisson survenant, solution (Coa. 132).

59. Une fièvre tierce légitime se juge en sept périodes au plus (Coa. 144).

60. Quand dans les fièvres l'ouïe devient dure, une hémorrhagie par les narines ou une perturbation alvine dissipe la maladie (Coa. 207, Coa. 617).

61. La fièvre, si elle ne quitte pas le malade dans les jours impairs [1], est sujette à récidive (Coa. 142).

62. Dans les fièvres, les ictères qui se manifestent avant les sept jours sont mauvais (Coa. 118), à moins qu'il ne survienne par le bas un flux de liquide.

63. Les fièvres qui ont un frisson chaque jour se résolvent chaque jour.

64. Les ictères survenus dans les fièvres le septième, le neuvième, le onzième ou le quatorzième jour, sont de bon augure, pourvu que l'hypochondre droit ne soit pas dur ; autrement, l'ictère n'est pas bon (Coa. 118) [2].

[2] Galien regarde l'aph. 64 et l'aph. 62 comme étant d'une rédaction mal ordonnée; il aurait voulu qu'Hippocrate des

65. Ἐν τοῖσι πυρετοῖσι περὶ τὴν κοιλίην καῦμα ἰσχυρὸν καὶ καρδιωγμὸς, κακόν.

66. Ἐν τοῖσι πυρετοῖσι τοῖσιν ὀξέσιν οἱ σπασμοὶ καὶ οἱ περὶ τὰ σπλάγχνα πόνοι ἰσχυροὶ, κακόν.

67. Ἐν τοῖσι πυρετοῖσιν οἱ ἐκ τῶν ὕπνων φόβοι, ἢ σπασμοὶ, κακόν.

68. Ἐν τοῖσι πυρετοῖσι τὸ πνεῦμα προσκόπτον, κακόν· σπασμὸν γὰρ σημαίνει.

69. Ὁκόσοισιν οὖρα παχέα, θρομβώδεα, ὀλίγα, οὐκ ἀπυρέτοισι, πλῆθος ἐπελθὸν ἐκ τουτέων λεπτὸν ὠφελέει· μάλιστα δὲ τὰ τοιαῦτα ἔρχεται, οἷσιν ἐξ ἀρχῆς, ἢ διὰ ταχέων ὑπόστασιν ἴσχει.

deux n'eût fait qu'un, et, réunis, il les entend ainsi : Tout ictère survenu avant le 7e jour est mauvais; mais, survenu après, il est favorable, à moins que l'hypochondre droit ne soit dur. De cette explication il résulte implicitement que dans l'aph. 64 il attache à : ἢν δὲ μὴ, οὐκ ἀγαθὸν, le sens qu'un ictère venu avant le 7e jour est de mauvais augure.

[1] Galien dit qu'il est admis de tous les interprètes que καρδία signifie le *cœur* et l'*orifice cardiaque* de l'estomac; mais que le mot καρδιωγμὸς est expliqué par les uns dans le sens de *cardialgie*, et par les autres dans le sens de *palpitation du cœur*. Il ne se prononce pas entre ces deux acceptions.

[2] Galien explique προσκόπτειν par ἴσχεσθαι μεταξὺ καὶ διακόπτεσθαι, c'est-à-dire *s'arrêter au milieu et s'entrecouper*. Il ajoute que la respiration peut être entrecoupée soit dans l'inspiration, soit dans l'expiration, double cas que renferme l'expression employée par Hippocrate.

65. Dans les fièvres, une forte chaleur au ventre et de la cardialgie[1] sont fâcheuses.

66. Dans les fièvres aiguës, les spasmes et les violentes douleurs aux entrailles sont funestes.

67. Dans les fièvres, des terreurs ou des convulsions, du fait du sommeil, mauvais signe.

68. Dans les fièvres, la respiration entrecoupée[2] est fâcheuse, car elle annonce le spasme.

69. Quand on rend des urines épaisses, grumeuses[3], peu abondantes, et cela non sans fièvre, une grande quantité d'urine ténue[4], qui succède, soulage : cela se manifeste surtout chez ceux dont les urines déposent dès le commencement ou peu après (Coa. 585).

[3] Galien dit que quelques interprètes, par exemple Numésianus et Dionysius (*Voy. Hipp.* œuvres, t. 1, p. 112), au lieu de θρομβώδεα, écrivaient βορβορώδεα, *bourbeuses*; et que parmi ces interprètes les uns attachaient au mot *bourbeuses* l'idée de *fétides*, et que les autres y voyaient simplement une qualification des urines épaisses. Quant à lui, il adopte cette dernière opinion, la question lui paraissant tranchée par λεπτὸν, qui fait opposition à παχέα et à θρομβώδεα ou βορβορώδεα.

[4] Galien dit qu'Hippocrate aurait dû mettre plutôt le comparatif λεπτότερον, que le positif λεπτὸν, attendu qu'il s'agit d'urines non pas ténues absolument, mais plus ténues que celles qui avaient été évacuées d'abord.

70. Ὁκόσοισιν ἐν πυρετοῖσι τὰ οὖρα ἀνατεταραγμένα οἷον ὑποζυγίου, τουτέοισι κεφαλαλγίαι ἢ πάρεισιν, ἢ παρέσονται.

71. Ὁκόσοισιν ἑβδομαῖα κρίνεται, τουτέοισιν ἐπινέφελον ἴσχει τὸ οὖρον τῇ τετάρτῃ ἐρυθρὸν, καὶ τἄλλα κατὰ λόγον·

72. Ὁκόσοισιν οὖρα διαφανέα λευκὰ, πονηρά· μάλιστα δὲ ἐν τοῖσι φρενιτικοῖσιν ἐπιφαίνεται.

[1] Galien dit : « Quelques-uns réunissent cet aphorisme et le précédent, comme parties d'un seul tout, et ils ajoutent la particule δὲ après ὁκόσοισι. » Galien dit encore : « Certains interprètes veulent que ἀνατεταραγμένα signifie les urines opposées aux urines ténues dont il a été parlé dans l'aph. précédent ; d'après d'autres cette épithète indique que ce sont ces mêmes urines ténues qui sont troublées. » Galien condamne cette dernière opinion.

[2] D'après Galien, la plupart des commentateurs ignorants de la doctrine d'Hippocrate avaient supposé que τἄλλα κατὰ λόγον signifiait tout ce qui est consigné dans le *Pronostic* touchant le sommeil, la veille, la respiration, le décubitus, etc., et qu'il fallait s'attendre à une crise pour le 7e jour, si les symptômes susdits étaient favorables. Galien repousse cette interprétation : suivant lui, les symptômes susdits ne sont pas critiques, et il s'agit ici exclusivement de symptômes critiques; aussi veut-il qu'on entende par τἄλλα κατὰ λόγον les selles, l'expectoration, etc., qui, offrant au quatrième jour des signes critiques, indiquent pour le 7e une crise favorable ou défavorable suivant le cas.

[3] Galien dit que διαφανέα λευκὰ signifie *des urines aqueu-*

70. Ceux qui dans les fièvres rendent des urines troubles, jumenteuses, ont ou auront de la céphalalgie (Coa. 572) [1].

71. Ceux dont la maladie se juge au septième jour ont, au quatrième, l'urine nuageuse rouge, et les autres signes rationnels [2] (Coa. 145, Coa. 564)

72. Les urines transparentes [3], incolores, sont mauvaises; elles se montrent surtout dans les phrénitis [4] (Coa. 568).

ses; que toute urine *transparente*, n'est pas λευκόν; qu'Hippocrate a ajouté λευκὰ pour indiquer que cette urine ressemble à de l'eau. M. Lallemand en a judicieusement conclu que λευκὰ signifie ici *incolores*.

[4] Cette fin de l'aph. présentait dans l'antiquité trois leçons différentes; je vais essayer de les dégager du commentaire de Galien, qui n'est pas absolument explicite. Après avoir expliqué le danger des urines aqueuses dans les phrénitis, Galien dit: « S'il y avait simplement écrit, μάλιστα δὲ τοῖς φρενιτικοῖσιν, le sens de l'aphorisme serait clairement expliqué. Mais comme *certains exemplaires portent* ἐπιφαίνεται *à la fin de la phrase*, il faut l'interpréter ainsi: Les urines aqueuses sont mauvaises, elles se manifestent surtout dans les phrénitis mortelles; mais non dans toutes, comme l'ont prétendu quelques interprètes qui ne connaissent rien aux phénomènes pathologiques. Dans quelques exemplaires la fin de l'aphorisme est ainsi écrite: μάλιστα δ' ἐν τοῖσι φρενιτικοῖσιν ἐπιφαίνεται τὰ τοιαῦτα. Le sens est le même que pour la *seconde leçon consignée plus haut.* » Deux leçons avant

73. Ὁκόσοισιν ὑποχόνδρια μετέωρα, διαβορβορύζοντα, ὀσφύος ἀλγήματος ἐπιγενομένου, αἱ κοιλίαι τουτέοισι καθυγραίνονται, ἢν μὴ φῦσαι καταῤῥαγέωσιν, ἢ οὔρου πλῆθος ἐπέλθῃ· ἐν πυρετοῖσι δὲ ταῦτα.

74. Ὁκόσοισιν ἐλπὶς ἐς ἄρθρα ἀφίστασθαι, ῥύεται τῆς ἀποστάσιος οὖρον πουλὺ, κάρτα παχὺ, καὶ λευκὸν γινόμενον, οἷον ἐν τοῖσι κοπιώδεσι πυρετοῖσι τεταρταίοισιν ἄρχεται ἐνίοισι γίνεσθαι· ἢν δὲ καὶ ἐκ τῶν ῥινῶν αἱμοῤῥαγήσῃ, καὶ πάνυ ταχὺ λύεται.

75. Ἢν αἷμα ἢ πῦον οὐρέῃ, τῶν νεφρῶν ἢ τῆς κύστιος ἕλκωσιν σημαίνει.

cette dernière font les trois que j'ai annoncées. La troisième et la seconde ne diffèrent que par la présence de τὰ τοιαῦτα dans la troisième. Quant à la première, elle est indiquée implicitement dans la première phrase du passage que j'ai cité. Puisque *certains* exemplaires portaient ἐπιφαίνεται, cela prouve que *tous* les exemplaires ne le portaient pas. La première leçon est donc μάλιστα δ' ἐν τοῖσι φρενιτικοῖσιν, sans ἐπιφαίνεται. Ces trois leçons se réduisaient, ainsi que le remarque Galien, à deux sens : sans ἐπιφαίνεται, *les urines aqueuses sont fâcheuses, surtout dans les phrénitis*; avec ἐπιφαίνεται, *les urines aqueuses sont fâcheuses, elles se montrent surtout dans les phrénitis.* Nos manuscrits n'ont conservé que la leçon avec ἐπιφαίνεται. Dans le commentaire de Théophile (Dietz I, 430) on lit : ἐν τοῖς φρενιτικοῖς λευκὰ καὶ διαφανέα οὖρα μάλιστα ἐπιφαινόμενα, πονηρά; ce qui se rapporte à la eçon avec ἐπιφαίνεται. Mais dans le manuscrit S, qui contient

73. Lorsque dans les hypochondres il y a météorisme et borborygmes, une douleur des lombes survenant, le ventre s'humecte, à moins d'une éruption de vents ou d'une abondante émission d'urine : cela arrive dans les fièvres (Coa. 285).

74. Ceux chez qui l'on s'attend à un dépôt sur les articulations en sont préservés par un flux abondant d'une urine très-épaisse et blanche, ainsi que, dans quelques cas, il commence à en survenir le quatrième jour dans les fièvres avec courbature; s'il se manifeste une hémorrhagie nasale, la solution est aussi très-prompte.

75. Uriner (*habituellement*) du sang ou du pus indique une ulcération des reins ou de la vessie [1].

ce commentaire, μάλιστα, au lieu d'être placé devant ἐπιφαινόμενα, l'est devant πονηρά; ce qui se rapporte à la leçon sans ἐπιφαίνεται.

[1] Καὶ πῦον, au lieu de ἢ π., était, ainsi que nous l'apprend Galien, une leçon de certains interprètes; suivant eux, l'émission de sang *et* de pus indiquait, en effet, une ulcération des reins ou de la vessie; mais l'émission de sang *ou* de pus ne l'indiquait pas aussi précisément; car du pus, rendu seul, pouvait provenir d'un abcès formé dans les parties supérieures. Galien répond que cette difficulté est implicitement levée par le verbe οὐρέῃ; qu'Hippocrate a mis le présent et non l'aoriste, οὐρήσῃ; que le présent exprime un pissement habituel, ce qui indique une ulcération persistante des voies urinaires; que

76. Ὁκόσοισιν ἐν τῷ οὔρῳ παχεῖ ἐόντι σαρκία σμικρὰ ὥσπερ τρίχες συνεξέρχονται, τουτέοισιν ἀπὸ τῶν νεφρῶν ἐκκρίνεται.

77. Ὁκόσοισιν ἐν τῷ οὔρῳ παχεῖ ἐόντι πιτυρώδεα συνεξουρέεται, τουτέοισιν ἡ κύστις ψωριᾷ.

78. Ὁκόσοι ἀπὸ ταὐτομάτου αἷμα οὐρέουσι, τουτέοισιν ἀπὸ τῶν νεφρῶν φλεβίου ῥῆξιν σημαίνει.

79. Ὁκόσοισιν ἐν τῷ οὔρῳ ψαμμώδεα ὑφίσταται, τουτέοισιν ἡ κύστις λιθιᾷ.

80. Ἢν αἷμα οὐρέῃ καὶ θρόμβους, καὶ στραγγουρίην ἔχῃ, καὶ ὀδύνη ἐμπίπτῃ ἐς τὸ ὑπογάστριον καὶ ἐς τὸν περίνεον, τὰ περὶ τὴν κύστιν πονέει.

l'aoriste exprimerait un pissement passager, ce qui, dans le fait, pourrait être rapporté à l'évacuation d'un abcès situé dans les parties supérieures.

[1] Dans plusieurs manuscrits et dans quelques éditions on trouve ἢ devant ὥσπερ ; cette addition est due à Galien ; il commence par noter que cette particule manque dans *tous* les exemplaires ; mais il ajoute qu'elle est indispensable, attendu que de *petites chairs* ne ressemblent pas à des *cheveux*. Mais cet argument me paraît très-faible, et il ne peut prévaloir contre l'unanimité des manuscrits constatée par Galien lui-même.

[2] Galien dit : « Une urine sablonneuse indique la lithiase non seulement de la vessie, mais encore des reins; ainsi c'est encore une erreur manifeste commise ou par Hippocrate, qui aura omis la moitié de la phrase, ou par le premier

76. Quand dans l'urine épaisse sont rendus de petits filaments de chair comme des cheveux[2], une telle sécrétion provient des reins.

77. Quand dans l'urine épaisse sont rendues des particules furfuracées, la vessie est affectée de psore (De la nature de l'homme) (*Voy. Argument*, p. 40, § XII).

78. Un pissement spontané de sang indique la rupture d'une petite veine dans les reins.

79. Chez ceux dont l'urine dépose du sable, la vessie est calculeuse (*Voy. Argument*, p. 48, § xv)[2].

80. Quand un malade urine du sang et des grumeaux, est pris de strangurie, et que la douleur envahit l'hypogastre et le périnée, il y a quelque affection du côté de la vessie[3].

copiste du livre.» Le *Cod. Esc.*, dans Dietz, dit que quelques exemplaires ont ἢ κύστις ἢ νεφρὸς et d'autres seulement ἡ κύστις. Mais ces exemplaires, qui portaient ἢ κύστις ἢ νεφρὸς, avaient été corrigés d'après le commentaire de Galien; car ce commentaire fait, comme on voit, entendre que la mention des *reins* était omise dans tous les exemplaires.

[3] Galien, qui indique deux leçons πονέει et νοσέει, dit qu'il y aurait erreur à croire qu'il ne s'agit ici que de la vessie; il ajoute que les symptômes énumérés par Hippocrate ne se rapportent pas exclusivement à la vessie, et que par κύστις il faut entendre l'ensemble des organes urinaires.

81. Ἢν αἷμα καὶ πῦον οὐρέῃ καὶ λεπίδας, καὶ ὀσμὴ βαρέη [14] ᾖ, τῆς κύστιος ἕλκωσιν σημαίνει.

82. Ὁκόσοισιν ἐν τῇ οὐρήθρῃ φύματα φύεται, τουτέοισι, διαπυήσαντος καὶ ἐκραγέντος, λύσις.

83. Οὔρησις νύκτωρ πολλὴ γινομένη, σμικρὴν τὴν ὑποχώρησιν σημαίνει.

ΤΜΗΜΑ ΠΕΜΠΤΟΝ.

1. Σπασμὸς ἐξ ἐλλεβόρου, θανάσιμον.

2. Ἐπὶ τρώματι σπασμὸς ἐπιγενόμενος, θανάσιμον.

3. Αἵματος πολλοῦ ῥυέντος, σπασμὸς ἢ λυγμὸς ἐπιγενόμενος, κακόν.

4. Ἐπὶ ὑπερκαθάρσει σπασμὸς ἢ λυγμὸς ἐπιγενόμενος, κακόν.

5. Ἢν μεθύων ἐξαίφνης ἄφωνός τις γένηται, σπασθεὶς ἀποθνήσκει, ἢν μὴ πυρετὸς ἐπιλάβῃ, ἢ ἐς τὴν ὥρην ἐλθὼν, καθ' ἣν αἱ κραιπάλαι λύονται, φθέγξηται.

6. Ὁκόσοι ὑπὸ τετάνου ἁλίσκονται, ἐν τέσσαρσιν

[1] Galien dit qu'il s'agit ici de l'ellébore blanc (lequel est vomitif); que, quand il s'agit de l'ellébore noir, on ajoute l'épithète μέλας.

[2] Galien remarque que θανάσιμον, *mortel*, ne doit pas être pris à la rigueur, et que ce mot signifie seulement *dangereux*.

[3] D'après Galien, l'*aphonie* indique un état apoplectique causé par l'ivresse; d'après Théophile, elle indique une lésion du larynx. L'opinion de Galien me paraît bien plus juste.

81. L'urine qui contient du sang, du pus, des écailles, et qui a une odeur fétide, indique une ulcération de la vessie.

82. Chez ceux à qui il vient des tumeurs dans l'urèthre, la tumeur suppurant et s'ouvrant, il y a solution (Coa. 463).

83. Uriner beaucoup pendant la nuit annonce des évacuations alvines peu abondantes.

CINQUIÈME SECTION.

1. Le spasme causé par l'ellébore (*blanc*)[1] est dangereux (Coa. 556).

2. Dans une blessure, le spasme, survenant, est dangereux (Coa. 349, Coa. 496)[2].

3. Après l'écoulement de beaucoup de sang, le spasme ou le hoquet sont mauvais (Coa. 332).

4. Dans une superpurgation, le spasme ou le hoquet, survenant, sont fâcheux (Coa. 554).

5. Si un homme ivre perd subitement la voix[3], il meurt dans les spasmes, à moins que la fièvre ne survienne, ou que, atteignant l'heure où l'ivresse se dissipe d'ordinaire, il ne recouvre la parole.

6. Ceux qui sont pris de tétanos meurent en quatre jours; s'ils dépassent ce terme, ils guérissent.

ἡμέρῃσιν ἀπόλλυνται· ἢν δὲ ταύτας διαφύγωσιν, ὑγιέες γίνονται.

7. Τὰ ἐπιληπτικὰ ὁκόσοισι πρὸ τῆς ἥβης γίνεται, μετάστασιν ἴσχει· ὁκόσοισι δὲ πέντε καὶ εἴκοσιν ἐτέων γίνεται, τουτέοισι τὰ πολλὰ ξυναποθνήσκει.

8. Ὁκόσοι πλευριτικοὶ γενόμενοι οὐκ ἀνακαθαίρονται ἐν τεσσαρεσκαίδεκα ἡμέρῃσι, τουτέοισιν ἐς ἐμπύημα καθίσταται.

9. Φθίσις γίνεται μάλιστα ἡλικίῃσι τῇσιν ἀπὸ ὀκτωκαίδεκα ἐτέων μέχρι πέντε καὶ τριήκοντα ἐτέων.

10. Ὁκόσοι κυνάγχην διαφεύγουσι, καὶ ἐς τὸν πλεύμονα αὐτέοισι τρέπεται, ἐν ἑπτὰ ἡμέρῃσιν ἀποθνήσκουσιν· ἢν δὲ ταύτας διαφύγωσιν, ἔμπυοι γίνονται.

11. Τοῖσιν ὑπὸ τῶν φθισίων ἐνοχλουμένοισιν, ἢν τὸ πτύσμα, ὅπερ ἂν ἀποβήσσωσι, βαρὺ ὄζῃ ἐπὶ τοὺς ἄνθρακας ἐπιχεόμενον, καὶ αἱ τρίχες ἀπὸ τῆς κεφαλῆς ῥέωσι, θανατῶδες.

12. Ὁκόσοισι φθισιῶσιν αἱ τρίχες ἀπὸ τῆς κεφαλῆς ῥέουσιν, οὗτοι, διαῤῥοίης ἐπιγενομένης, ἀποθνήσκουσιν.

[1] Galien dit que μετάστασις a proprement le sens de métastase, et abusivement celui de solution complète; il pense que c'est dans cette dernière acception qu'Hippocrate l'emploie ici.

[2] Galien dit que la phrase serait plus précise si Hippocrate avait mis : *Après 25 ans, et au-delà, l'épilepsie, si elle*

7. L'épilepsie qui survient avant la puberté est susceptible de guérison [1] ; mais celle qui survient à vingt-cinq ans ne finit ordinairement qu'avec la vie [2].

8. Quand, chez les pleurétiques, la poitrine ne se purge pas en quatorze jours, il se forme un empyème [3].

9. La phthisie survient surtout aux âges de dix-huit à trente-cinq ans (Coa. 431).

10. Ceux qui échappent à l'angine, et chez qui le mal se porte sur le poumon, meurent en sept jours ; s'ils passent ce terme, ils sont pris de suppuration (Coa. 361).

11. Chez les malades affectés de phthisie, si les crachats qu'ils expectorent, versés sur des charbons, répandent une odeur fétide et que les cheveux tombent, c'est signe de mort (Coa. 426).

12. Chez les phthisiques dont les cheveux tombent, la diarrhée survient et ils meurent [4] (Coa. 428).

survient, ne finit qu'avec la vie. Mais il me semble que cela va de soi.

[3] Galien dit que ἐμπύημα peut signifier deux choses, ou une suppuration quelconque, ou un épanchement de pus entre le thorax et le poumon. L'aphorisme 15 montre qu'il s'agit spécialement de l'empyème.

[4] Si l'on traduit *meurent si la diarrhée survient*, comme

13. Ὁκόσοι αἷμα ἀφρῶδες ἀναπτύουσι, τουτέοισιν ἐκ τοῦ πλεύμονος ἡ τοιαύτη ἀναγωγὴ γίνεται.

14. Ὑπὸ φθίσιος ἐχομένῳ διάῤῥοια ἐπιγενομένη, θανατῶδες.

15. Ὁκόσοι ἐκ πλευρίτιδος ἔμπυοι γίνονται, ἢν ἀνακαθαρθῶσιν ἐν τεσσαράκοντα ἡμέρῃσιν, ἀφ' ἧς ἂν ἡ ῥῆξις γένηται, παύονται· ἢν δὲ μὴ, ἐς φθίσιν μεθίστανται.

16. Τὸ θερμὸν βλάπτει ταῦτα πλεονάκις χρεομένοισι, σαρκῶν ἐκθήλυνσιν, νεύρων ἀκράτειαν, γνώμης νάρκωσιν, αἱμοῤῥαγίας, λειποθυμίας, ταῦτα οἷσι θάνατος.

17. Τὸ δὲ ψυχρὸν, σπασμοὺς, τετάνους, μελασμοὺς καὶ ῥίγεα πυρετώδεα.

18. Τὸ ψυχρὸν, πολέμιον ὀστέοισιν, ὀδοῦσι, νεύροισιν, ἐγκεφάλῳ, νωτιαίῳ μυελῷ· τὸ δὲ θερμὸν, ὠφέλιμον.

ont fait quelques traducteurs, on rend cet aphorisme inutile à côté du 14e, où il est dit que chez les phthisiques la diarrhée, indépendamment de toute autre condition, est mortelle.

[1] Galien dit que la plupart des exemplaires portaient et bon nombre de commentateurs admettaient ἐμέουσιν au lieu de ἀναπτύουσιν; et quelques-uns, l'expliquant, prétendaient que ce mot indiquait la grande quantité du sang rejeté. Galien remarque que la quantité ne fait rien pour reconnaître si le sang vient du poumon, et que, si Hippocrate a employé réellement ἐμέειν, *vomir*, il l'a employé abusivement pour le mot propre ἀναπτύειν ou ἀναβήσσειν, *expectorer*. Sur cette remarque de Galien, je dirai que, si ἐμέουσι est la vraie leçon, Hippocrate aura employé ce mot, abusivement peut-être, mais

13. Chez ceux qui crachent du sang écumeux, ce sang vient du poumon (Coa. 425) [1].

14. Chez un phthisique, la diarrhée, survenant, est mortelle (Coa. 428).

15. Ceux qui sont affectés d'empyème, à la suite d'une pleurésie, guérissent si la poitrine se purge dans les quarante jours, à partir de celui de la rupture; sinon, ils tournent à la phthisie (Coa. 383, Coa. 398).

16. La chaleur cause, à ceux qui en usent fréquemment, les accidents suivants : L'amollissement des chairs, l'impotence des parties nerveuses, l'engourdissement de l'intelligence, les hémorrhagies, les lipothymies ; et tout cela peut occasionner la mort [2].

17. Le froid provoque des spasmes, des tétanos, des noirceurs (*gangrènes*), des frissons fébriles.

18. Le froid est ennemi des os, des dents, des

pour éviter d'indiquer par une expression caractéristique ce qui est à déterminer, le lieu d'où le sang vient.

[2] Galien dit que la fin de cet aph. était écrite différemment suivant les manuscrits; ces variantes étaient au nombre de quatre : τούτοισι θάνατος; ταῦτα ἐφ' οἷς ὁ θάνατος; ταῦτα οἷσι θάνατος; ταῦτα εἰς θάνατον. Il ajoute que ces quatre leçons reviennent au même pour le sens; et le sens est que ces accidents causés par l'abus du chaud peuvent amener la mort.

19. Ὁκόσα κατέψυκται, ἐκθερμαίνειν, πλὴν ὁκόσα αἱμοῤῥαγέει, ἢ μέλλει.

20. Ἕλκεσι τὸ μὲν ψυχρὸν δακνῶδες, δέρμα περισκληρύνει, ὀδύνην ἀνεκπύητον ποιέει, μελαίνει, ῥίγεα πυρετώδεα ποιέει, σπασμοὺς καὶ τετάνους.

21. Ἔστι δὲ ὅκου ἐπὶ τετάνου ἄνευ ἕλκεος νέῳ εὐσάρκῳ, θέρεος μέσου, ψυχροῦ πολλοῦ κατάχυσις ἐπανάκλησιν θέρμης ποιέεται· θέρμη δὲ ταῦτα ῥύεται.

22. Τὸ θερμὸν ἐκπυητικὸν, οὐκ ἐπὶ παντὶ ἕλκεϊ, μέγιστον σημεῖον ἐς ἀσφαλείην, δέρμα μαλάσσει, ἰσχναίνει, ἀνώδυνον, ῥιγέων, σπασμῶν, τετάνων παρηγορικόν· τὰ δὲ ἐν τῇ κεφαλῇ, καὶ καρηβαρίην λύει· πλεῖστον δὲ διαφέρει ὀστέων κατήγμασι, μάλιστα δὲ τοῖσιν ἐψιλωμένοισι, τουτέων δὲ μάλιστα, τοῖσιν ἐν κεφαλῇ ἕλκεα ἔχουσι· καὶ ὁκόσα ὑπὸ ψύξιος θνήσκει, ἢ ἑλκοῦται, καὶ ἕρπησιν ἐσθιομένοισιν, ἕδρῃ, αἰδοίῳ, ὑστέρῃ, κύστει, τουτέοισι τὸ μὲν θερμὸν φίλιον καὶ κρῖνον, τὸ δὲ ψυχρὸν πολέμιον καὶ κτεῖνον.

[1] D'après Galien, le froid rend inutile à la suppuration *la* douleur qui accompagne toute plaie devant suppurer ; je crois plutôt, d'après l'absence de l'article devant ὀδύνην, que cela signifie : le froid cause *une* douleur inutile à la suppuration.

[2] Le sens que j'ai suivi dans la traduction est celui de Galien.

parties nerveuses, de l'encéphale, de la moelle épinière ; le chaud leur est favorable.

19. Réchauffer les parties qui sont très-refroidies, excepté celles où une hémorrhagie se fait ou va se faire.

20. Le froid est mordant pour les plaies ; il durcit la peau tout autour, il cause des douleurs non suppuratives[1], il noircit (*cause la gangrène*), il produit des frissons fébriles, des spasmes et des tétanos.

21. Il est cependant des cas où, dans un tétanos sans plaie, chez un jeune homme bien en chair, au milieu de l'été, une abondante affusion d'eau froide rappelle la chaleur ; or, la chaleur dissipe les affections de ce genre.

22. La chaleur est suppurative dans les plaies, mais non dans toutes[2], et fournit, quand elle l'est, un signe très-important de salut ; elle ramollit la peau, l'amincit, amortit la douleur, calme les frissons, les spasmes, les tétanos ; elle agit de même sur la tête, et en outre en dissipe la pesanteur ; elle est particulièrement utile dans les fractures des os, surtout quand ils sont dénudés, et entre autres dans les plaies de tête ; elle l'est dans tout ce qui, par le froid, se mortifie ou s'ulcère, ainsi que dans les herpès rongeants, et pour le siége, les parties

23. Ἐν τουτέοισι δεῖ τῷ ψυχρῷ χρέεσθαι, ὁκόθεν αἱμοῤῥαγέει, ἢ μέλλει, μὴ ἐπ' αὐτὰ, ἀλλὰ περὶ αὐτὰ, ὁκόθεν ἐπιῤῥεῖ· καὶ ὁκόσαι φλεγμοναὶ, ἢ ἐπιφλογίσματα ἐς τὸ ἐρυθρόν καὶ ὕφαιμον ῥέποντα αἵματι νεαρῷ, ἐπὶ ταῦτα, ἐπεὶ τά γε παλαιὰ μελαίνει· καὶ ἐρυσίπελας τὸ μὴ ἑλκούμενον, [1] ἐπεὶ τό γε ἑλκούμενον βλάπτει.

24. Τὰ ψυχρὰ, οἷον χιὼν, κρύσταλλος, τῷ στήθεϊ πολέμια, βηχέων κινητικὰ, αἱμοῤῥοϊκὰ, καταῤῥοϊκά.

25. Τὰ ἐν ἄρθροισιν οἰδήματα καὶ ἀλγήματα, ἄτερ ἕλκεος, καὶ ποδαγρικὰ, καὶ σπάσματα, τουτέων τὰ πλεῖστα ψυχρὸν πολλὸν καταχεόμενον ῥηΐζει τε καὶ ἰσχναίνει, καὶ ὀδύνην λύει· νάρκη δὲ μετρίη ὀδύνης λυτική.

26. Ὕδωρ τὸ ταχέως θερμαινόμενον καὶ ταχέως ψυχόμενον, κουφότατον.

27. Ὁκόσοισι πιεῖν ὀρέξιες νύκτωρ τοῖσι πάνυ διψῶσιν, ἢν ἐπικοιμηθῶσιν, ἀγαθόν.

[1] Théophile, dans son commentaire, dit que *σπάσμα* est la solution de continuité de la substance fibreuse du muscle, sans solution de continuité à la peau.

génitales, la matrice, la vessie; à tout cela la chaleur est amie et décide les crises, le froid est ennemi et mortel.

23. Il faut user du froid dans les cas suivants : Dans les hémorrhagies actuelles ou imminentes, non sur la partie même, mais autour de la partie où le sang afflue ; dans toutes les inflammations et les phlogoses qui doivent à un sang encore récent leur teinte rouge et presque sanglante (le froid fait passer au noir les inflammations anciennes) ; dans l'érysipèle non ulcéré (le froid est nuisible à l'érysipèle ulcéré).

24. Les choses froides, telles que la neige, la glace, sont ennemies de la poitrine, et provoquent la toux, les hémorrhagies et les catarrhes (Ép. VI, 3).

25. Les gonflements et les douleurs, sans plaie, dans les articulations, la goutte, les ruptures (*musculaires*) [1] sont généralement soulagées par d'abondantes affusions d'eau froide qui diminuent la tuméfaction et amortissent la douleur; un engourdissement modéré a la propriété de dissiper la douleur.

26. L'eau qui s'échauffe promptement et se refroidit promptement est la plus légère.

27. Si ceux qui, pendant la nuit, ont des envies

28. [1] Γυναικείων ἀγωγὸν, ἡ ἐν ἀρώμασι πυρίη, πολλαχῇ δὲ καὶ ἐς ἄλλα χρησίμη ἂν ἦν, εἰ μὴ καρηβαρίας ἐνεποίεεν.

29. Τὰς κυούσας φαρμακεύειν, ἢν ὀργᾷ, τετράμηνα, καὶ ἄχρι ἑπτὰ μηνῶν ἧσσον· τὰ δὲ νήπια καὶ πρεσβύτερα εὐλαβέεσθαι.

30. Γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ ὑπό τινος τῶν ὀξέων νουσημάτων ληφθῆναι, θανατῶδες.

31. Γυνὴ ἐν γαστρὶ ἔχουσα, φλεβοτομηθεῖσα, ἐκτιτρώσκει· καὶ μᾶλλον ἦσι μεῖζον τὸ ἔμβρυον.

32. Γυναικὶ αἷμα ἐμεούσῃ, τῶν καταμηνίων ῥαγέντων, λύσις.

33. Γυναικὶ, τῶν καταμηνίων ἐκλειπόντων, αἷμα ἐκ τῶν ῥινῶν ῥυῆναι, ἀγαθόν.

34. Γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ, ἢν ἡ κοιλίη πουλλὰ ῥυῇ, κίνδυνος ἐκτρῶσαι.

35. Γυναικὶ ὑπὸ ὑστερικῶν ἐνοχλουμένῃ, ἢ δυστοκούσῃ, πταρμὸς ἐπιγινόμενος, ἀγαθόν.

[1] D'après Galien, l'aphorisme n'exprime pas si l'on donne ou ne donne pas à boire ; mais il va sans dire, ajoute-t-il, que, la soif étant grande, on donnera à boire. D'après cela, le sens de l'aph. me paraît être ceci : une soif vive, pendant la nuit, ce qui est en général quelque chose de fâcheux, devient un signe favorable si l'on se rendort (après avoir bû, bien entendu).

[2] Galien dit que le mot ὑστερικὰ n'est pas clair : quelques-

de boire, dues à une soif, bien entendu, intense, se rendorment, cela est bon [1].

28. Les fumigations aromatiques sont emménagogues, et elles seraient fréquemment utiles en d'autres cas, si elles ne causaient de la pesanteur de tête.

29. Évacuer les femmes enceintes, s'il y a orgasme, à quatre mois et jusqu'à sept mois, mais moins à ce terme; ménager les fœtus avant quatre mois et les fœtus après sept mois (Aph. IV, 1).

30. Pour une femme enceinte, être prise de quelqu'une des maladies aiguës est mortel.

31. Une femme enceinte, saignée, est exposée à avorter, d'autant plus que le fœtus est plus avancé.

32. Chez une femme, le vomissement de sang cesse, quand les règles font éruption.

33. Chez une femme dont les règles manquent, il est bon que du sang s'écoule par les narines.

34. Si une femme enceinte est prise d'un flux de ventre abondant, il est à craindre qu'elle n'avorte.

35. Chez une femme attaquée d'hystérie [2], ou

uns l'avaient entendu de toutes les affections de la matrice, d'autres de la seule hystérie, d'autres enfin de l'arrière-faix, qui s'appelle ὕστερα. Mais, d'après Galien, ces derniers se

36. Γυναικὶ τὰ καταμήνια ἄχροα, καὶ μὴ κατὰ τὰ αὐτὰ αἰεὶ γινόμενα, καθάρσιος δεῖσθαι σημαίνει.

37. Γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ, ἢν οἱ μασθοὶ ἐξαίφνης ἰσχνοὶ γένωνται, ἐκτιτρώσκει.

38. Γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ ἢν ὁ ἕτερος μασθὸς ἰσχνὸς γένηται, δίδυμα ἐχούσῃ, θάτερον ἐκτιτρώσκει· καὶ ἢν μὲν ὁ δεξιὸς ἰσχνὸς γένηται, τὸ ἄρσεν· ἢν δὲ ὁ ἀριστερὸς, τὸ θῆλυ.

39. Ἢν γυνὴ μὴ κύουσα, μηδὲ τετοκυῖα, γάλα ἔχῃ, ταύτῃ τὰ καταμήνια ἐκλέλοιπεν.

40. Γυναιξὶν ὁκόσῃσιν ἐς τοὺς τιτθοὺς αἷμα συστρέφεται, μανίην σημαίνει.

41. Γυναῖκα ἢν θέλῃς εἰδέναι εἰ κύει, ἐπὴν καθεύδειν

trompaient manifestement, bien qu'il soit vrai que l'éternuement aide à la sortie de l'arrière-faix; ce qui prouve leur erreur, c'est qu'un autre aphorisme est consacré à l'arrière-faix, et que le mot ὕστερα diffère notablement du mot ὑστερικά. Galien ajoute qu'il n'est pas vrai non plus que l'éternuement soit favorable à toutes les affections de la matrice, et sa conclusion est qu'il faut entendre ὑστερικὰ dans le sens de *hystérie*. Cependant ce qui pourrait faire penser à l'acception d'*arrière-faix*, c'est qu'Hippocrate y joint l'*accouchement difficile*.

[1] Il y a ici entre cet aph. et le comm. de Galien une singulière opposition qui oblige de supposer que dans l'un ou dans l'autre le texte est altéré et une négation omise. Galien dit: « Hippocrate, pour ce diagnostic, a besoin de la pro-

accouchant laborieusement, l'éternuement qui survient est favorable.

36. Les menstrues de mauvaise couleur, et ne revenant pas toujours à la même époque, annoncent que la femme a besoin d'être évacuée.

37. Une femme enceinte dont les mamelles s'affaissent subitement, avorte (Ép. II, 1).

38. Une femme enceinte, portant deux jumeaux, si l'une des mamelles s'affaisse, avorte d'un des fœtus ; si c'est la mamelle droite qui s'affaisse, elle avorte du fœtus mâle ; si c'est la mamelle gauche, du fœtus femelle.

39. Quand une femme, qui n'est ni enceinte ni dans l'état puerpéral, a du lait, c'est que ses règles sont supprimées.

40. Chez les femmes, une congestion de sang dans les mamelles annonce la folie.

41. Voulez-vous savoir si une femme est enceinte ? Au moment où elle va se coucher et sans qu'elle ait pris le repas du soir [1], donnez-lui à boire

priété flatulente de l'hydromel ; il veut qu'à la fois la femme garde le repos et *soit remplie d'aliments* (καὶ πεπληρῶσθαι σιτίων) ; car ces deux circonstances contribueront à la production des tranchées. » *Être remplie d'aliments* est en contradiction avec *sans avoir fait le repas du soir*, ἀδείπνῳ

μέλλῃ, ἀδείπνῳ ἐούσῃ, μελίκρητον διδόναι πιεῖν· κὴν μὲν στρόφος αὐτὴν ἔχῃ περὶ τὴν γαστέρα, κύει· ἢν δὲ μὴ, οὐ κύει.

42. Γυνὴ ἔγκυος, ἢν μὲν ἄρσεν κύῃ, εὔχροός ἐστιν· ἢν δὲ θῆλυ, δύσχροος.

43. Ἢν γυναικὶ κυούσῃ ἐρυσίπελας ἐν τῇ ὑστέρῃ γένηται, θανατῶδες.

44. Ὁκόσαι παρὰ φύσιν λεπταὶ ἐοῦσαι ἐν γαστρὶ ἔχουσιν, ἐκτιτρώσκουσι, πρὶν ἢ παχυνθῆναι.

ἐούσῃ. En supposant le texte de Galien intact, on lira οὐκ ἀδείπνῳ ἐούσῃ, ou on supprimera ces mots avec un grand nombre de nos manuscrits. Foes, qui a gardé ἀδείπνῳ ἐούσῃ dans son texte, l'a omis dans sa traduction, suivant en cela le commentaire de Galien tel qu'il est dans nos éditions. Mais, dans cette hypothèse, on ne s'explique pas comment les mots ἀδείπνῳ ἐούσῃ se seraient introduits dans le texte de plusieurs de nos manuscrits; et d'autre part Théophile dit dans son commentaire : « Hippocrate veut qu'on donne l'hydromel, *la femme n'ayant pas fait son repas du soir.* » Ces deux considérations portent à croire que ἀδείπνῳ ἐούσῃ appartient réellement au texte de l'aph. Dès lors il faut penser que c'est le commentaire de Galien qui est altéré, qu'une négation y a été omise, et qu'on doit lire καὶ μὴ πεπληρῶσθαι σιτίων. Du reste, cette faute de copiste, si c'en est une comme je le suppose, est ancienne; car c'est elle qui a déterminé la suppression des mots ἀδείπνῳ ἐούσῃ dans ceux de nos manuscrits où ils manquent. J'ai constaté un grand nombre de fois cette influence du commentaire de Galien sur le texte d'Hippocrate.

de l'hydromel ; s'il survient des tranchées dans le ventre, elle est enceinte; sinon, elle ne l'est pas (Des femmes stériles).

42. Une femme enceinte a bonne couleur si elle porte un garçon, mauvaise si elle porte une fille.

43. Si, chez une femme enceinte, il survient un érysipèle de la matrice, cela est funeste.

44. Les femmes extraordinairement maigres, devenant enceintes, avortent tant qu'elles n'ont pas de l'embonpoint [1].

[1] D'après Galien, les anciens commentateurs avaient donné trois explications de cet aph. Les uns pensaient que la femme avortait dans tous les cas, soit qu'elle restât maigre, soit qu'elle prît de l'embonpoint ; les autres, qu'elle avortait dans le cas où elle ne prenait pas de l'embonpoint ; d'autres, qu'elle était surtout exposée à avorter quand elle prenait de l'embonpoint. Galien regarde cette dernière explication comme la moins probable, cependant elle avait été adoptée par Numesianus ; d'après ce commentateur, il s'agissait des femmes qui, devenues très maigres, et ayant besoin de se refaire, concevaient auparavant, et qui ne pouvaient reprendre de l'embonpoint sans que le sang destiné à la nutrition du fœtus ne fût détourné de sa destination, ce qui causait l'avortement. Je ne suis aucune de ces interprétations; ce qui a fait difficulté pour les interprètes, c'est qu'ils ont considéré une femme très maigre dans une grossesse actuelle, au lieu de la considérer par rapport à des grossesses futures et à la possibilité de ne plus avorter. Dans cet aph., Hippocrate déclare simplement que

45. Ὁκόσαι δὲ μετρίως τὸ σῶμα ἔχουσαι ἐκτιτρώσκουσι δίμηνα καὶ τρίμηνα ἄτερ προφάσιος φανερῆς, ταύτῃσιν αἱ κοτυληδόνες μύξης μεσταί εἰσι, καὶ οὐ δύνανται κρατέειν ὑπὸ τοῦ βάρεος τὸ ἔμβρυον, ἀλλ' ἀποῤῥήγνυνται.

46. Ὁκόσαι παρὰ φύσιν παχεῖαι ἐοῦσαι μὴ ξυλλαμβάνουσιν ἐν γαστρὶ, ταύτῃσι τὸ ἐπίπλοον τὸ στόμα τῶν ὑστερέων ἀποπιέζει, καὶ, πρὶν ἢ λεπτυνθῆναι, οὐ κύουσιν.

47. Ἢν ὑστέρη ἐν τῷ ἰσχίῳ ἐγκειμένη διαπυήσῃ, ἀνάγκη ἔμμοτον γενέσθαι.

les femmes extraordinairement maigres sont sujettes à avorter, et qu'elles ne cessent de l'être qu'en prenant de l'embonpoint. Le sens de cet aph. me paraît déterminé par la comparaison avec l'aph. 46. Les mots παρὰ φύσιν λεπταὶ avaient aussi été interprétés diversement : les uns, comme Numesianus, entendaient que la femme enceinte avait perdu de son embonpoint, c'est-à-dire qu'il s'agissait d'un amaigrissement relatif ; les autres entendaient qu'il s'agissait d'un amaigrissement excessif, pris absolument. Les deux explications, dit Galien, sont plausibles.

[1] Galien dit que les cotylédons sont les bouches des vaisseaux qui se rendent à la matrice, et non, comme quelques-uns le pensaient, les chairs glanduleuses qui y sont développées. Praxagore, dans le premier livre *Des physiques*, avait dit : « Les cotylédons sont les bouches des veines et des artères qui arrivent à la matrice. »

[2] D'après Galien, παρὰ φύσιν avait été, comme plus haut, interprété de deux façons différentes, et signifiait, suivant les uns que la femme avait un embonpoint excessif, suivant les

45. Celles qui, ayant un embonpoint modéré, avortent à deux ou trois mois, sans cause apparente, ont les cotylédons [1] [de la matrice] pleins de mucosité; ils ne peuvent retenir le fœtus à cause de son poids, et ils se rompent.

46. Chez celles qui, ayant un embonpoint extraordinaire [2], ne conçoivent pas, l'épiploon presse l'orifice de l'utérus, et elles ne conçoivent pas avant d'avoir maigri.

47. Si la matrice appuyée sur l'ischion suppure, cela nécessite le pansement avec les tentes de charpie [3].

autres qu'elle était devenue plus grosse qu'auparavant. Galien approuve la première de ces deux explications.

[3] Cet aph. est obscur, médicalement parlant. Le meilleur commentaire m'en paraît être le passage suivant de Galien: « (Quand les règles sont supprimées), la douleur se fait quelquefois sentir dans une hanche, et la femme boite de la jambe de ce côté. Si la suppression dure longtemps et que le médecin ne procure aucune évacuation, il survient parfois un gonflement dans la région iliaque, gonflement qui indique que la partie enflammée est à une grande profondeur. Chez quelques-unes il se forme même une tumeur phlegmoneuse à la partie inférieure de la région iliaque, comme il s'en forme chez les hommes dans ce même lieu. En quelques cas, ces tumeurs ont suppuré et ont eu besoin d'être ouvertes par l'instrument tranchant (De loc. aff. VI, t. 5, p. 317, ed. Bas.).»

48. Ἔμβρυα τὰ μὲν ἄρσενα ἐν τοῖσι δεξιοῖσι, τὰ δὲ θήλεα ἐν τοῖσιν ἀριστεροῖσι μᾶλλον.

49. Ὑστέρων ἐκπτώσιες, πταρμικὸν προσθεὶς, ἐπιλάμβανε τοὺς μυκτῆρας καὶ τὸ στόμα.

50. Γυναικὶ τὰ καταμήνια ἢν βούλῃ ἐπισχεῖν, σικύην ὡς μεγίστην πρὸς τοὺς τιτθοὺς πρόσβαλλε.

51. Ὁκόσαι ἐν γαστρὶ ἔχουσι, τουτέων τὸ στόμα τῶν ὑστερέων ξυμμέμυκεν.

52. Ἢν γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ γάλα πουλὺ ἐκ τῶν μαζῶν ῥυῇ, ἀσθενὲς τὸ ἔμβρυον σημαίνει· ἢν δὲ στερεοὶ οἱ μαστοὶ ἔωσιν, ὑγιεινότερον τὸ ἔμβρυον σημαίνει.

53. Ὁκόσαι διαφθείρειν μέλλουσι τὰ ἔμβρυα, ταύτῃσιν οἱ τιτθοὶ ἰσχνοὶ γίνονται· ἢν δὲ πάλιν σκληροὶ γένωνται, ὀδύνη ἔσται ἢ ἐν τοῖσι τιτθοῖσιν, ἢ ἐν τοῖσιν ἰσχίοισιν, ἢ ἐν τοῖσιν ὀφθαλμοῖσιν, ἢ ἐν τοῖσι γούνασι, καὶ οὐ διαφθείρουσιν.

[1] Galien dit : « Il serait mieux de mettre la ventouse non sur les mamelles elles-mêmes, mais au-dessous .... et dans le fait quelques-uns écrivent ὑπὸ τοὺς τιτθοὺς, *au-dessous des mamelles.* »

[2] Galien entend que, s'il coule beaucoup de lait des mamelles, le fœtus est malade; que, si le sein est ferme, le fœtus est bien portant. Par conséquent, il ne tient pas compte du comparatif ὑγιεινότερον, soit que son texte eût ὑγιεινὸν comme quelques-uns de nos manuscrits, soit qu'il ait pris ce comparatif dans le sens du positif. Cependant on pourrait donner

48. Le fœtus mâle est plutôt à droite, le fœtus femelle à gauche.

49. Expulsion de l'arrière-faix : Après avoir donné un sternutatoire, comprimez les narines et la bouche.

50. Si vous voulez arrêter les règles d'une femme, appliquez sur les mamelles[1] une ventouse aussi grande que possible (Ép. II, 6).

51. Chez les femmes enceintes, l'orifice de l'utérus est fermé.

52. Si, des mamelles d'une femme enceinte, il coule du lait en grande quantité, c'est signe que le fœtus est faible; si les mamelles sont fermes, c'est signe que le fœtus est en meilleur état[2] (Ép. II, 6).

53. Chez une femme menacée d'avorter, les mamelles s'affaissent; mais si elles redeviennent dures, il surviendra de la douleur ou dans les mamelles, ou dans les hanches, ou dans les yeux,

un sens au comparatif, en interprétant l'aphorisme de la manière suivante : s'il coule beaucoup de lait des mamelles, le fœtus est malade; mais si les mamelles (tout en donnant du lait) sont fermes, le fœtus est mieux portant. Toutefois le sens de Galien est appuyé par un passage parallèle, Ép. II. sect. 6, où on lit : Ἢν πολλὸν ῥέῃ γάλα, ἀνάγκη ἀσθενέειν τὸ ἐν γαστρί. Ἢν στερεώτεραι ἔωσιν οἱ τιτθοὶ, ὑγιηρότερον τὸ ἔμβρυον.

54. Ὀκόσῃσι τὸ στόμα τῶν ὑστερέων σκληρόν ἐστι, ταύτῃσιν ἀνάγκη τὸ στόμα τῶν ὑστερέων ξυμμύειν.

55. Ὁκόσαι ἐν γαστρὶ ἔχουσαι ὑπὸ πυρετῶν λαμβάνονται, καὶ ἰσχυρῶς ἰσχναίνονται, ἄνευ προφάσιος φανερῆς τίκτουσι χαλεπῶς καὶ ἐπικινδύνως, ἢ ἐκτιτρώκουσαι κινδυνεύουσιν.

56. Ἐπὶ ῥόῳ γυναικείῳ σπασμὸς καὶ λειποθυμίη ἢν ἐπιγένηται, κακόν.

[1] Galien, dans son comm., dit que πάλιν est ici susceptible de deux significations; la première est : *si les mamelles, qui s'étaient affaissées, redeviennent dures*; la seconde est : *si au contraire les mamelles deviennent dures.* Galien pense que la seconde est plus conforme à la pensée d'Hippocrate, qui serait alors que, tandis que l'affaissement des mamelles indique l'avortement, la tuméfaction et l'induration de ces organes annoncent non l'avortement, mais une lésion dans quelque partie éloignée.

[2] Théophile dit, dans son commentaire : « Hippocrate suppose ici une fièvre continue, et cela est évident par le mot λαμβάνονται au lieu de κατακρατοῦνται. Cela est évident encore par les mots ἰσχυρῶς θερμαίνονται. Si donc une femme enceinte a été prise d'une fièvre très forte, elle est mise en danger, avortant sans cause évidente, c'est-à-dire nécessairement. » On voit par là que Théophile entend qu'il s'agit d'une fièvre très violente, qu'il a lu θερμαίνονται, et qu'il rattache ἄνευ προφάσιος φανερῆς non à ce qui précède, mais à ce qui suit. Galien, après avoir rappelé que des fièvres violentes causent nécessairement l'avortement, dit que parfois il sur-

ou dans les genoux, et il n'y aura pas d'avortement [1].

54. Les femmes chez qui l'orifice de l'utérus est dur ont nécessairement cet orifice fermé.

55. Chez les femmes enceintes qui sont prises d'accès fébriles et qui maigrissent considérablement, il y aura, sans [autre] cause apparente, ou des couches laborieuses et dangereuses, ou un avortement également dangereux [2].

56. Dans le flux des femmes, s'il survient spasme ou lipothymie, cela est fâcheux.

vient, chez les femmes enceintes, des fièvres modérées, mais qui ne se terminent pas complétement et laissent quelque reliquat de cacochymie dans le corps, vu la difficulté de traiter convenablement une femme grosse; qu'en conséquence la fièvre se reproduit, que la femme est pendant presque tout le temps dans un mauvais état, et qu'il en résulte tantôt un accouchement laborieux, tantôt un avortement. On voit que Galien suppose non pas, comme Théophile, une fièvre continue, mais des fièvres qui se reproduisent à diverses reprises, et un état de cacochymie causant ces fièvres ou causé par elles. Je pense qu'il est plus naturel de rapporter, comme Théophile, *sans cause apparente* à ce qui suit et non, comme la plupart des traducteurs, à ce qui précède, et qu'il est aussi plus naturel, entre ἰσχναίνονται et θερμαίνονται appuyés l'un et l'autre par beaucoup de manuscrits, de choisir le premier.

57. Καταμηνίων γενομένων πλειόνων, νοῦσοι ξυμβαίνουσι, καὶ, μὴ γινομένων, ἀπὸ τῆς ὑστέρης γίνονται νοῦσοι.

58. Ἐπὶ ἀρχῷ φλεγμαίνοντι, καὶ ὑστέρῃ φλεγμαινούσῃ, στραγγουρίη ἐπιγίνεται, καὶ ἐπὶ νεφροῖσιν ἐμπύοισι στραγγουρίη ἐπιγίνεται, ἐπὶ δὲ ἥπατι φλεγμαίνοντι λὺγξ ἐπιγίνεται.

59. Γυνὴ ἢν μὴ λαμβάνῃ ἐν γαστρὶ, βούλῃ δὲ εἰδέναι εἰ λήψεται, περ καλύψας ἱματίοισι, θυμία κάτω· κῆν μὲν πορεύεσθαι δοκέῃ ἡ ὀδμὴ διὰ τοῦ σώματος ἐς τὰς ῥῖνας καὶ ἐς τὸ στόμα, γίνωσκε ὅτι αὐτὴ οὐ δι' ἑωυτὴν ἄγονός ἐστιν.

60. Ἢν γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ αἱ καθάρσιες πορεύωνται, ἀδύνατον τὸ ἔμβρυον ὑγιαίνειν.

61. Ἢν γυναικὶ αἱ καθάρσιες μὴ πορεύωνται, μήτε φρίκης, μήτε πυρετοῦ ἐπιγινομένου, ἆσαι δὲ αὐτῇ προσπίπτωσι, λογίζου ταύτην ἐν γαστρὶ ἔχειν.

62. Ὁκόσαι ψυχρὰς καὶ πυκνὰς τὰς μήτρας ἔχουσιν, οὐ κυΐσκουσιν· καὶ ὁκόσαι καθύγρους ἔχουσι τὰς μήτρας, οὐ κυΐσκουσιν, ἀποσβέννυται γὰρ ὁ γόνος· καὶ ὁκόσαι ξηρὰς μᾶλλον καὶ περικαέας, ἐνδείῃ γὰρ τῆς τροφῆς φθείρεται τὸ σπέρμα· ὁκόσαι δὲ ἐξ ἀμφοτέρων τὴν κρᾶσιν ἔχουσι ξύμμετρον, αἱ τοιαῦται ἐπίτεκνοι γίνονται.

57. Les règles étant trop abondantes, il survient des maladies; les règles ne coulant pas, les maladies qui naissent viennent de la matrice.

58. Dans l'inflammation du rectum et dans celle de la matrice, il survient de la strangurie, ainsi que dans la suppuration des reins; dans l'inflammation du foie, il survient du hoquet.

59. Quand une femme ne conçoit pas, et que vous voulez savoir si elle peut concevoir, enveloppez-la de couvertures, et brûlez sous elle des parfums : si l'odeur semble arriver à travers le corps jusqu'aux narines et à la bouche, sachez qu'elle n'est pas stérile de son fait (*Voy.* De la Superfétation et Des Femmes stériles).

60. Si, chez une femme enceinte, les règles coulent, il est impossible que l'enfant se porte bien.

61. Si, chez une femme, les règles manquent sans qu'il lui soit survenu ni frisson ni fièvre, si, de plus, elle a des nausées, comptez qu'elle est enceinte.

62. Les femmes qui ont la matrice froide et dense, ne conçoivent pas; il en est de même de celles qui l'ont trop humide, car le sperme s'y éteint; celles qui l'ont plutôt sèche et ardente ne conçoivent pas non plus, car le sperme s'y détruit

63. Παραπλησίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἀῤῥένων· ἢ γὰρ διὰ τὴν ἀραιότητα τοῦ σώματος τὸ πνεῦμα ἔξω φέρεται πρὸς τὸ μὴ παραπέμπειν τὸ σπέρμα· ἢ διὰ τὴν πυκνότητα τὸ ὑγρὸν οὐ διαχωρέει ἔξω· ἢ διὰ τὴν ψυχρότητα οὐκ ἐκπυροῦται, ὥστε ἀθροίζεσθαι πρὸς τὸν τόπον τοῦτον· ἢ διὰ τὴν θερμασίην τὸ αὐτὸ τοῦτο γίνεται.

64. Γάλα διδόναι κεφαλαλγέουσι κακόν· κακὸν δὲ καὶ πυρεταίνουσι, καὶ οἷσιν ὑποχόνδρια μετέωρα καὶ διαβορβορύζοντα, καὶ τοῖσι διψώδεσι· κακὸν δὲ, καὶ οἷσι χολώδεες αἱ ὑποχωρήσιες ἐν ὀξέσι πυρετοῖσιν ἐοῦσι, καὶ οἷσιν αἵματος πολλοῦ διαχώρησις γέγονεν· ἁρμόζει δὲ φθινώδεσι μὴ λίην πολλῷ πυρέσσουσιν· διδόναι δὲ καὶ ἐν πυρετοισι μακροῖσι βληχροῖσι, μηδενὸς τῶν προειρημένων σημείων παρεόντος, παρὰ λόγον δὲ ἐκτετηκότων.

[1] Galien se demande ce que signifie ἐξ ἀμφοτέρων, Hippocrate ayant énoncé non pas deux mais quatre dispositions, la froideur, la densité, l'humidité et la sécheresse ; il dit qu'il faut prendre deux à deux ces quatre dispositions, dont la réunion forme le juste tempérament (κρᾶσις), et que c'est ainsi que ἐξ ἀμφοτέρων doit être entendu..

[2] L'aph. 63 est, d'après Galien, une interpolation. « Quelques-uns, dit-il, ont ajouté, sur les mâles, un autre aphorisme dont le commencement est παραπλησίως δέ. Mais les plus renommés parmi les interprètes des *Aphorismes* disent que manifestement il est très loin de la pensée et du style d'Hippocrate. »

[3] Galien dit, en combattant cette partie de l'aph., que le

faute d'aliment; mais celles qui l'ont dans un juste tempérament, entre ces extrêmes [1], sont fécondes.

63. Il en est de même des hommes [2] : ou bien, le corps étant lâche, le pneuma se dissipe au dehors, et ne pousse pas la semence [3]; ou bien, le corps étant dense, le liquide ne peut sortir [4]; ou bien, le corps étant froid, la semence ne s'échauffe pas assez pour se réunir dans ce lieu (*le lieu qui doit la recevoir*) [5]; ou bien, le corps étant chaud, il en résulte le même effet.

64. Il est mauvais de donner du lait dans les céphalalgies; mauvais aussi d'en donner aux fébricitants, à ceux dont les hypochondres sont ou gonflés ou pleins de borborygmes, et à ceux qui ont de la soif; mauvais encore à ceux qui ont des déjections bilieuses dans des fièvres aiguës, et à

sperme est lancé par la contraction des organes séminaux, et non par le *pneuma*.

[4] Galien dit que, si τὸ ὑγρὸν ne signifie pas le sperme, la phrase est inintelligible; mais que, si τὸ ὑγρὸν signifie le sperme, la proposition est fausse, attendu que ce qui empêche le sperme d'être porté au dehors, c'est non la densité du corps entier, mais quelque obstacle dans les organes génitaux.

[5] Galien dit que l'auteur n'a pas indiqué quel est le lieu où se rassemble le sperme, et qu'il l'a laissé à deviner, bien que, par incorrection, il ait mis le pronom τοῦτον, qui semble se référer à quelque chose déjà énoncé.

65. Ὁκόσοισιν οἰδήματα ἐφ' ἕλκεσι φαίνεται, οὐ μάλα σπῶνται, οὐδὲ μαίνονται· τουτέων δὲ ἀφανισθέντων ἐξαίφνης, τοῖσι μὲν ὄπισθεν σπασμοὶ, τέτανοι, τοῖσι δὲ ἔμπροσθεν μανίαι, ὀδύναι πλευροῦ ὀξεῖαι, ἢ ἐμπύησις, ἢ δυσεντερίη, ἢν ἐρυθρὰ μᾶλλον ᾖ τὰ οἰδήματα.

[1] Galien dit : « Pourquoi Hippocrate a-t-il mis λίην πολλῷ? il suffisait de mettre πολλῷ sans λίην; est-ce qu'il défend le lait à ceux qui n'ont qu'une *grande* fièvre, ou bien le défend-il seulement à ceux qui ont une *très grande* fièvre, ou bien λίην a-t-il été intercalé par quelqu'un, comme tant d'autres choses ? »

[2] Galien dit que dans cet aph. on ne sait si l'auteur a compris les plaies des membres; et que, s'il l'a fait, la proposition a besoin de restrictions, attendu que des plaies de la partie antérieure des membres peuvent donner lieu à des tétanos. Cette objection de Galien doit être étendue davantage, et il faut dire que nous ne comprenons aucunement comment, des plaies étant situées à la partie postérieure ou antérieure du corps, la disparition du gonflement qui les accompagne, produira dans le premier cas des spasmes et des tétanos, dans le second la manie, une douleur aiguë du côté, etc. M. Nasse (*De insania commentatio secundum libros hippocraticos*) a senti cette difficulté : De hoc aphorismo fateamur necesse est, eum, uti nunc legitur, medicis hujus temporis non satis clarum esse; nam vix bene explicari potest, quomodo fieri possit, ut, si vulneribus affectis in parte postica tumores exorti celeriter evanescant, convulsiones et tetani, sin vero in anteriore parte, insania, si rubri tumores, dysenteria etc. sequi possit. Forsitan quæ altera pars aphorismi indicare vult, ita intel-

ceux qui rendent beaucoup de sang par le bas; mais il convient à des phthisiques n'ayant pas une très-grande fièvre [1]; on en donnera aussi dans les fièvres lentes et de longue durée, quand il n'existe aucun des symptômes énoncés plus haut, mais quand la consomption est excessive.

65. Ceux dont les plaies s'accompagnent de gonflement ne sont guère exposés aux convulsions ni au délire; mais, le gonflement disparaissant tout-à-coup, il survient, en cas de plaies situées par derrière, des convulsions, le tétanos; en cas de plaies situées par devant, du délire, des douleurs de côté aiguës, ou de la suppuration, ou la dysenterie si la tumeur tirait sur le rouge [2] (Ép. II, 3).

ligenda sunt : Vulnera in anteriorem partem corporis, in caput, illata, furorem producunt, in posteriore autem parte si inveniuntur, medulla spinali læsa, convulsiones et tetanum indicant. Verumtamen, quia hoc modo non omnia eclarescunt, aphorismum nostrum adhuc inter obscuros referre licet (p. 13).

Cet aphorisme se trouve Épid. II, 3, in fine : outre quelques différences qui n'importent pas ici, on y lit οἷσι μὲν ἐς τὰ ὄπισθεν au lieu de τοῖσι μὲν ὄπισθεν, et οἷσι δὲ ἐς τοὔμπροσθεν au lieu de τοῖσι δὲ ἔμπροσθεν. Cette variante m'a suggéré d'interpréter l'aphorisme de la manière suivante : Il survient, dans les cas où le transport se fait sur les parties postérieures, des convulsions, des tétanos, dans les cas où le transport se fait sur les parties antérieures, le délire, des douleurs de côté ai-

66. Ἢν, τραυμάτων ἰσχυρῶν ἐόντων καὶ πονηρῶν, οἴδημα μὴ φαίνηται, μέγα κακόν.

67. Τὰ χαῦνα, χρηστὰ, τὰ ἔνωμα, κακά.

68. Τῷ τὰ ὄπισθεν τῆς κεφαλῆς ὀδυνωμένῳ ἡ ἐν μετώπῳ ὀρθίη φλὲψ τμηθεῖσα, ὠφελέει.

69. Ῥίγεα ἄρχεται, γυναιξὶ μὲν ἐξ ὀσφύος μᾶλλον

guës, etc. C'est-à-dire que la métastase attaquera dans le premier cas la moëlle épinière, dans le second la tête, la plèvre, etc. Cette explication lève, ce me semble, les difficultés médicales; cependant je n'ai pas voulu l'introduire dans l'aphorisme, d'un côté parce que le texte s'y refuse, et parce que Galien a donné son assentiment au sens qui ne paraît pas plausible, de l'autre parce que le texte du passage correspondant dans Épid. II, 3, tout en admettant l'interprétation que je propose, n'exclut pas formellement celle qui a été de tout temps acceptée pour cet aphorisme.

[2] Cet aph. est d'une rédaction obscure. Galien dit : « Les frissons ne commencent pas par les parties antérieures, parce qu'elles sont plus chaudes que les parties postérieures. Hippocrate donne comme caractère de ces parties la rareté du derme, et comme caractère de cette *rareté* l'abondance des poils. » De son côté Théophile dit : « On se demandera pourquoi les parties postérieures sont froides, et les antérieures plus chaudes. Hippocrate répond : parce que celles-ci ont la peau plus *rare*; or, la *rareté* provient de la chaleur; les poils montrent que la peau est plus *rare*; et les poils en général naissent dans les parties antérieures, uniquement par la laxité des pores. » Théophile ajoute qu'il s'agit non des frissons avec tremblement et refroidissement, mais des refroidissements

66. Si, après des blessures considérables et graves, il ne se manifeste pas de gonflement, c'est un grand mal (Ép. II, 3).

67. [Dans les parties gonflées], la mollesse est favorable, la dureté est mauvaise (Ép. II, 3).

68. Une personne souffrant à la partie postérieure de la tête est soulagée par l'ouverture de la veine perpendiculaire du front (Ép. VI, 2).

69. Les frissons commencent, chez les femmes, dans les lombes de préférence, et gagnent la tête par le dos; chez les hommes aussi, plutôt dans les parties postérieures que dans les parties antérieures du corps, par exemple plutôt qu'aux avant-bras et aux cuisses; les hommes ont la peau rare, ce que montrent les poils qui y croissent [1] (Ép. II, 3; Ép. VI, 3).

seulement (περιψύξεις). En résumé, Galien et Théophile entendent ainsi l'aph. : Les femmes ont les frissons dans les lombes et le dos; les hommes les ont plutôt en arrière qu'en devant du corps; cela tient à ce que le frisson attaque de préférence les parties plus froides; le derrière du corps est plus froid que le devant; car, ainsi que le montre l'abondance des poils, la peau est plus *rare* dans lesparties antérieures, et la *rareté* de la peau est un indice de chaleur. Quelque répugnance que j'aie à me séparer des commentateurs anciens, néanmoins je ne puis ici admettre leur explication. Elle me semble renfermer une contradiction implicite : en effet, d'a-

καὶ διὰ νώτου ἐς κεφαλήν· ἀτὰρ καὶ ἀνδράσι μᾶλλον ὄπισθεν, ἢ ἔμπροσθεν τοῦ σώματος, οἷον ἀπὸ πήχεων καὶ μηρῶν· ἀτὰρ καὶ τὸ δέρμα ἀραιὸν ἔχουσι, δηλοῖ δὲ τοῦτο ἡ θρίξ.

70. Οἱ ὑπὸ τεταρταίων ἁλισκόμενοι ὑπὸ σπασμοῦ οὐ πάνυ τι ἁλίσκονται· ἢν δὲ ἁλίσκωνται πρότερον, εἶτα ἐπιγένηται τεταρταῖος, παύονται.

71. Ὁκόσοισι δέρματα περιτείνεται καρφαλέα καὶ σκληρὰ, ἄνευ ἱδρῶτος τελευτῶσιν· ὁκόσοισι δὲ χαλαρὰ καὶ ἀραιὰ, σὺν ἱδρῶτι τελευτῶσιν.

72. Οἱ ἰκτεριώδεες οὐ πάνυ τι πνευματώδεές εἰσιν.

ΤΜΗΜΑ ΕΚΤΟΝ.

1. Ἐν τῇσι χρονίῃσι λειεντερίῃσιν ὀξυρεγμίη ἐπιγινομένη, μὴ γενομένη πρότερον, σημεῖον ἀγαθόν.

2. Οἷσι ῥῖνες ὑγρότεραι φύσει, καὶ ἡ γονὴ ὑγροτέρη, ὑγιαίνουσι νοσηρότερον· οἷσι δὲ τἀναντία, ὑγιεινότερον.

près eux, la région antérieure, plus velue, par conséquent plus rare, par conséquent plus chaude, est moins affectée du frisson que la postérieure ; mais dans l'explication de Galien et de Théophile, il faut faire abstraction de la femme, dont le tronc est glabre aussi bien en devant qu'en arrière. Je pense donc qu'il s'agit ici uniquement d'une remarque sur la plus grande *rareté* de la peau chez l'homme que chez la femme, rareté manifestée par l'abondance des poils. C'est aussi le sens qu'ont adopté MM. Lallemand et Pappas. De cette manière, l'aph. se-

70. Les personnes prises de fièvre quarte ne sont guère prises de spasme ; et, se trouvant affectées préalablement de spasme, elles en sont délivrées par la fièvre quarte, si celle-ci survient subséquemment (Ép. VI, 6).

71. Les malades dont la peau est tendue, aride et dure, meurent sans sueur ; ceux dont la peau est lâche et rare meurent avec sueur [1] (Ép. VI).

72. Les ictériques ne sont guère affectés de flatuosités.

SIXIÈME SECTION.

1. Dans les lienteries chroniques, les rapports aigres qui surviennent, lorsqu'il n'en existait pas préalablement, sont un signe favorable (Ép. II, 2).

2. Ceux dont les narines sont naturellement

rait composé de deux parties indépendantes et accidentellement accolées, l'une relative aux frissons chez la femme et l'homme, l'autre à la différence de *rareté* de la peau dans l'un et l'autre sexe. Quant à *οἷον ἀπὸ πήχεων καὶ μηρῶν*, d'après les traducteurs cela signifie que chez les hommes le frisson commence par les avant-bras et les cuisses. C'est aussi le sens que j'ai suivi dans l'édit. in-8°; mais, en relisant ceci, les mots se sont présentés à moi dans uns autre combinaison, et j'ai modifié en conséquence la traduction.

[1] D'après Galien τελευτῶσιν signifie la mort ; mais, d'après Théophile, cela signifie la terminaison par la guérison ou la mort.

3. Ἐν τῇσι μακρῇσι δυσεντερίῃσιν αἱ ἀποσιτίαι, κακόν· καὶ ξὺν πυρετῷ, κάκιον.

4. Τὰ περιμάδαρα ἕλκεα, κακοήθεα.

5. Τῶν ὀδυνέων ἐν πλευρῇσι, καὶ ἐν στήθεσι, καὶ ἐν τοῖσιν ἄλλοισι μέρεσιν, ἢν μέγα διαφέρωσι, καταμαθητέον.

6. Τὰ νεφριτικὰ, καὶ ὁκόσα κατὰ τὴν κύστιν, ἐργωδῶς ὑγιάζεται τοῖσι πρεσβύτῃσιν.

[1] D'après Galien, περιμάδαρα signifie ou la chûte des poils dans le voisinage de l'ulcère, ou celle d'écailles superficielles qui se détachent de la peau. M. Chailly met *ulcères très lisses*, par opposition à *ulcères mamelonnés*, lesquels sont de bon caractère.

[2] Galien explique καταμαθητέον par ἐπισκεπτέον, *observez*. Il remarque que dans cet aph. Hippocrate conseille d'*observer* les différences d'intensité que présentent les douleurs dans une même partie, ou peut-être d'une façon plus générale les différences tant d'intensité que de nature; et il cite, entre autres exemples, la douleur de poitrine qui, pongitive ou non pongitive, indique que la plèvre est ou n'est pas affectée. Ces raisonnements de Galien sont pénibles; l'aph. reste bien vague; et on se rend mal compte du génitif τῶν ὀδυνέων Je crois qu'il y a une meilleure explication à donner; et c'est celle d'Opsopœus. On ne contestera pas que le plus sûr commentaire d'un passage hippocratique soit un passage parallèle dans un autre livre hippocratique. Or, comme l'a remarqué Opsopœus, notre aph. se trouve sous une forme plus pleine Ép. II, sect. 7, à la fin : Τῶν ὀδυνέων καὶ ἐν πλευρῇσι καὶ στήθει καὶ τοῖσιν ἄλλοισι τὰς ὥρας εἰ μέγα διαφέρουσι καταμαθητέον· ὅτι, ὅταν βέλτιον ἴσχωσιν, αὖθις κάκιον ἴσχουσιν, οὐχ ἁμαρτάνοντες. *Il*

humides, et dont le sperme est aqueux, ont une santé plus débile; dans des conditions contraires, la santé est plus robuste (Ép. VI, 6).

3. Dans les longues dysenteries, il est mauvais qu'il y ait anorexie, et encore plus mauvais qu'il y ait anorexie et fièvre (Ép. VI, 8).

4. Les ulcères autour desquels le poil tombe sont de mauvaise nature [1] (Ép. VI, 8).

5. Dans les douleurs de côté, de poitrine ou d'autres parties, observez si les malades offrent de grandes différences [suivant les heures] [2] (Ép. VI, 7).

6. Les affections des reins et celles de la vessie se guérissent difficilement chez les vieillards.

faut observer si les douleurs du côté, de la poitrine et des autres parties présentent, quant aux heures, de grandes différences, parce que, après avoir été mieux, les malades se trouvent de nouveau plus mal, sans qu'il y ait faute commise. Voilà la véritable explication de notre aphorisme, dans lequel il faut donner à διαφέρωσι pour sujet non *les douleurs* comme le fait Galien, mais *les malades* comme le fait Opsopœus, qui traduit : Doloribus et laterum et pectorum cæterarumque partium, an *ægri* multum differant, perdiscendum est. On peut supposer même que dans notre aphorisme τας ὥρας, sans lequel on ne justifie guère le génitif τῶν ὀδυνέων, a été omis par une faute du premier βιβλιογράφος, c'est-à-dire par une faute existant déjà dans les exemplaires que les plus anciens commentateurs alexandrins avaient dans les mains.

7. Τὰ ἀλγήματα τὰ κατὰ τὴν κοιλίην γινόμενα, τὰ μὲν μετέωρα κουφότερα, τὰ δὲ μὴ μετέωρα, ἰσχυρότερα.

8. Τοῖσιν ὑδρωπικοῖσι τὰ γινόμενα ἕλκεα ἐν τῷ σώματι, οὐ ῥηϊδίως ὑγιάζεται.

9. Τὰ πλατέα ἐξανθήματα, οὐ πάνυ τι κνησμώδεα.

10. Κεφαλὴν πονέοντι καὶ περιωδυνέοντι, πῦον, ἢ ὕδωρ, ἢ αἷμα ῥυὲν κατὰ τὰς ῥῖνας, ἢ κατὰ τὸ στόμα, ἢ κατὰ τὰ ὦτα, λύει τὸ νούσημα.

11. Τοῖσι μελαγχολικοῖσι, καὶ τοῖσι νεφριτικοῖσιν αἱμοῤῥοΐδες ἐπιγινόμεναι, ἀγαθόν.

12. Τῷ ἰηθέντι χρονίας αἱμοῤῥοΐδας, ἢν μὴ μία φυλαχθῇ, κίνδυνος ὕδρωπα ἐπιγενέσθαι ἢ φθίσιν.

13. Ὑπὸ λυγμοῦ ἐχομένῳ πταρμοὶ ἐπιγενόμενοι λύουσι τὸν λυγμόν.

14. Ὑπὸ ὕδρωπος ἐχομένῳ, κατὰ τὰς φλέβας ἐς τὴν κοιλίην ὕδατος ῥυέντος, λύσις.

15. Ὑπὸ διαῤῥοίης ἐχομένῳ μακρῆς ἀπὸ ταυτομάτου ἔμετος ἐπιγινόμενος λύει τὴν διάῤῥοιαν.

[1] Galien dit que le péritoine est la limite des douleurs superficielles, et qu'à cette membrane commencent les douleurs profondes.

[2] Théophile dit que πονέοντι indique une douleur partielle, et περιωδυνέοντι une douleur générale de la tête. Mais περιωδυνέω signifie une douleur intense, et non une douleur générale.

7. Parmi les douleurs du ventre, les superficielles sont plus légères, les profondes sont plus graves [1].

8. Les ulcères qui surviennent chez les hydropiques se guérissent difficilement.

9. Les exanthèmes larges ne causent guère de prurit (Ép. VI, 2).

10. Dans les douleurs de tête et dans les plus violentes, un écoulement de pus, ou d'eau, ou de sang par les narines, ou par la bouche, ou par les oreilles, enlève la maladie [2] (Coa. 168).

11. Dans la mélancolie et dans les maladies des reins, l'apparition d'hémorrhoïdes est favorable.

12. Si, chez un homme guéri d'anciennes hémorrhoides, on n'en a pas laissé une, il est à craindre qu'il ne survienne hydropisie ou phthisie.

13. Le hoquet disparaît quand des éternuements surviennent.

14. Chez un hydropique, l'eau s'écoulant dans les intestins par les veines, il y a guérison (Coa. 452).

15. Le vomissement qui survient spontanément dans une longue diarrhée, la guérit.

16. Ὑπὸ πλευρίτιδος, ἢ ὑπὸ περιπλευμονίης ἐχομένῳ διάῤῥοια ἐπιγενομένη, κακόν.

17. Ὀφθαλμιῶντι, ὑπὸ διαῤῥοίης ληφθῆναι, ἀγαθόν.

18. Κύστιν διακοπέντι, ἢ ἐγκέφαλον, ἢ καρδίην, ἢ φρένας, ἢ τῶν ἐντέρων τι τῶν λεπτῶν, ἢ κοιλίην, ἢ ἧπαρ, θανατῶδες.

19. Ἐπὴν διακοπῇ ὀστέον, ἢ χονδρὸς, ἢ νεῦρον, ἢ γνάθου τὸ λεπτὸν, ἢ ἀκροποσθίη, οὔτε αὔξεται, οὔτε ξυμφύεται.

20. Ἢν ἐς τὴν κοιλίην αἷμα ἐκχυθῇ παρὰ φύσιν, ἀνάγκη ἐκπυηθῆναι.

[1] Galien explique ainsi cet aphorisme : « On a objecté que les os fracturés se réunissent ; mais si sur un animal on examine un os fracturé après la consolidation, et qu'on enlève le cal en le râclant, on reconnaît que les deux bouts de l'os ne sont pas réunis. » Ainsi, d'après Galien, Hippocrate a voulu dire que dans les solutions de continuité des os et des autres parties qu'il nomme, il n'y a pas de réunion immédiate. Mais d'abord l'observation que Galien invoque est incomplète; ce n'est qu'à un certain moment de la consolidation que le cal paraît tel que Galien le décrit; plus tard la réunion est parfaite. Or, rien ne prouve qu'Hippocrate ait fait l'observation que Galien cite, et qu'il l'ait justement faite à moitié, comme Galien lui-même. En second lieu, je remarquerai qu'Hippocrate dit non une solution de continuité en général, mais en particulier une section. Je doute donc très fort que l'explication de Galien soit bonne, mais je n'en ai aucune qui me

16. Dans une pleurésie ou une péripneumonie, la diarrhée, survenant, est fâcheuse.

17. Dans une ophthalmie, être pris de diarrhée est avantageux (Coa. 220).

18. Les plaies de la vessie, ou de l'encéphale, ou du cœur, ou du diaphragme, ou de quelqu'un des intestins grêles, ou de l'estomac, ou du foie, sont funestes (Coa. 499).

19. Dans les sections d'un os, d'un cartilage, d'une partie nerveuse, de la portion mince de la joue, du prépuce, il n'y a ni réparation ni réunion[1] (Coa. 494).

20. Du sang épanché dans le ventre[2], se transforme nécessairement en pus[3]

satisfasse. Cependant je renvoie à l'aph. qui est une répétition de celui-ci (VII, 29); on y verra ἀποκοπῇ au lieu de διακοπῇ; on pourra donc penser qu'il s'agit d'une perte de substance, d'une ablation.

[2] Quelques-uns, dit Galien, n'écrivent pas l'article : ici κοιλίη, sans article, signifie toute espèce de cavité non naturelle; avec l'article il signifie le ventre.

[3] Galien dit que ἐκπυηθῆναι, n'exprimant que la transformation en pus, est impropre; et qu'aussi quelques-uns le prennent dans l'acception de *se corrompre*, διαφθαρῆναι.

21. Τοῖσι μαινομένοισι, κιρσῶν ἢ αἱμοῤῥοΐδων ἐπιγινομένων, μανίης λύσις.

22. Ὁκόσα ῥήγματα ἐκ τοῦ νώτου ἐς τοὺς ἀγκῶνας καταβαίνει, φλεβοτομίη λύει.

23. Ἢν φόβος ἢ δυσθυμίη πουλὺν χρόνον διατελέῃ, μελαγχολικὸν τὸ τοιοῦτον.

[1] Galien dit que certains écrivent ἀλγήματα au lieu de ῥήγματα, ce qui est mieux, attendu que des *ruptures musculaires* ne peuvent descendre dans les coudes ; que, si on persiste à lire ῥήγματα, il faut entendre que les *ruptures* éprouvées dans le dos se font sentir par sympathie dans les coudes. Cet aph. est fort obscur ; voici un fait tout récent qui peut servir à l'éclaircir : « Julie Gélin, âgée de 30 ans, raconte qu'un jour elle fut prise à peu près soudainement, pendant qu'elle travaillait, d'une douleur dans tout le bras gauche ; le lendemain la douleur avait envahi tout le côté gauche du thorax jusqu'au-dessous de la région du cœur, où elle était plus violente qu'ailleurs. Aujourd'hui tout le côté gauche, depuis la partie latérale et postérieure de la tête jusqu'au-dessous de la région du cœur, y compris le bras, est fort douloureux; la malade y éprouve une sensation d'engourdissement, de brûlure, de picotement, et parfois de déchirement. Elle peut à peine soulever le bras, quelque effort qu'elle fasse. La douleur est plus vive à la partie interne et à l'avant-bras, qui, du reste, ne présente aucune contracture. Toutes les vertèbres, depuis la 1re cervicale jusqu'à la 8e ou 9e dorsale, sont très douloureuses à la pression du doigt ; et, si on presse sur les nerfs dorsaux à leur sortie du trou de conjugaison, on trouve

21. Chez les gens atteints de folie, l'apparition de varices ou d'hémorrhoïdes enlève la maladie.

22. Les brisements dans le dos qui se font sentir dans les coudes se guérissent par la saignée [1].

23. Quand la crainte ou la tristesse persistent longtemps, c'est un état mélancolique.

que ceux des 7e, 8e et 9e paires sont douloureux seulement à gauche, et qu'en outre il y a une douleur excitée à l'épigastre au moment de la pression. Dans les moments d'exaspération, la malade éprouve une sensation de froid dans tout le côté. La malade, entrée à l'Hôtel-Dieu le 30 octobre 1843, y resta, sans aucune amélioration sensible malgré le traitement, jusqu'au 5 novembre, jour où elle succomba subitement au milieu d'un accès de suffocation. L'autopsie montra les méninges de la partie supérieure de la moelle considérablement injectées dans une longueur de 25 à 26 centimètres; et la substance grise de la moelle, à partir d'au-dessous du renflement supérieur, offrant, dans une longueur de 17 à 18 centimètres, un piqueté si intense que cette substance avait pris une couleur rouge très marquée. Il y avait en même temps un peu de ramollissement (Observation de M. le docteur Maurisset. *Gazette des hôpitaux*, 30 décembre 1843). » On peut penser que notre aph. se rapporte à quelque cas de ce genre; du moins la comparaison avec l'observation ci-dessus m'a semblé propre à lui ôter le caractère d'étrangeté qu'il offre au premier coup-d'œil.

24. Ἐντέρων ἢν διακοπῇ τῶν λεπτῶν τι, οὐ ξυμφύεται.

25. Ἐρυσίπελας, ἔξωθεν καταχεόμενον, ἔσω τρέπεσθαι οὐκ ἀγαθόν· ἔσωθεν δὲ ἔξω, ἀγαθόν.

26. Ὁκόσοισιν ἂν ἐν τοῖσι καύσοισι τρόμοι γένωνται, παρακοπὴ λύει.

27. Ὁκόσοι ἔμπυοι ἢ ὑδρωπικοὶ τέμνονται ἢ καίονται, ἐκρυέντος τοῦ πύου ἢ τοῦ ὕδατος ἀθρόου, πάντως ἀπόλλυνται.

28. Εὐνοῦχοι οὐ ποδαγριῶσιν, οὐδὲ φαλακροὶ γίνονται.

29. Γυνὴ οὐ ποδαγριᾷ, ἢν μὴ τὰ καταμήνια αὐτέῃ ἐκλίπῃ.

30. Παῖς οὐ ποδαγριᾷ πρὸ τοῦ ἀφροδισιασμοῦ.

31. Ὀδύνας ὀφθαλμῶν ἀκρητοποσίη, ἢ λουτρὸν, ἢ πυρίη, ἢ φλεβοτομίη, ἢ φαρμακοποσίη λύει.

32. Τραυλοὶ ὑπὸ διαῤῥοίης μάλιστα ἁλίσκονται μακρῆς.

[1] Galien remarque que cet aph. se trouve déjà dans aph. 18, et qu'il vaudrait mieux le supprimer, ainsi que plusieurs autres.

[2] D'après Galien, qui est disposé à regarder cet aph. comme une interpolation, et Théophile, il signifie que le délire remplace le causus; mais il me semble signifier que le délire remplace les tremblements qui peuvent survenir dans le causus. Λύει ne signifie ici que *remplace* et non pas *guérit*.

[3] Galien dit que de son temps les eunuques sont sujets à la goutte, et que cela tient aux excès de table devenus habituels.

24. Si quelque partie des intestins grêles est coupée, elle ne se réunit pas [1] (Coa. 493).

25. Il est fâcheux qu'un érysipèle répandu au dehors rentre en dedans, mais avantageux que du dedans il vienne au dehors (Coa. 360).

26. Du délire fait cesser les tremblements qui surviennent dans les causus [2] (Coa. 129).

27. Les empyématiques ou les hydropiques, opérés par incision ou cautérisation, si le pus ou l'eau est évacuée tout d'un coup, périssent infailliblement.

28. Les eunuques ne deviennent ni goutteux ni chauves [3].

29. Une femme n'a pas la goutte avant que ses règles n'aient cessé [4].

30. Un jeune garçon n'a pas la goutte avant l'usage du coït.

31. Les maux d'yeux se guérissent par le vin pur, ou le bain, ou les fumigations, ou la saignée, ou la purgation.

32. Les bègues sont surtout exposés aux diarrhées de longue durée.

[4] Galien fait, pour les femmes de son temps, la même remarque que pour les eunuques.

33. Οἱ ὀξυρεγμιώδεες οὐ πάνυ τι πλευριτικοὶ γίνονται.

34. Ὁκόσοι φαλακροὶ, τουτέοισι κιρσοὶ μεγάλοι οὐ γίνονται· ὁκόσοισι δὲ φαλακροῖσιν ἐοῦσιν κιρσοὶ γίνονται, πάλιν οὗτοι γίνονται δασέες.

35. Τοῖσιν ὑδρωπικοῖσι βὴξ ἐπιγενομένη, κακόν.

36. Δυσουρίην φλεβοτομίη λύει, τάμνειν δὲ τὰς ἔσω.

37. Ὑπὸ κυνάγχης ἐχομένῳ οἰδήματα γενέσθαι ἐν τῷ βρόγχῳ ἔξω, ἀγαθόν.

38. Ὁκόσοισι κρυπτοὶ καρκίνοι γίνονται, μὴ θεραπεύειν βέλτιον· θεραπευόμενοι γὰρ ἀπόλλυνται ταχέως, μὴ θεραπευόμενοι δὲ πουλὺν χρόνον διατελέουσιν.

39. Σπασμοὶ γίνονται, ἢ ὑπὸ πληρώσιος, ἢ κενώσιος· οὕτω δὲ καὶ λυγμός.

40. Ὁκόσοισι περὶ τὸ ὑποχόνδριον πόνοι γίνονται ἄτερ φλεγμονῆς, τουτέοισι πυρετὸς ἐπιγενόμενος λύει τὸν πόνον.

[1] Quelques-uns ont traduit φαλακροὶ par *teignes rebelles*. Galien dit que, lorsque dans l'écrit d'un homme sensé on rencontre quelque chose d'étrange, on se défie d'abord de son propre jugement, puis on suppose que la proposition pourrait bien être erronée; ce qui arrive ici, ajoute-t-il, car la calvitie est une affection incurable. Aussi des commentateurs avaient pensé que φαλάκρωσις était ici pour μαδάρωσις, mot qui exprime les affections appelées *ophiase*, *alopécie*. Dans ce cas, dit-il, des varices pourraient avoir une action utile.

[2] Galien dit que, pour rendre cet aph. irréprochable, il faudrait y ajouter la conjonction καὶ de cette façon : δυσουρίην καὶ

33. Les personnes sujettes aux rapports acides ne contractent guère la pleurésie.

34. Chez les chauves, il ne survient pas, ordinairement, de grosses varices ; s'il en survient, les cheveux repoussent [1].

35. Chez les hydropiques, la toux, survenant, est fâcheuse.

36. La saignée guérit la dysurie [2] ; ouvrir les veines internes.

37. Dans une angine, il est bon qu'il survienne un gonflement externe du cou.

38. Il vaut mieux ne faire aucun traitement aux personnes atteintes de cancers occultes [3] ; car, si on les traite, elles meurent rapidement ; si on ne les traite pas, leur vie se prolonge.

39. Les spasmes viennent ou de plénitude ou de vacuité ; il en est de même du hoquet.

40. Chez ceux dont l'hypochondre devient douloureux sans inflammation, la fièvre, survenant, dissipe la douleur (Aph. VII, 52. Coa. 440).

φλεβοτομίη λύει, *il est des cas* (καὶ) *où la saignée fait cesser la dysurie*. Galien est disposé à regarder cet aph. comme une interpolation.

[3] Galien dit que κρυπτοὶ signifie ou un cancer non ulcéré, ou un cancer situé dans la profondeur des parties.

41. Ὁκόσοισι διάπυόν τι ἐὸν ἐν τῷ σώματι μὴ διασημαίνει, τουτέοισι διὰ παχύτητα τοῦ τόπου οὐ διασημαίνει.

42. Ἐν τοῖσιν ἰκτερικοῖσι τὸ ἧπαρ σκληρὸν γενέσθαι, πονηρόν.

43. Ὁκόσοι σπληνώδεες ὑπὸ δυσεντερίης ἁλίσκονται, τουτέοισιν, ἐπιγενομένης μακρῆς τῆς δυσεντερίης, ὕδρωψ ἐπιγίνεται, ἢ λειεντερίη, καὶ ἀπόλλυνται.

44. Ὁκόσοισιν ἐκ στραγγουρίης εἰλεοὶ γίνονται, ἐν

[1] J'ai supprimé, dans vulg., τοῦ πύου ἢ, sans manuscrit il est vrai, mais fondé sur le comment. de Galien, que voici : « Cet aph. est écrit de deux façons, et on en donne aussi deux explications. Le fait est que les deux leçons et les deux explications sont raisonnables : la densité du pus et l'épaisseur de la partie masquent souvent le diagnostic d'une collection purulente. C'est donc avec raison que quelques-uns ont écrit : *à cause de l'épaisseur de la partie*, et d'autres, *à cause de la densité du pus.* » Ce commentaire me paraît prouver que les anciens exemplaires portaient les uns τοῦ πύου, les autres τοῦ τόπου, et non pas les deux réunis ; cette réunion est due aux copistes et a été dictée par le commentaire même de Galien. Il est indifférent de supprimer τοῦ πύου ou τοῦ τόπου ; car, ainsi qu'on le voit, les exemplaires et les commentateurs se partageaient. Dans le traité Des articul., t. IV, p. 174, l. 7, la difficulté du diagnostic est attribuée à l'épaisseur de la partie, dans la Coaque 275, à la densité du pus. J'ai supprimé l'un des deux ; et, en me décidant à garder τοῦ τόπου, j'ai été guidé par le passage du traité Des articul., où la difficulté du diagnostic est attribuée *à l'épaisseur de la partie.*

41. Quand du pus existe en quelque point du corps sans se manifester, cela tient à l'épaisseur de la partie [1] (Coa. 275.)

42. Chez les ictériques, il est fâcheux que le foie devienne dur.

43. Dans les affections de la rate, si les malades sont pris de dysenterie, et que cette dysenterie se prolonge, il survient une hydropisie ou une lienterie, et ils succombent [2] (Coa. 457).

44. Les malades qui, à la suite d'une strangurie, sont atteints d'iléus, périssent en sept jours, à moins que, la fièvre étant survenue, l'urine ne coule en abondance [3] (Coa. 465).

[2] Cet aph. paraît en contradiction avec l'aph. 48, où il est dit que la dysenterie est bonne dans les affections de la rate ; mais Galien les concilie en remarquant que, dans les affections de la rate, si une dysenterie *courte* est bonne, une dysenterie *longue* est mauvaise.

[3] Galien combat cet aphorisme. Cet *iléus*, résultat de la strangurie, avait été attribué par certains commentateurs à la présence d'humeurs épaisses ou visqueuses; cela lui paraît peu vraisemblable, et il ajoute qu'il a vu un grand nombre de rétentions d'urines, dont plusieurs mortelles, sans qu'il y eût pour cela *iléus*. D'autres commentateurs avaient dit, avec moins de raison encore, suivant lui, que la fièvre qui survenait était favorable à l'iléus : il pense que la fièvre, loin de soulager un iléus, l'aggraverait; il conclut que, dans ces

ἑπτὰ ἡμέρῃσιν ἀπόλλυνται, ἢν μὴ, πυρετοῦ ἐπιγενομένου, ἅλις τὸ οὖρον ῥυῇ.

45. Ἕλκεα ὁκόσα ἐνιαύσια γίνεται, ἢ μακρότερον χρόνον ἴσχει, ἀνάγκη ὀστέον ἀφίστασθαι, καὶ τὰς οὐλὰς κοίλας γίνεσθαι.

46. Ὁκόσοι ὕϐοὶ ἐξ ἄσθματος ἢ βηχὸς γίνονται πρὸ τῆς ἥϐης, ἀπόλλυνται.

47. Ὁκόσοισι φλεϐοτομίη ἢ φαρμακείη ξυμφέρει, τουτέους προσῆκον τοῦ ἦρος φλεϐοτομεῖν, ἢ φαρμακεύειν.

48. Τοῖσι σπληνώδεσι δυσεντερίη ἐπιγενομένη, ἀγαθόν.

49. Ὁκόσα ποδαγρικὰ νουσήματα γίνεται, ταῦτα ἀποφλεγμήναντα ἐν τεσσαράκοντα ἡμέρῃσιν ἀποκαθίσταται.

50. Ὁκόσοισιν ἂν ὁ ἐγκέφαλος διακοπῇ, τουτέοισιν ἀνάγκη πυρετὸν καὶ χολῆς ἔμετον ἐπιγίνεσθαι.

51. Ὁκόσοισιν ὑγιαίνουσιν ὀδύναι γίνονται ἐξαίφνης ἐν

difficultés, il vaut mieux renoncer à comprendre l'aphorisme. M. Lallemand fait la remarque suivante : « Dans la strangurie la fièvre est due, ainsi que les violentes coliques, à l'accumulation de l'urine dans la vessie, les uretères, etc. Il n'est donc pas étonnant que l'abondante émission de ce liquide dissipe les accidents; mais c'est la diminution de la strangurie qui amène cette évacuation copieuse, et non l'apparition de la fièvre. » A cette observation de M. Lallemand j'ajouterai que par *iléus* il faut sans doute entendre les douleurs de ventre, la constipation et même les vomissements qui peuvent accompagner une rétention d'urine.

45. Quand des ulcères durent un an ou plus, nécessairement l'os s'exfolie, et les cicatrices sont enfoncées.

46. Ceux qui deviennent bossus à la suite d'asthme ou de toux avant la puberté, périssent[1].

47. Ceux à qui la saignée ou la purgation convient, doivent être saignés ou purgés au printemps.

48. Dans les affections de la rate, la dysenterie, survenant, est favorable (Coa. 457).

49. Dans les affections goutteuses, l'inflammation tombe et se dissipe en quarante jours.

50. Les plaies de l'encéphale sont nécessairement suivies de fièvre et de vomissement de bile (Coa. 490).

51. Ceux qui, en santé, sont pris de douleurs soudaines dans la tête, gisent privés subitement de la parole et ont la respiration stertoreuse, ceux-là périssent en sept jours, à moins que la fièvre ne survienne.

[1] M. Chailly met la virgule avant πρὸ τῆς ἥϐης et traduit : *périssent* avant la puberté. Mais Galien la plaçait autrement, car, dans son commentaire, on lit : « Hippocrate dit que ceux qui deviennent bossus avant la puberté (τοὺς πρὸ τῆς ἥϐης ὑϐωθέντας) périssent promptement. »

τῇ κεφαλῇ, καὶ παραχρῆμα ἄφωνοι κεῖνται, καὶ ῥέγκουσιν, ἀπόλλυνται ἐν ἑπτὰ ἡμέρησιν, ἢν μὴ πυρετὸς ἐπιλάβῃ.

52. Σκοπεῖν δὲ χρὴ καὶ τὰς ὑποφάσιας τῶν ὀφθαλμῶν ἐν τοῖσιν ὕπνοισιν· ἢν γάρ τι ὑποφαίνηται, ξυμβαλλομένων τῶν βλεφάρων, τοῦ λευκοῦ μὴ ἐκ διαῤῥοίης ἐόντι ἢ φαρμακοποσίης, φλαῦρον τὸ σημεῖον καὶ θανατῶδες σφόδρα.

53. Αἱ παραφροσύναι αἱ μὲν μετὰ γέλωτος γινόμεναι, ἀσφαλέστεραι· αἱ δὲ μετὰ σπουδῆς, ἐπισφαλέστεραι.

54. Ἐν τοῖσιν ὀξέσι πάθεσι τοῖσι μετὰ πυρετοῦ αἱ κλαυθμώδεες ἀναπνοαὶ, κακαί.

55. Τὰ ποδαγρικὰ τοῦ ἦρος καὶ τοῦ φθινοπώρου κινέεται ὡς ἐπὶ τὸ πουλύ.

56. Τοῖσι μελαγχολικοῖσι νουσήμασιν ἐς τάδε ἐπικίνδυνοι αἱ ἀποσκήψιες· ἢ ἀπόπληξιν τοῦ σώματος, ἢ σπασμὸν, ἢ μανίην, ἢ τύφλωσιν σημαίνουσιν.

57. Ἀπόπληκτοι [2] δὲ μάλιστα γίνονται ἡλικίῃ τῇ ἀπὸ τεσσαράκοντα ἐτέων ἄχρις ἑξήκοντα.

58. Ἢν ἐπίπλοον ἐκπέσῃ, ἀνάγκη ἀποσαπῆναι.

59. Ὁκόσοισιν ὑπὸ ἰσχιάδος ἐνοχλουμένοισιν ἐξίσταται τὸ ἰσχίον, καὶ πάλιν ἐμπίπτει, τουτέοισι μύξαι ἐπιγίνονται.

60. Ὁκόσοισιν ὑπὸ ἰσχιάδος ἐνοχλουμένοισι χρονίης τὸ ἰσχίον ἐξίσταται, τουτέοισι τήκεται τὸ σκέλος, καὶ χωλοῦνται, ἢν μὴ καυθέωσιν.

52. Il faut aussi considérer ce qui se laisse voir des yeux pendant le sommeil ; si, les paupières abaissées, une portion du blanc de l'œil se laisse voir sans qu'il y ait eu auparavant diarrhée ou purgation, c'est un signe mauvais et très-funeste (Pronostic, t. II, p. 117).

53. Les délires gais sont moins dangereux que les délires sérieux.

54. Dans les maladies aiguës accompagnées de fièvre, la respiration singultueuse est mauvaise.

55. Les affections goutteuses se mettent en mouvement, surtout au printemps et à l'automne.

56. Dans les maladies mélancoliques, les déplacements [de l'atrabile] font craindre des maladies de ce genre : l'apoplexie, le spasme, la folie, la cécité.

57. L'apoplexie survient surtout depuis l'âge de quarante ans jusqu'à celui de soixante.

58. Si l'épiploon est sorti, il tombe nécessairement en pourriture (Coa. 492).

59. Quand, chez les malades atteints de coxalgie, la cuisse sort et puis rentre, il se forme des mucosités.

60. Quand la cuisse sort chez les malades atteints de coxalgie ancienne, le membre inférieur

ΤΜΗΜΑ ΕΒΔΟΜΟΝ.

1. Ἐν τοῖσιν ὀξέσι νουσήμασι ψύξις ἀκρωτηρίων, κακόν.

2. Ἐπὶ ὀστέῳ νοσέοντι σὰρξ πελιδνὴ, κακόν.

3. Ἐπὶ ἐμέτῳ λύγξ καὶ ὀφθαλμοὶ ἐρυθροὶ, κακόν.

4. Ἐπὶ ἱδρῶτι φρίκη, οὐ χρηστόν.

5. Ἐπὶ μανίῃ δυσεντερίη, ἢ ὕδρωψ, ἢ ἔκστασις, ἀγαθόν.

6. Ἐν νούσῳ πολυχρονίῃ ἀσιτίη καὶ ἄκρητοι ὑποχωρήσιες, κακόν.

7. Ἐκ πολυποσίης ῥῖγος καὶ παραφροσύνη, κακόν.

8. Ἐπὶ φύματος ἔσω ῥήξει ἔκλυσις, ἔμετος, καὶ λειποψυχίη γίνεται.

9. Ἐπὶ αἵματος ῥύσει παραφροσύνη ἢ σπασμὸς, κακόν.

10. Ἐπὶ εἰλεῷ ἔμετος, ἢ λύγξ, ἢ σπασμὸς, ἢ παραφροσύνη, κακόν.

s'atrophie, et ils deviennent boîteux, à moins qu'ils ne soient cautérisés.

SEPTIÈME SECTION.

1. Dans les maladies aiguës, le refroidissement des extrémités est fâcheux.

2. Sur un os malade, une chair livide est mauvaise.

3. Avec le vomissement, le hoquet et la rougeur des yeux sont de mauvais signes.

4. Avec la sueur, le frissonnement n'a rien de bon.

5. Dans la folie, dysenterie, hydropisie, transport au cerveau, augures favorables.

6. Dans une maladie de longue durée, l'inappétence et des déjections intempérées sont de mauvais signes.

7. Après un excès de boisson, frisson et délire, signe fâcheux.

8. La rupture d'un abcès au-dedans produit la résolution des forces, le vomissement et la lipothymie.

9. Dans une hémorrhagie, le délire ou le spasme sont fâcheux.

10. Dans un iléus, le vomissement ou le hoquet,

11. Ἐπὶ πλευρίτιδι περιπλευμονίη, κακόν.

12. Ἐπὶ περιπλευμονίῃ φρενῖτις, κακόν.

13. Ἐπὶ καύμασιν ἰσχυροῖσι σπασμὸς ἢ τέτανος, κακόν.

14. Ἐπὶ πληγῇ ἐς τὴν κεφαλὴν ἔκπληξις ἢ παραφροσύνη, κακόν.

15. Ἐπὶ αἵματος πτύσει, πύου πτύσις.

16. Ἐπὶ πύου πτύσει, φθίσις καὶ ῥύσις· ἐπὴν δὲ τὸ σίελον ἴσχηται, ἀποθνήσκουσιν.

17. Ἐπὶ φλεγμονῇ τοῦ ἥπατος λὺγξ, κακόν.

18. Ἐπὶ ἀγρυπνίῃ σπασμὸς ἢ παραφροσύνη, κακόν.

[1] Galien dit que la plupart des exemplaires portaient κακὸν, mais que quelques-uns n'avaient pas ce mot, et qu'alors l'aph. signifiait simplement : *la péripneumonie se joint d'ordinaire à la pleurésie.*

[2] « La plupart des commentateurs, dit Galien, lisent καύμασιν ; mais Marinus écrit τραύμασιν, *blessures*, s'appuyant sur l'aph. suivant. Cependant, comme les plus anciens comment. ont lu καύμασιν, c'est la leçon qu'il vaut mieux suivre. » Cette leçon elle-même avait été l'objet d'explications divergentes : les uns l'avaient prise pour synonyme de fièvre, les autres y avaient vu l'échauffement causé par le milieu ambiant, d'autres enfin des brûlures et des eschares. Galien ajoute que tous ont raison, attendu que dans ces différents cas il peut survenir des spasmes et des tétanos.

[3] Ici encore, comme nous l'apprend Galien, κακὸν manquait dans certains exemplaires.

[4] Galien dit que ῥύσις a deux acceptions : la chute de

ou le spasme, ou le délire, sont fâcheux (Coa. 461).

11. La péripneumonie, s'ajoutant à la pleurésie, est funeste [1] (Coa. 391).

12. La phrénitis, s'ajoutant à la péripneumonie, est funeste.

13. Dans les fortes brûlures, le spasme ou le tétanos sont fâcheux [2].

14. Après un coup sur la tête, la stupeur, ou le délire, sont de mauvais signes [3] (Coa. 489).

15. Après le crachement de sang, crachement de pus.

16. Après le crachement de pus, phthisie et flux [4]; quand l'expectoration s'arrête, les malades meurent.

17. Avec l'inflammation du foie, le hoquet est mauvais.

18. Avec l'insomnie, le spasme ou le délire sont fâcheux [5].

cheveux et la diarrhée, et qu'ici ces deux acceptions sont également admissibles.

[5] Galien dit que des exemplaires omettaient le mot κακόν; mais, ajoute-t-il, quand même ce mot manquerait, il faudrait le sous-entendre. Il remarque en outre que quelques exemplaires, ceux auxquels on pouvait le plus se fier, supprimaient ἢ

18 *bis*. Ἐπὶ ληθάργῳ τρόμος, κακόν.

19. Ἐπὶ ὀστέου ψιλώσει, ἐρυσίπελας.

20. Ἐπὶ ἐρυσιπέλατι σηπεδὼν ἢ ἐκπύησις.

21. Ἐπὶ ἰσχυρῷ σφυγμῷ ἐν τοῖσιν ἕλκεσιν, αἱμοῤῥαγίη.

22. Ἐπὶ ὀδύνῃ πολυχρονίῳ τῶν περὶ τὴν κοιλίην, ἐκπύησις.

23. Ἐπὶ ἀκρήτῳ ὑποχωρήσει, δυσεντερίη.

24. Ἐπὶ ὀστέου διακοπῇ, παραφροσύνη, ἢν κενεὸν λάβῃ.

25. Ἐκ φαρμακοποσιης σπασμὸς, θανατῶδες.

26. Ἐπὶ ὀδύνῃ ἰσχυρῇ τῶν περὶ τὴν κοιλίην, ἀκρωτηρίων ψύξις, κακόν.

παραφροσύνη, et donnaient ainsi l'aphorisme : ἐπὶ ἀγρυπνίῃ σπασμός.

[1] Cet aphor. manque dans vulg.; il n'est point, à la vérité, commenté dans Galien, mais il l'est dans Théophile ; de plus Damascius, qui ne fait généralement que donner une analyse très brève du comm. de Galien, n'a pas omis cet aphorisme. Je suis donc porté à croire que, si le comm. de Galien sur cet aphorisme manque dans nos éditions, cela est dû à une omission de copiste. Cette considération et le grand nombre de manuscrits qui le donnent, m'ont décidé à le recevoir dans le texte et à le traduire.

[2] Galien dit qu'il s'agit non pas d'un os quelconque, mais des os du crâne; non pas d'une blessure quelconque de ces os, mais d'une plaie pénétrant jusqu'à la surface interne qui limite un espace vide embrassant l'encéphale. Marinus avait

18 *bis.* Avec le léthargus, le tremblement est fâcheux[1].

19. Avec la dénudation d'un os, érysipèle.

20. Avec l'érysipèle, pourriture ou suppuration.

21. Avec de violents battements dans les plaies, hémorrhagie.

22. Avec une douleur longtemps fixée dans les organes du ventre, suppuration.

23. Avec des évacuations alvines intempérées, dysenterie.

24. Avec la division d'un os, délire, si elle pénètre dans le vide[2].

25. Le spasme qui suit l'administration d'un évacuant est funeste.

26. Dans une violente douleur du ventre, le refroidissement des extrémités est fâcheux.

entendu cet aph. d'une façon toute différente : il mettait un point après παραφροσύνη, et, joignant ce qui suit à l'aph. 25, il lisait ainsi : 24. Ἐπὶ ὀστέου διακοπῇ, παραφροσύνη. 25. Ἢν κενεὸν λάβῃ, ἐκ φαρμακοποσίης σπασμὸς, θανατῶδες. 24. *Après la section d'un os, délire.* 25. *Après un évacuant, si l'évacuation est excessive, le spasme est funeste.* Il justifiait sa manière de lire en disant que partout Hippocrate regarde comme dangereux le spasme, suite d'évacuations excessives. Galien répond que de cette manière Marinus rend fausse la première partie de cet aph. : car il n'est pas vrai que la section d'un os quelconque produise le délire, il faut pour cela que les méninges soient intéressées.

27. Ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ τεινεσμὸς ἐπιγενόμενος ἐκτρῶσαι ποιέει.

28. Ὅ τι ἂν ὀστέον, ἢ χόνδρος, ἢ νεῦρον ἀποκοπῇ ἐν τῷ σώματι, οὔτε αὔξεται, οὔτε συμφύεται.

29. Ἢν ὑπὸ λευκοῦ φλέγματος ἐχομένῳ διάῤῥοια ἐπιγένηται ἰσχυρὴ, λύει τὴν νοῦσον.

30. Ὁκόσοισιν ἀφρώδεα τὰ διαχωρήματα ἐν τῇσι διαῤῥοίῃσι, τουτέοισιν ἀπὸ τῆς κεφαλῆς ταῦτα ἀποκαταῤῥέει.

31. Ὁκόσοισι πυρέσσουσιν ἐν τοῖσιν οὔροισι κριμνώδεες αἱ ὑποστάσιες γίνονται, μακρὴν τὴν ἀῤῥωστίην σημαίνουσιν.

32. Ὁκόσοισι δὲ χολώδεες αἱ ὑποστάσιες, ἄνωθεν δὲ λεπταὶ, ὀξείην τὴν ἀῤῥωστίην σημαίνουσιν.

[1] Suivant Galien, cet aphorisme aurait besoin de distinction : les selles peuvent être écumeuses, parce qu'un liquide écumeux ou descend de la tête dans le ventre, ou est amené dans le tube digestif par les vaisseaux qui s'y ouvrent, ou se forme dans cette cavité même. Quelques-uns pensaient que ce liquide, venu de la tête, passait par les poumons, ce qui le rendait écumeux ; Galien objecte que tous les liquides qui viennent du poumon ne sont pas écumeux ; d'ailleurs, dit-il, un liquide passant par les poumons et arrivant dans le ventre, traverse nécessairement le cœur ; et de là ou bien il prend la voie de la veine cave, arrive au foie, à la veine porte et de là dans la cavité digestive, ou bien il entre dans l'aorte et de

27. Le ténesme, survenant chez une femme enceinte, la fait avorter.

28. Un os, un cartilage, une partie nerveuse quelconque ayant éprouvé une perte de substance par une section, il n'y a ni réparation ni réunion (Aph. VI, 19) (Coa. 494).

29. Dans la leucophlegmasie, une forte diarrhée qui survient guérit la maladie (Coa. 472).

30. Lorsque, dans les diarrhées, les selles sont écumeuses [1], ce flux écumeux descend de la tête.

31. Dans les fièvres, les dépôts de l'urine semblables à de la farine grossière annoncent que la maladie sera longue.

32. Les dépôts bilieux, dans une urine ténue à la

là dans l'artère mésentérique, qui l'amène au ventre; mais, dans l'un et l'autre trajet, comment, se mêlant au sang, resterait-il écumeux? On voit par là que, si Galien se faisait une fausse idée de la grande circulation, il ne comprenait pas mieux la petite, car il suppose que du poumon un liquide peut venir indifféremment dans le ventricule gauche ou le ventricule droit. Quant à l'aph., il est, médicalement, fort obscur; en tout cas il se rattache à cette doctrine des catarrhes où l'on admet que des flux descendent de la tête et se jettent sur diverses parties (*Voy.* Hipp., t. I, p. 195).

33. Ὁκόσοισι δὲ διεστηκότα τὰ οὖρα γίνεται, τουτέοισι ταραχὴ ἰσχυρὴ ἐν τῷ σώματί ἐστιν.

34. Ὁκόσοισι δὲ ἐπὶ τοῖσιν οὔροισιν ἐφίστανται πομφόλυγες, νεφριτικὰ σημαίνουσι, καὶ μακρὴν τὴν ἀῤῥωστίην ἔσεσθαι.

35. Ὁκόσοισι δὲ λιπαρὴ ἡ ἐπίστασις καὶ ἀθρόη, τουτέοισι νεφριτικὰ καὶ ὀξέα σημαίνει.

[1] Galien dit qu'il n'a jamais vu d'urine donnant un dépôt bilieux en bas, et étant ténue, c'est-à-dire aqueuse, en haut. Cette difficulté avait porté certains commentateurs à faire de ἄνωθεν un adverbe de temps, de sorte que la proposition signifiait ceci : *des urines qui, ténues au début, donnent plus tard un dépôt bilieux.....* Galien approuve cette explication, qui est adoptée aussi par Théophile.

[2] Galien dit qu'à proprement parler il ne peut pas y avoir d'urine διεστηκότα, c'est-à-dire présentant des vides, des intervalles ; et que ce mot signifie ici une urine qui n'offre pas partout la même apparence.

[3] Galien nous apprend que la leçon était double, et que parmi les exemplaires les uns avaient ἐπίστασις, et les autres ὑπόστασις. Il ajoute que, puisqu'il s'agit de substances grasses qui vont en haut, il vaut mieux lire ἐπίστασις.

[4] Des commentateurs, que Galien nomme ses maîtres, avaient objecté que la présence de substances grasses soit dans les urines, soit dans les selles, est, à la vérité, indice de colliquation, mais pour toutes les parties du corps, et non particulièrement pour les reins. En conséquence ils avaient proposé soit de voir dans cet aph. non le signe de la lésion d'un organe spécial, mais le signe de l'acuité d'une affection fébrile

partie supérieure, annoncent que la maladie sera aiguë [1].

33. Quand l'urine n'est pas homogène [2], il existe un trouble violent dans le corps.

34. Quand des bulles se tiennent à la surface de l'urine, cela indique que les reins sont affectés et que la maladie sera longue.

35. Quand l'urine est recouverte [3] d'une matière grasse, excrétée coup sur coup, c'est l'indice d'une maladie aiguë des reins [4].

quelconque, soit de changer la leçon νεφριτικὰ, et d'y substituer φρενιτικά. A cela Galien répond que l'excrétion de substances grasses n'appartient pas en propre à la phrénitis plus qu'aux maladies rénales. Ἀθρόη était aussi l'objet d'une difficulté, car il peut s'entendre également de l'espace et du temps; ἀθρόος veut dire *serré*, *condensé*, mais il veut dire aussi *se succédant à des intervalles rapprochés*. Galien se prononce pour cette dernière acception, et, suivant lui, elle rend compte de l'aphorisme : l'excrétion de matières grasses, si elle tient à la colliquation d'une partie autre que le rein, ne se fait que peu à peu, vu que ces matières grasses doivent passer de veine en veine pour arriver au rein; mais si la graisse vient de la colliquation du rein lui-même, cet organe l'évacue ἀθρόως, *coup sur coup*. Galien ajoute que l'expérience clinique justifie cet aph., et qu'en y regardant de près on reconnaîtra dans l'excrétion fréquemment répétée de matières grasses le signe d'une affection des reins. Quoiqu'il en soit de cette dernière remarque, qui est donnée comme un fait, l'explication de

36. Ὁκόσοισι δὲ νεφριτικοῖσιν ἐοῦσι τὰ προειρημένα συμβαίνει σημήϊα, πόνοι τε ὀξέες περὶ τοὺς μύας τοὺς ῥαχιαίους γίνονται, ἢν μὲν περὶ τοὺς ἔξω τόπους γίνωνται, ἀπόστημα προσδέχου ἐσόμενον ἔξω· ἢν δὲ μᾶλλον οἱ πόνοι πρὸς τοὺς ἔσω τόπους γίνωνται, καὶ τὸ ἀπόστημα προσδέχου ἐσόμενον μᾶλλον ἔσω.

37. Ὁκόσοι αἷμα ἐμέουσιν, ἢν μὲν ἄνευ πυρετοῦ, σωτήριον· ἢν δὲ ξὺν πυρετῷ, κακόν· θεραπεύειν δὲ τοῖσι ψυκτικοῖσι καὶ τοῖσι στυπτικοῖσιν.

38. Κατάῤῥοοι οἱ ἐς τὴν ἄνω κοιλίην ἐκπυέονται ἐν ἡμέρῃσιν εἴκοσιν.

39. Ἢν οὐρέῃ αἷμα καὶ θρόμβους, καὶ στραγγουρίη ἔχῃ, καὶ ὀδύνη ἐμπίπτῃ ἐς τὸν περίνεον καὶ τὸν κτένα, τὰ περὶ τὴν κύστιν νοσέειν σημαίνει.

40. Ἢν ἡ γλῶσσα ἐξαίφνης ἀκρατὴς γένηται, ἢ ἀπό-

Galien est radicalement fautive; car la graisse du rein, absorbée, ne passe pas directement dans le rein, et parcourt un circuit tout aussi long que la graisse résorbée en toute autre partie.

[1] Ici la même discussion s'était élevée que pour la variante dans Aphorisme V, 13, note 1 : des commentateurs prétendaient qu'il s'agissait de l'hémoptysie; mais Galien répond qu'il n'y a aucune raison pour ne pas prendre ἐμέειν au propre et attribuer cet aph. à l'hématémèse. Ces mêmes commentateurs donnaient à σωτήριον non le sens de *salutaire*, mais celui de *susceptible de guérison*, θεραπευθῆναι δυνάμενον; interprétation que Galien approuve et que j'ai suivie. Car, médi-

36. Chez les malades néphrétiques qui présentent les symptômes susdits et qui ressentent des douleurs aiguës dans les muscles du rachis, attendez-vous, si les douleurs se font sentir vers l'extérieur, à un abcès extérieur ; mais, si les douleurs se font sentir vers l'intérieur, attendez-vous plutôt à un abcès intérieur.

37. Sans fièvre, le vomissement de sang n'est pas inquiétant [1]; mais avec de la fièvre, il est fâcheux : le traiter par le froid et les astringents.

38. Les catarrhes, dans le ventre supérieur (*poitrine*), viennent à suppuration en vingt jours[2].

39. Si un malade urine du sang et des grumeaux, est pris de strangurie, et que la douleur envahisse le périnée et le pubis, c'est signe qu'il y a quelque affection du côté de la vessie[3] (Aph. IV, 80).

40. Si, subitement, la langue devient impuis-

calement parlant, on ne voit pas comment, en général, une hématémèse, sans fièvre, serait salutaire.

[2] Galien dit qu'il faut lire *vingt* jours, et non, comme la plupart écrivaient, *vingt et un*. Cette dernière leçon n'a été conservée par aucun de nos manuscrits.

[3] Galien dit qu'il y avait deux leçons pour la fin de cet aphorisme, l'une τὰ περὶ τὴν κύστιν νοσέειν σημαίνει, et l'autre τὴν κύστιν νοσέειν σημαίνει, *c'est signe que la vessie est malade.*

πληκτόν τι τοῦ σώματος, μελαγχολικὸν τὸ τοιοῦτο γίνεται.

41. Ἢν, ὑπερκαθαιρομένων τῶν πρεσβυτέρων, λὺγξ ἐπιγένηται, οὐκ ἀγαθόν.

42. Ἢν πυρετὸς μὴ ἀπὸ χολῆς ἔχῃ, ὕδατος πολλοῦ καὶ θερμοῦ καταχεομένου κατὰ τῆς κεφαλῆς, λύσις τοῦ πυρετοῦ γίνεται.

43. Γυνὴ ἀμφιδέξιος οὐ γίνεται.

44. Ὁκόσοι ἔμπυοι καίονται ἢ τέμνονται, ἢν μὲν τὸ πῦον καθαρὸν ῥυῇ καὶ λευκὸν, περιγίνονται· ἢν δὲ ὕφαιμον καὶ βορβορῶδες καὶ δυσῶδες, ἀπόλλυνται

45. Ὁκόσοι τὸ ἧπαρ διάπυον καίονται ἢ τέμνονται, ἢν μὲν τὸ πῦον καθαρὸν ῥυῇ καὶ λευκὸν, περιγίγνονται (ἐν χιτῶνι γὰρ τὸ πῦον τουτέοισίν ἐστιν)· ἢν δὲ οἷον ἀμόργη ῥυῇ, ἀπόλλυνται.

[1] Γλῶσσα, dit Galien, langue tremblante et inhabile à articuler, ou absolument immobile et paralysée; ἀπόπληκτος, frappé de paralysie.

[2] Galien dit que dans la plupart des exemplaires on lit non pas ὕδατος, *eau*, mais ἱδρῶτος, *sueur*; quoique la pluralité des exemplaires soit pour ἱδρῶτος, Galien préfère l'autre leçon.

[3] Galien pense que ἀμφιδέξιος signifie *ambidextre*; cependant d'autres explications avaient été données de ce mot : d'après quelques-uns il signifiait que le fœtus femelle n'est jamais logé dans le côté droit de la matrice; c'était aussi le sens que donnait à cet aph. Sextus Empiricus, qui dit : « Γυνὴ ἀμφιδέξιος οὐ γίνεται, c'est-à-dire : le fœtus femelle ne se

sante, ou quelque autre partie paralysée[1], c'est signe d'atrabile.

41. Dans les superpurgations chez des personnes âgées, si le hoquet survient, cela n'est pas bon.

42. Une fièvre qui ne provient pas de la bile se guérit par des affusions abondantes d'eau chaude[2] sur la tête (Ép. II, 6).

43. La femme ne devient pas ambidextre[3].

44. Quand on ouvre un empyème par cautérisation ou incision, si le pus coule pur et blanc, les malades réchappent; mais, s'il est sanguinolent, bourbeux et fétide, ils succombent.

45. Quand on ouvre un abcès du foie par cautérisation ou incision, si le pus coule pur et blanc, les malades réchappent (car, en ce cas, le pus est renfermé dans une poche); mais, s'il est semblable à du marc d'huile, ils succombent (Coa. 441).

forme pas dans la partie droite de la matrice (*Adv. math.*, p. 146). » Suivant d'autres il s'agissait ici des hermaphrodites, et Hippocrate voulait dire que le vice de conformation qui donne les parties sexuelles femelles au mâle pouvait exister, mais que celui qui donne les parties sexuelles mâles à la femelle était impossible.

46. Ὀδύνας ὀφθαλμῶν, ἄκρητον ποτίσας καὶ λούσας πολλῷ θερμῷ, φλεβοτόμει.

47. Ὑδρωπιῶντα ἢν βὴξ ἔχῃ, ἀνέλπιστός ἐστιν.

48. Στραγγουρίην καὶ δυσουρίην θώρηξις καὶ φλεβοτομίη λύει· τάμνειν δὲ τὰς ἔσω.

49. Ὑπὸ κυνάγχης ἐχομένῳ οἴδημα καὶ ἐρύθημα ἐν τῷ στήθει ἐπιγενόμενον, ἀγαθόν· ἔξω γὰρ τρέπεται τὸ νούσημα.

50. Ὁκόσοισιν ἂν σφακελισθῇ ὁ ἐγκέφαλος, ἐν τρισὶν ἡμέρῃσιν ἀπόλλυνται· ἢν δὲ ταύτας διαφύγωσιν, ὑγιέες γίνονται.

51. Πταρμὸς γίνεται ἐκ τῆς κεφαλῆς, διαθερμαινομέ-

[1] M. Chailly traduit : *ayant lavé les yeux avec beaucoup d'eau chaude.* Mais Galien dit positivement que c'est le malade qu'on lave. Au reste il condamne cet aph.; des commentateurs, inexpérimentés dans la pratique, prétendaient le justifier en disant que, s'il y a excès d'un sang épais et mal aux yeux, le vin pur et le bain dissiperont ce sang épais, et la saignée amènera la solution du mal aux yeux. Galien répond que, s'il y a pléthore sanguine avec mal aux yeux, le vin pur sera nuisible ; que, s'il y a mal aux yeux sans pléthore sanguine, c'est la saignée qui nuira.

[2] Galien remarque que cet aph. se trouve déjà (VI, 37), et qu'ici il a sans doute été interpolé par quelqu'un qui voulait ajouter : *car la maladie se tourne au dehors.*

[3] Galien pense que le *sphacèle* du cerveau indique ici non la gangrène complète de l'organe, ce qui causerait nécessairement la mort, mais l'état de gangrène imminente, qui est en-

46. Dans les maux d'yeux, après avoir fait boire du vin pur au malade et l'avoir fait laver avec beaucoup d'eau chaude [1], saignez-le.

47. Un hydropique, s'il a de la toux, est désespéré (Aph. VI, 35).

48. La strangurie et la dysurie se guérissent par le vin pur et la saignée : ouvrir les veines internes (Aph. VI, 36).

49. Dans l'angine, quand il survient du gonflement et de la rougeur à la poitrine, c'est un bon signe, car la maladie se porte au dehors [2] (Aph. VI, 37).

50. Lorsque l'encéphale se sphacèle [3], les malades succombent en trois jours, ou, s'ils vont au-delà, ils guérissent (Coa. 183).

51. L'éternuement vient de la tête, l'encéphale étant échauffé, ou le vide qui est dans la tête étant pénétré d'humidité [4]; alors, l'air intérieur est chassé

core susceptible de guérison. Voyez, au reste, l'Argument des Prénotions de Cos sur le sphacèle du cerveau, que je regarde comme une phlegmasie de cet organe, compliquée de carie ou de nécrose des os.

[4] Théophile semble avoir, avant κενεοῦ, admis πληρουμένου, qui est donné par plusieurs manuscrits, car il dit : « La chaleur attire des humeurs superflues et remplit le cerveau; l'humidité l'inonde; de cette façon *le vide dans la tête se*

νου τοῦ ἐγκεφάλου, ἢ διυγραινομένου τοῦ ἐν τῇ κεφαλῇ κενεοῦ· ὑπερχέεται οὖν ὁ ἀὴρ ὁ ἐνεὼν, ψοφέει δὲ, ὅτι διὰ στενοῦ ἡ διέξοδος αὐτοῦ ἐστιν.

52. Ὁκόσοι ἧπαρ περιωδυνέουσι, τουτέοισι πυρετὸς ἐπιγενόμενος λύει τὴν ὀδύνην.

53. Ὁκόσοισι ξυμφέρει αἷμα ἀφαιρέεσθαι ἀπὸ τῶν φλεβῶν, τουτέοισι ξυμφέρει ἦρος φλεβοτομέεσθαι.

54. Ὁκόσοισι μεταξὺ τῶν φρενῶν καὶ τῆς γαστρὸς φλέγμα ἀποκλείεται, καὶ ὀδύνην παρέχει, οὐκ ἔχον διέξοδον ἐς οὐδετέρην τῶν κοιλιῶν, τουτέοισι, κατὰ τὰς φλέβας ἐς τὴν κύστιν τραπέντος τοῦ φλέγματος, λύσις γίνεται τῆς νούσου.

55. Ὁκόσοισι δ' ἂν τὸ ἧπαρ ὕδατος πλησθὲν ἐς τὸ

trouve rempli. » Mais Galien ne fait aucune mention de ce verbe, qu'en conséquence je n'ai pas admis. Galien dit que tous les éternuements ne proviennent pas du cerveau, par exemple ceux qu'on provoque en titillant la membrane pituitaire ; qu'on doit donc faire ici une distinction et admettre que l'aph. est relatif seulement à ceux qui proviennent du cerveau ; que l'aph. n'est pas juste en un point, à savoir que tout liquide, descendant du cerveau dans le nez, n'excite pas l'éternuement, et que ce liquide doit avoir des propriétés irritantes ; que ces propriétés irritantes sont dues au pneuma qui s'y mêle et le raréfie, et que cette raréfaction provient de la chaleur innée, qui tend à se débarrasser de liquides qui la gênent. Galien entend par *le vide dans la tête* les ventricules principalement, mais aussi l'espace compris entre le cerveau et les os.

au dehors, et fait du bruit, parce que l'issue qu'il a est étroite.

52. Chez ceux qui sont pris de violentes douleurs dans le foie, la fièvre, survenant, dissipe la douleur (Aph. VI, 40 ; Coa. 440).

53. Ceux à qui il est utile de se faire tirer du sang des veines doivent être saignés au printemps (Aph. VI, 47).

54. Quand de la pituite est renfermée entre le diaphragme et l'estomac [1], et que, n'ayant d'issue dans aucune des deux cavités (*ventre et poitrine*), elle cause de la douleur, la maladie se résout si la pituite descend par les veines vers la vessie.

55. Quand le foie, plein d'eau, se rompt dans

Au reste, toutes ces explications, ainsi que l'aph. lui-même, tiennent à des idées erronées sur une communication entre le cerveau et les narines par l'intermédiaire de l'éthmoïde.

[1] Marinus pensait qu'il était impossible que de la pituite existât entre l'estomac et le diaphragme, car elle devait tomber jusqu'au pubis. Suivant lui, *entre le diaphragme et l'estomac* signifiait entre la substance propre du diaphragme, laquelle est charnue, et l'extrémité supérieure du péritoine. Suivant Galien, il vaut mieux admettre l'explication donnée par tous les commentateurs, à savoir : qu'Hippocrate entend ici l'espace qui est au-dessous du diaphragme et en dedans du péritoine épigastrique.

ἐπίπλοον ῥαγῇ, τουτέοισιν ἡ κοιλίη ὕδατος ἐμπίπλαται, καὶ ἀποθνήσκουσιν.

56. Ἀλύκη, χάσμη, φρίκη, οἶνος ἴσος ἴσῳ πινόμενος λύει.

57. Ὁκόσοισιν ἐν τῇ οὐρήθρῃ φύματα γίνεται, τουτέοισι, διαπυήσαντος καὶ ἐκραγέντος, λύεται ὁ πόνος.

58. Ὁκόσοισιν ἂν ὁ ἐγκέφαλος σεισθῇ ὑπό τινος προφάσιος, ἀνάγκη ἀφώνους γίνεσθαι παραχρῆμα.

60 *. Τοῖσι σώμασι τοῖσιν ὑγρὰς τὰς σάρκας ἔχουσι δεῖ λιμὸν ἐμποιέειν· λιμὸς γὰρ ξηραίνει τὰ σώματα.

59. Ἢν ὑπὸ πυρετοῦ ἐχομένῳ, οἰδήματος μὴ ἐόντος ἐν τῇ φάρυγγι, πνὶξ ἐξαίφνης ἐπιγένηται, καὶ καταπίνειν μὴ δύνηται, ἀλλ' ἢ μόλις, θανάσιμον.

[1] Galien fait observer qu'il s'agit ici d'hydatides, affection à laquelle le foie est sujet, ainsi qu'on le reconnaît sur les animaux mis à mort. *Se rompre dans l'épiploon* est obscur; l'épiploon, dit Galien, est fermé de tout côté, de sorte que rien n'y peut entrer, si ce n'est par l'estomac, le colon et la rate, organes dont il dépend; il faut donc entendre ou qu'Hippocrate suppose une ulcération dans l'hypochondre droit, ou qu'il a dit εἰς τὸν ἐπίπλοον pour désigner seulement la cavité où est l'épiploon. Cette dernière explication me paraît la plus conforme à la nature des choses; toutefois j'ai gardé dans la tr. duction l'expression amphibologique du texte. Κοιλίη indique ici la cavité péritonéale, comme le remarque Galien. Au reste, cet aphor. est relatif non à une hypothèse sur la formation des hydropisies, mais au cas où des poches

l'épiploon [1], le ventre se remplit d'eau, et les malades succombent.

56. L'anxiété, le bâillement, le frisson [2], on les dissipe en buvant du vin, mêlé avec partie égale d'eau (Ép. II, 6).

57. Quand il se forme des tumeurs dans l'urèthre, la suppuration et la rupture de la tumeur procurent la solution de la douleur (Aph. IV, 82).

58. Dans la commotion du cerveau par une cause quelconque, nécessairement on perd la parole (Coa. 489).

60 *. Il faut faire jeûner les personnes qui ont les chairs humides, car le jeûne dessèche le corps.

59. Si, dans le cours d'une fièvre, il survient,

hydatiques se rompent accidentellement dans le péritoine. Aussi l'aph. énonce-t-il que la terminaison est funeste, et c'est à tort que Galien, par des raisons théoriques, veut atténuer ce pronostic.

[2] « Le nominatif, dit Galien, a sans doute paru un solécisme à quelques-uns; car ils y ont substitué l'accusatif. » Cette remarque prouve qu'il faut garder le nominatif, qu du reste n'est donné par aucun de nos manuscrits. Érotien explique *ἀλύκη* par *agitation avec baillement*. D'après Galien, ce mot exprime l'état des malades qui changent continuellement de place dans leur lit, *jactitation*.

* Le 60e aph. est mis avant le 59e et le 59e *bis*, pour laisser à chaque aph. son numéro ancien.

59 bis. [1]Ην ὑπὸ πυρετοῦ ἐχομένῳ ὁ τράχηλος ἐπιστραφῇ καὶ καταπίνειν μὴ δύνηται, οἰδήματος μὴ ἐόντος ἐν τῷ τραχήλῳ, θανάσιμον.

61. Ὅκου ἂν ἐν ὅλῳ τῷ σώματι μεταβολαὶ, καὶ τὸ σῶμα καταψύχηται, καὶ πάλιν θερμαίνηται, ἢ χρῶμα ἕτερον ἐξ ἑτέρου μεταβάλλῃ, μῆκος νούσου σημαίνει.

62. Ἱδρὼς πουλὺς, θερμὸς ἢ ψυχρὸς, ῥέων αἰεὶ, σημαίνει ἔχειν πλησμονὴν ὑγροῦ· ἀπάγειν οὖν χρὴ τῷ μὲν ἰσχυρῷ ἄνωθεν, τῷ δὲ ἀσθενεῖ κάτωθεν.

63. Οἱ πυρετοὶ οἱ μὴ διαλείποντες, ἢν ἰσχυρότεροι

[1] Dans vulg. l'aphorisme 59 manque, et l'aph. 60 est placé après le 59 bis. Mais Galien, dans son comm. sur l'aph. 60, dit que cet aph. est suivi de deux autres (qui sont ici le 59 et le 59 bis); que ces deux aph. sont, à quelques légères variantes près, la répétition de deux autres aphorismes (IV, 34 et 35); que néanmoins ils se trouvent dans tous les exemplaires à peu près. C'est cette dernière considération qui m'a décidé à les admettre l'un et l'autre; car il m'a semblé qu'il fallait non pas effacer telle ou telle répétition et corriger ainsi le texte, mais représenter cet ancien monument avec toutes les irrégularités qui y furent attachées dès sa première publication et que les plus anciens critiques de l'antiquité y ont signalées.

[2] Il ne s'agit pas ici de fièvres intermittentes; l'aph., rapporté à ce genre d'affection, serait faux; car les fièvres pernicieuses sont intermittentes, et cependant très dangereuses. Mais l'aph. est relatif aux fièvres continues des pays chauds

sans tumeur à la gorge, une suffocation soudaine et que le malade ne puisse pas avaler, si ce n'est avec peine, cela est mortel [1] (Aph. IV, 34).

59 bis. Dans le cours d'une fièvre, le cou étant pris de distorsion, et le malade ne pouvant avaler, sans tumeur au cou, cela est mortel (Aph. IV, 35).

61. Lorsque, dans le corps entier, surviennent des changements, tels que passages d'une température ou d'une coloration à une autre, cela indique longueur de maladie (Aph. IV, 40).

62. Une sueur abondante, chaude ou froide, coulant toujours, annonce qu'il y a surabondance d'humidité; il faut donc faire sortir cette humidité, chez l'homme robuste par les voies supérieures, chez l'homme débile par les voies inférieures.

63. Les fièvres continues, qui ont des redoublements tierces, sont dangereuses; l'intermittence, de quelque façon qu'elle y survienne, indique qu'elles sont sans danger [2] (Aph. IV, 43).

ou des pays marécageux (pseudo-continues, de M. Maillot, *Traité des fièvres intermittentes*); ces fièvres, quand elles ont des redoublements tierces, s'aggravent; mais c'est un symptôme très heureux quand il y survient de franches apyrexies.

διὰ τρίτης γίνωνται, ἐπικίνδυνοι· ὅτῳ δ' ἂν τρόπῳ διαλείπωσι, σημαίνει ὅτι ἀκίνδυνοι.

64. Ὁκόσοισι πυρετοὶ μακροὶ, τουτέοισιν ἢ φύματα, ἢ ἐς τὰ ἄρθρα πόνοι ἐγγίνονται.

65. Ὁκόσοισι φύματα ἢ ἐς τὰ ἄρθρα πόνοι ἐκ πυρετῶν γίνονται, οὗτοι σιτίοισι πλείοσι χρέονται.

66. Ἤν τις πυρέσσοντι τροφὴν διδῷ, ἣν ὑγιεῖ, τῷ μὲν ὑγιαίνοντι ἰσχὺς, τῷ δὲ κάμνοντι νοῦσος.

67. Τὰ διὰ τῆς κύστιος διαχωρέοντα ὁρῆν δεῖ, εἰ οἷα

[1] Les deux aph. 64 et 65, au premier coup-d'œil, présentent une contradiction. Comment, si des tumeurs ou des douleurs dans les articulations peuvent être produites par le fait de fièvres de longue durée, comment ces mêmes tumeurs et douleurs peuvent-elles être l'indice, par conséquent le résultat aussi d'une nourriture trop abondante? Galien lève cette contradiction en faisant remarquer que dans l'aph. 65 il s'agit de convalescents. Suivant l'aph. 64, si la fièvre se prolonge, on a à craindre les tumeurs ou douleurs sus-dites; suivant l'aph. 65, pendant la convalescence on les a également à craindre si l'on mange trop.

[2] La leçon ἣν au lieu de ἢν, donnée par un manuscrit, paraît être la bonne. MM. Lallemand et Pappas y sont arrivés de leur côté. Déjà Opsopœus avait signalé dans ses notes cette leçon, quoiqu'il ait supprimé les deux mots, ἣν ὑγιεῖ, dans son texte. Galien dit, dans son commentaire : « Cet aphorisme est encore écrit de cette façon : Ἤν τις τῷ πυρέσσοντι τροφὴν διδῷ, τῷ μὲν ὑγιαίνοντι ἰσχὺς, τῷ δὲ κάμνοντι νοῦσος. » Malheureusement le texte de l'aphorisme, dans nos éditions de Galien, est en tout conforme à cette seconde leçon; on ne peut donc

64. Chez les malades affectés de fièvres de longue durée, des tumeurs surviennent ou bien des douleurs dans les articulations (Aph. IV, 44).

65. Ceux chez qui, à la suite de fièvres, il survient des tumeurs ou des douleurs dans les articulations, prennent trop d'aliments [1] (Aph. IV, 45).

66. La nourriture donnée à un fébricitant comme à un homme sain, si elle est force pour le second, est maladie pour le premier [2].

67. Dans les excrétions qui se font par la vessie,

savoir quelle était l'autre rédaction; il est seulèment permis de supposer que c'était celle dans laquelle figure ἢν ὑγιεῖ. Galien blâme la locution employée dans cet aphorisme : suivant lui on doit dire, non pas que la nourriture est force pour l'homme sain, maladie pour le fébricitant, mais qu'elle augmente la force du premier et la maladie du second; en conséquence il est disposé à croire que cet aphorisme n'est pas d'Hippocrate. Quoiqu'il en soit de la rédaction de l'aph., je pense qu'il est relatif à ces erreurs systématiques commises par certains médecins qui donnaient aux fébricitants une nourriture solide. C'est ainsi que Pétronas (*Voy.* Hipp. t. 1, p. 462) traitait ces malades parl 'usage du vin et des viandes. On comprendra l'intention de notre aph. si on se rappelle un pareil exemple, qui est de très peu postérieur à Hippocrate. Au reste, Hippocrate lui-même, dans le traité *Du régime des maladies aiguës*, signale de graves erreurs sur cet objet parmi les praticiens de son temps (*Voy.* Hipp. t. 2, p. 279, § 8).

τοῖς ὑγιαίνουσιν ὑποχωρέεται· τὰ ἥκιστα οὖν ὅμοια τουτέοισι, ταῦτα νοσωδέστερα, τὰ δ' ὅμοια τοῖσιν ὑγιαίνουσιν, ἥκιστα νοσερά.

68. Καὶ οἷσι τὰ ὑποχωρήματα, ἢν ἐάσῃς στῆναι καὶ μὴ

[1] Galien regarde ce comparatif νοσωδέστερα comme une faute de langue indiquant que l'aph. n'est pas d'Hippocrate; il faudrait le superlatif pour répondre à ἥκιστα. J'ai conservé à dessein cette incorrection dans la traduction.

[2] Cet aph. paraît une interpolation à Galien, à cause de l'impropriété et de l'obscurité du langage. Διαχωρήματα ou ὑποχωρήματα signifie ordinairement *évacuations alvines*; et aussi certains commentateurs avaient adopté ce sens. Mais d'autres, remarquant que les expressions : *si vous les laissez reposer et que vous ne les agitiez pas*, s'opposaient à cette explication, attendu que cela se dit, non des déjections alvines, mais des liquides, avaient pensé que l'auteur parlait ici des urines. Autre dissidence : les uns lisaient ἐφίσταται, et les autres ὑφίσταται ; les deux verbes, dit Galien, peuvent également s'appliquer à l'urine, car elle offre des modifications tantôt à la surface tantôt au fond; mais ni l'un ni l'autre de ces verbes ne convient aux déjections alvines. Enfin, pour dernière complication, Galien remarque que ξύσματα, *râclures*, se dit habituellement non de l'urine, mais des évacuations intestinales. Malgré ces obscurités, il faut s'en tenir ici, je crois, à la signification de *selles* pour ὑποχωρήματα.

[3] Galien commente longuement cet aph., et en particulier il s'arrête sur les ξύσματα, *râclures*; après avoir montré l'impropriété de cette expression si on l'applique aux urines, comme avaient fait quelques commentateurs, il remarque que, médicalement parlant, la mention de *râclures* n'est pas

il faut voir si elles sont comme en santé; les excrétions le moins semblables à cet état sont plus mauvaises [1] : celles qui sont semblables sont le moins mauvaises.

68. Et ceux dont les excrétions [2], si on les conserve sans les agiter, déposent comme des raclures [3], ont besoin d'être évacués par le bas; mais si vous donnez des tisanes (*décoction d'orge non passée*) avant d'avoir purgé, plus vous en ferez prendre, plus vous nuirez [4].

plus juste; et que dans tous les cas où les selles ont des râclures, il n'est ni commandé d'évacuer ni interdit de donner des *ptisanes* avant évacuation. Malgré cette longue critique, Galien ne dit pas un mot du membre de phrase καὶ ἢν ὀλίγα ᾖ, ὀλίγη ἡ νοῦσος γίνεται, ἢν δὲ πολλὰ, πολλὴ, que donne vulg. après ξύσματα, et qui embarrasse beaucoup le sens. En conséquence, j'ai cru pouvoir profiter du manuscrit C′ pour le supprimer. Ce manuscrit est fort ancien. Toutefois, je n'aurais pas fait cette suppression, s'il ne se trouvait pas plus bas, aph. 81, une phrase fort semblable, et dont la présence suffit pour expliquer l'intrusion, dans l'aph. 68, des mots que je suspecte.

[4] D'après Galien, ceux qui ont ajouté au texte d'Hippocrate cet aph. et plusieurs autres, se sont à dessein servis d'un langage impropre afin de proposer une sorte d'énigme dont ils s'établissaient les interprètes. Cette opinion de Galien me paraît erronée, surtout si l'on considère que ces interpolations supposées existaient dès le temps de Bacchius, disciple d'Hé-

κινήσης, ὑφίσταται οἱονεὶ ξύσματα, τουτέοισι ξυμφέρει ὑποκαθῆραι τὴν κοιλίην· ἢν δὲ μὴ καθαρὴν ποιήσας διδῷς τὰ ῥοφήματα, ὁκόσῳ ἂν πλείω διδῷς, μᾶλλον βλάψεις.

69. Ὁκόσοισιν ἂν κάτω ὠμὰ διαχωρέῃ, ἀπὸ χολῆς μελαίνης ἐστὶν, ἢν πλείονα, πλείονος, ἢν ἐλάσσονα, ἐλάσσονος.

70. Αἱ ἀποχρέμψιες αἱ ν τοῖσι πυρετοῖσι τοῖσι μὴ διαλείπουσι, πελιδναὶ καὶ αἱματώδεες καὶ δυσώδεες, πᾶσαι κακαί· ἀποχωρέουσαι δὲ καλῶς, ἀγαθαὶ, καὶ κατὰ κοιλίην καὶ κύστιν· καὶ ὅκου ἄν τι ἀποχωρέον στῇ μὴ κεκαθαρμένῳ, κακόν.

71. Τὰ σώματα χρὴ, ὅκου τις βούλεται καθαίρεσθαι,

rophile, ainsi que nous le verrons à propos de l'aph. suivant. D'après des commentateurs, le membre de phrase : *plus vous leur donnerez, plus vous leur nuirez*, signifiait non qu'il était défendu de rien donner à ces malades, mais qu'il était défendu de leur donner beaucoup. Autorisés par ces difficultés, d'autres commentateurs s'étaient déterminés à changer le texte, et, ajoutant καὶ au commencement de l'aphorisme suivant, ils avaient rattaché ce commencement à l'aph. précédent, de la sorte : Ὁκόσῳ ἂν πλείω διδῷς, μᾶλλον βλάψεις, καὶ ὁκόσοισιν ἂν κάτω ὠμὰ διαχωρέῃ. 69. Ὅ τι χολῆς μελαίνης ἔνεστιν, ἢν πλείω, πλείων, ἢν ἐλάσσω, ἐλάσσων ἡ νοῦσος. *Plus vous leur donnerez, plus vous leur nuirez, ainsi qu'à ceux qui rendent par le bas des matières crues.* 69. *Dans tout ce qui vient de la bile noire, plus il y a de cette bile, plus la maladie est forte.* Mais, dit Galien, la plupart des commentateurs n'ad-

69. Les déjections crues proviennent de l'atrabile, qui abonde si ces déjections sont abondantes, et qui est moindre si elles sont moindres[1].

70. Dans les fièvres non intermittentes, les expectorations noirâtres, sanguinolentes, fétides, sont toutes mauvaises ; toutefois, il est avantageux qu'elles sortent bien, ainsi que les évacuations [de mauvaise nature] du ventre et de la vessie ; et, en général, si quelque matière s'arrête sans que le corps en soit purgé, cela est fâcheux (Aph. IV, 47; Coa. 237).

71. Quand on veut évacuer, il faut disposer le corps à être bien coulant ; si c'est par le haut que

mettent pas cette explication et écrivent l'aph. comme il est ici.

[1] Les premiers commentateurs des Aphorismes, parmi lesquels sont Bacchius, disciple d'Hérophile, et les empiriques Héraclide et Zeuxis, avaient lu l'aph. tel qu'il est ici imprimé. Quant à la leçon ἣν πλείω, πλείων, ἣν ἐλάσσω, ἐλάσσων ἡ νοῦσος, qui est donnée par quelques-uns de nos manuscrits, en place de ἣν πλείονα.... ἐλάσσονος, et que Foes a suivie dans sa traduction, elle est le résultat d'une correction faite par certains commentat., ainsi qu'on l'a vu dans la note précédente. C'est, toutefois, sous cette dernière forme que la proposition est reproduite dans le livre *Des crises* (Frob. p. 386, l. 39). Galien ajoute que cet aph. aussi avait été entendu par des commentateurs comme s'appliquant à l'urine.

εὔροα ποιέειν· κὴν μὲν ἄνω βούλῃ εὔροα ποιέειν, στῆσαι τὴν κοιλίην· ἢν δὲ κάτω εὔροα ποιέειν, ὑγρῆναι τὴν κοιλίην.

72. Ὕπνος, ἀγρυπνίη, ἀμφότερα μᾶλλον τοῦ μετρίου γινόμενα, νοῦσος.

73. Ἐν τοῖσι μὴ διαλείπουσι πυρετοῖσιν, ἢν τὰ μὲν ἔξω ψυχρὰ ᾖ, τὰ δὲ ἔσω καίηται, καὶ πυρετὸς ἔχῃ, θανάσιμον.

74. Ἐν μὴ διαλείποντι πυρετῷ, ἢν χεῖλος, ἢ ῥὶς, ἢ ὀφθαλμὸς διαστραφῇ, ἢν μὴ βλέπῃ, ἢν μὴ ἀκούῃ, ἤδη ἀσθενὴς ἐὼν, ὅ τι ἂν ᾖ τουτέων τῶν σημείων, θανάσιμον.

75. Ἐπὶ λευκῷ φλέγματι ὕδρωψ ἐπιγίνεται.

76. Ἐπὶ διαῤῥοίῃ δυσεντερίη.

77. Ἐπὶ δυσεντερίῃ λειεντερίη.

78. Ἐπὶ σφακέλῳ ἀπόστασις ὀστέου.

79 et 80. Ἐπὶ αἵματος ἐμέτῳ φθορὴ, καὶ πύου κάθαρσις ἄνω· ἐπὶ φθορῇ ῥεῦμα ἐκ τῆς κεφαλῆς· ἐπὶ ῥεύ-

[1] Vulg. a κακόν; mais c'est νοῦσος qu'il faut lire; car Galien remarque que cet aph. est la reproduction textuelle d'un aph. précédent, sauf la fin où il y a νοῦσος, tandis que l'autre a κακὸν, qui vaut beaucoup mieux.

[2] Il y a δίψα dans vulg. au lieu de πυρετός; mais il faut lire πυρετὸς et non δίψα. En effet, Galien dit : « Cet aph. se trouve déjà précédemment, et sous une forme meilleure, sans καὶ πυρετὸς ἔχῃ; car cette addition est absurde, après qu'il a été dit au début · ἐν τοῖσι μὴ διαλείπουσι πυρετοῖσιν. » J'ai conservé cette négligence dans la traduction.

vous voulez le rendre coulant, resserrez le ventre ; si c'est par le bas, humectez le ventre (Aph. II, 9).

72. Le sommeil, la veille, l'un et l'autre au-delà de la mesure, sont maladie [1] (Aph. II, 3).

73. Dans les fièvres non intermittentes, si les parties extérieures sont froides, et les parties intérieures brûlantes, et qu'il y ait fièvre [2], cela est mortel (Aph. IV, 48).

74. Dans une fièvre non intermittente, si une lèvre ou le nez ou un œil se tourne, ou si le malade, étant déjà faible, ne voit pas ou n'entend pas, quel que soit celui de ces signes qui se manifeste, il est mortel (Aph. IV, 49).

75. Dans la leucophlegmasie survient l'hydropisie.

76. Dans la diarrhée, la dysenterie.

77. Dans la dysenterie, la lienterie.

78. Dans le sphacèle, l'exfoliation de l'os.

79 et 80. Dans le crachement de sang, la consomption [3] et l'expectoration de pus ; dans la consomption, le catarrhe de tête ; dans le catarrhe,

[3] Galien dit que dans le plus grand nombre des exemplaires et chez la plupart des commentateurs est écrit φθορὴ, que cependant quelques exemplaires ont φθόη, phthisie. Cette pluralité m'a décidé pour φθορή.

ματι διάῤῥοια· ἐπὶ διαῤῥοίῃ σχέσις τῆς ἄνω καθάρσιος· ἐπὶ τῇ σχέσει θάνατος.

81. Ὁκοῖα καὶ ἐν τοῖσι κατὰ τὴν κύστιν, καὶ τοῖσι κατὰ τὴν κοιλίην ὑποχωρήμασι, καὶ ἐν τοῖσι κατὰ τὰς σάρκας, καὶ ἥν που ἄλλῃ τῆς φύσιος ἐκβαίνῃ τὸ σῶμα, ἢν ὀλίγον, ὀλίγη ἡ νοῦσος γίνεται, ἢν πουλὺ, πολλὴ, ἢν πάνυ πουλὺ, θανάσιμον τὸ τοιοῦτον.

82. Ὁκόσοι ὑπὲρ τὰ τεσσαράκοντα ἔτεα φρενιτικοὶ γί-

[1] Ici vulg. ajoute : ἐπὶ αἵματος πτύσει πύου πτύσις καὶ ῥύσις· ἐπὴν δὲ σίαλον ἴσχηται, ἀποθνήσκουσιν ; ce qui est omis par plusieurs manuscrits et éditions. Galien, en commentant l'aph. 79, dit que cet aph. est composé de plusieurs autres, et, entre autres, des *Aphorismes* : Ἐπὶ αἵματος πτύσει πύου πτύσις καὶ ῥύσις· ἐπὴν δὲ τὸ σίαλον ἴσχηται, ἀπο θνήσκουσιν, VII, 15, 16. Cela, joint à l'omission de cet aph. surnuméraire dans la plupart de nos manuscrits, suffit pour montrer que c'est une interpolation du fait des copistes, qui, comme cela est arrivé souvent, ont modifié sans beaucoup de jugement le texte hippocratique à l'aide du commentaire de Galien. Mais on peut prouver directement qu'il en est ainsi : si l'on compare l'aph. surnuméraire de vulg. avec la citation de Galien que j'ai rapportée quelques lignes plus haut, on voit que le texte est identique dans l'aph. et la citation; cependant cette citation est vicieuse; Galien parle des *aphorismes* et il semble n'en citer qu'un. Le fait est que la citation complète serait : Ἐπὶ αἵματος πτύσει, πύου πτύσις. Ἐπὶ πύου πτύσει, φθίσις καὶ ῥύσις· ἐπὴν δὲ τὸ σίελον ἴσχηται, ἀποθνήσκουσιν (VII, 15, 16). La faute dans la citation est le résultat d'un lapsus de mémoire

la diarrhée; dans la diarrhée, la suppression de l'expectoration; dans la suppression, la mort[1] (Aph. VII, 15, 16).

81. Lorsque, dans les évacuations par la vessie, par les selles, par les chairs[2], ou de tout autre façon, le corps s'éloigne de l'état naturel, la maladie est légère si le dérangement est léger, considérable s'il est considérable, mortelle s'il est extrêmement considérable[3].

82. Ceux qui sont pris de phrénitis après qua-

de Galien, ou plus probablement d'une erreur de copiste; mais cette même faute, reproduite dans l'aph. surnuméraire, montre qu'il a été copié dans le commentaire de Galien pour être introduit dans le texte hippocratique.

[2] Après *σάρκας* Linden ajoute *σκεπτέον*. Cette addition de Lind. a été, il est vrai, inspirée par le commentaire de Galien; mais elle est malheureuse; car ce commentaire dit justement que *ὁκοῖα* manque d'*apodose*, et il signale cela comme une irrégularité, et même comme un indice, que l'aph. n'est pas d'Hippocrate. L'irrégularité, ainsi constatée, doit être respectée.

[3] Galien arrête son commentaire à l'aph. 81; il dit que c'est le dernier dans la plupart des exemplaires. « Cependant, ajoute-t-il, dans quelques exemplaires il en est d'autres, formés, comme ceux qui précèdent immédiatement, avec les aphorismes appartenant véritablement à Hippocrate, desquels ils sont la reproduction tantôt textuelle, tantôt avec un petit retranchement, tantôt avec une petite addition. »

νονται, οὐ πάνυ τι ὑγιάζονται· ἧσσον γὰρ κινδυνεύουσιν, οἷσιν ἂν οἰκείη τῆς φύσιος καὶ τῆς ἡλικίης ἡ νοῦσος ᾖ.

83. Ὁκόσοισιν ἐν τῇσιν ἀῤῥωστίῃσιν οἱ ὀφθαλμοὶ κατὰ προαίρεσιν δακρύουσιν, ἀγαθόν· ὁκόσοισι δὲ ἄνευ προαιρέσιος, κακόν.

84. Ὁκόσοισιν ἐν τοῖσι πυρετοῖσι τεταρταίοισιν ἐοῦσιν αἷμα ἐκ τῶν ῥινῶν ῥυῇ, πονηρόν.

85. Ἱδρῶτες ἐπικίνδυνοι ἐν τῇσι κρισίμοισιν ἡμέρῃσι μὴ γινόμενοι, σφοδροί τε καὶ ταχέως ὠθούμενοι ἐκ τοῦ μετώπου, ὥσπερ σταλαγμοὶ καὶ κρουνοὶ, καὶ ψυχροὶσ φόδρα καὶ πολλοί· ἀνάγκη γὰρ τὸν τοιοῦτον ἱδρῶτα πορεύεσθαι μετὰ βίης, καὶ πόνου ὑπερβολῆς, καὶ ἐκθλίψιος πολυχρονίου.

86. Ἐπὶ χρονίῳ νουσήματι κοιλίης καταφορὴ, κακόν.

87. Ὁκόσα φάρμακα οὐκ ἰῆται, σίδηρος ἰῆται· ὅσα σίδηρος οὐκ ἰῆται, πῦρ ἰῆται· ὅσα δὲ πῦρ οὐκ ἰῆται, ταῦτα χρὴ νομίζειν ἀνίατα.

[1] Cet aph. est incomplètement rédigé; car il suppose une idée intermédiaire, à savoir que la phrénitis est une maladie qui n'appartient pas à l'âge au-dessus de 40 ans; alors, en vertu de l'aph. II, 34, on tire la conclusion que les personnes de plus de 40 ans qui la contractent sont en grand danger. Remarquons, ce qui rend cet aph. encore plus suspect, que ces phrénitis sont rangées parmi les maladies de l'âge de 35 ans et au-dessus, Aph. III, 30.

rante ans ne guérissent guère; car ce qui diminue le danger, c'est le rapport de la maladie avec la constitution et l'âge du malade[1] (Aph. II, 34).

83. Lorsque, dans les maladies, les pleurs qu'on verse ont un motif, c'est un bon signe[2]; les pleurs non motivés sont un mauvais signe (Aph. IV, 52).

84. Dans les fièvres, une hémorrhagie par les narines, au quatrième jour, est fâcheuse.

85. Des sueurs dangereuses sont celles qui, survenant hors des jours critiques, sont fortes et rapidement exprimées du front en gouttes ou en nappes, et qui sont très-froides et abondantes; car, nécessairement, une telle sueur sort avec violence, excès de douleur, et expression prolongée.

86. Dans une maladie chronique, le flux de ventre est fâcheux.

87. Ce que les médicaments ne guérissent pas, le fer le guérit; ce que le fer ne guérit pas, le feu le guérit; ce que le feu ne guérit pas doit être regardé comme incurable[3].

[2] Dans l'aph. parallèle il y a, et mieux, *cela n'a rien d'inquiétant*.

[3] J'ai noté, p. 241, note 3, que Galien s'arrête à l'aph. 81. Théophile s'arrête à l'aph. 62. Foes et la plupart des

éditions s'arrêtent à l'aph. 87 inclusivement. J'ai suivi en cela Foes, Galien nous apprenant qu'en effet après l'aph. 81 on trouvait encore quelques aphor., et la plupart de nos manuscrits donnant les aph. 82-87. A la suite de la 7e section se trouve, dans quelques éditions, une 8e section. Cette 8e section, qui comprend quelques-uns des derniers aph. de Foes, renferme en outre plusieurs propositions qui, comme je l'ai fait voir, Hipp. t. I, p. 401 et suiv., appartiennent au traité Des semaines. Trois propositions seulement de cette prétendue 8e section n'ont pas été indiquées par moi dans la discussion à laquelle je renvoie le lecteur. C'est : 1° φθίσιες μάλιστα, γίνονται κτλ.; mais cette proposition se trouve Aph. V, 9; 2° τὰ δὲ κατὰ φύσιν γιγνόμενα κτλ.; je ferai voir, en donnant le traité Des semaines, que cette proposition y appartient; 3° il en sera de même de la proposition γλῶσσα μέλαινα καὶ αἱματώδης κτλ. Je me crois donc tout à fait autorisé à supprimer complètement cette 8e section, qui, parmi les manuscrits que j'ai à ma disposition, n'est donnée que par C et C'.

TABLE DES MATIÈRES.

(Le chiffre romain indique la section, le chiffre arabe l'aphorisme.)

A

C

E

F

G

H

I

J

L

N

O

Q

R

V

Y.

FIN DE LA TABLE.

